

# L'APOTRE



VIEUX BERGER DE L'ORIENT

**MAGAZINE CATHOLIQUE**

*Lecture pour tous, jeunes et vieux*

## SOMMAIRE

DECEMBRE 1928

### TEXTE

PAGE		
145	— Le canal. . . . .	THOMAS POULIN
146	— Conte de Noël : L'hôtelier de Bethléem. . . . .	RAYMOND DE VALUS
149	— La fiancée de l'Imagier. . . . .	MARIE BARRÈRE-AFFRE ( <i>Le Noël</i> )
156	— Tao-Lin l'abandonné. . . . .	Y. PICHON ( <i>L'Ami des Enfants</i> )
162	— Un voyage dans le ciel. . . . .	Abbé TH. MOREUX ( <i>D'où venons-nous ?</i> )
		MAC-DOWGAL
163	— Le chasseur de tigres. . . . .	
169	— Éphémérides canadiennes : Novembre 1928. . . . .	
171	— Oiseaux acrobates. . . . .	
172	— La machine humaine et la machine à gazoline. . . . .	LE VIEUX DOCTEUR
174	— Une histoire vieille comme le monde. . . . .	PIERRE LÉPINE
176	— L'année qui finit. . . . .	JEANNE LE FRANC
176	— Boîte aux lettres. . . . .	JEANNE LE FRANC
177	— " L'Apôtre " . . . . .	FRAGILE
177	— Noël de mon enfance ( <i>poésie</i> ). . . . .	BLANCHE LAMONTAGNE-BEAUREGARD ( <i>La Bonne Parole</i> ) ( <i>Bull. par. de N.-D. du Ch.</i> )
178	— Conte de Noël : A nos fillettes. . . . .	
182	— Pour s'amuser. . . . .	
183	— Légende du Gui. . . . .	MARCELLE COMOLET
185	— Anita ( <i>feuilleton</i> ). . . . .	M. DELLY

### ILLUSTRATIONS

148	— Saint Joseph à Nazareth. . . . .
155	— Le château de Cochem, en Allemagne. . . . .
161	— Le village de Queens-Town, en Nouvelle-Zélande. . . . .
170	— S. G. Mgr Michaud, des Pères Blancs. . . . .
171	— Feu M. H.-J.-J.-B. Chouinard. . . . .
173	— Vue générale de Rothesay. . . . .
175	— Sur les rives d'un lac dans les hautes terres de Charlotte Sound, Nouvelle-Zélande. . . . .
181	— Le château de Pierrefonds, au nord de la France. . . . .
184	— Le vieux château de Beaulieu-les-Fontaines, en France. . . . .
192	— Le nouveau pont reliant les villes de New-Castle et Gateshead, en Angleterre. . . . .

*L'Apôtre* paraît depuis septembre 1919, et est publié par l'Action Sociale Catholique. C'est un magazine catholique, destiné particulièrement à la famille. Il donne chaque mois plusieurs articles inédits sur des questions d'actualité : politiques, économiques ou littéraires. Chaque numéro contient, en outre, une tranche d'un feuilleton intéressant et moral, et plusieurs belles reproductions de revues canadiennes ou françaises. Les illustrations de *L'Apôtre* sont nombreuses et variées, et sa page des jeux d'esprit, à la solution desquels il y a, chaque mois, deux prix à gagner, est à la portée de tous les âges.

### AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

**Prix d'abonnement : Canada et Etats-Unis, \$2.00 par année**

" L'Apôtre est " imprimé par L'Action Sociale Ltée, 103, rue Sainte-Anne, Québec Canada.



# L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME X

QUÉBEC, DÉCEMBRE 1928

N° 4

## Le canal

**L**ES journaux nous ont appris, dernièrement, que les États-Unis ont l'intention de construire un deuxième canal pour traverser l'isthme de Panama. Le canal actuel, celui de Panama, est occupé déjà à 70 pour cent de sa capacité et on prévoit que, d'ici quelques années, il sera congestionné.

Comment construire ce deuxième canal ?

La question est intéressante et, une fois posée, nous oblige pour la résoudre à jeter un coup d'œil sur une page d'histoire de l'Amérique Centrale, page qui montre bien qu'en dépit des grandes déclarations, c'est un peu toujours la loi du plus fort qui commande.

Les États-Unis ne font pas que commencer à étudier cette question de canal. Au début, ils avaient devant eux quatre projets : d'abord le percement de l'isthme de Tehuantepec, Mexique. Ce projet soulevant des problèmes de construction insurmontables, on l'abandonna. Une deuxième route se présentait en traversant le Nicaragua, route plus courte et plus facile ; une troisième, celle de Panama, relativement facile aussi, mais plus longue que la précédente ; une quatrième, enfin, suivant la rivière Atrato, dans la Colombie.

Cette dernière, à cause des obstacles sérieux qu'elle présentait, fut aussi abandonnée. On opta pour la route de Panama. Celle du Nicaragua offrait des avantages de construction et aurait été située sous un climat plus clément encore que celle de Panama. On estime que ce canal coûterait \$160,000,000, pendant que celui de Panama a coûté \$412,000,000.

Il ne fut pas facile d'obtenir cette dernière route, la Colombie s'y opposant délibérément.

Le projet fut-il abandonné ? Il ne faut pas le croire.

\* \* \*

La première manœuvre fut de faire séparer de la Colombie, le Nicaragua ; ce qui eut lieu en 1912. Ensuite, on s'occupa du Nicaragua qui refusa à son tour. Toutefois, le bloc avait été divisé et une petite insurrection donna aux États-Unis l'occasion d'intervenir, de faire faire des élections à son goût et de signer un traité en vertu duquel les États-Unis achetaient, moyennant une somme de trois millions,— qui en grande partie retourna aux Américains,— un tranche de terre pouvant permettre la construction d'un canal.

Depuis, les choses n'ont pas marché comme on l'espérait. Le Gouvernement signataire de la vente fut renversé et l'exécution du traité traîna. De là, les multiples interventions et l'entrée en scène des soldats américains qui, sous prétexte d'aller protéger les intérêts de la paix Nicaraguenne s'en vont préparer la construction d'un deuxième canal, entre le Pacifique et l'Atlantique, sur l'Isthme.

Un article du "Century" nous renseigne assez bien sur cette équipée américaine du Nicaragua.

Au cours des dernières années, dit en résumé cet article, nous avons lu sans trop rien comprendre les communiqués de l'intervention américaine au Nicaragua. Depuis un an, toutefois, nous ne nous en faisons plus sur les prétendues révolutions de ce pays. Dans ces pays les révolutions se succèdent sans trop de dommages, et les intérêts des étrangers n'y sont pas trop affectés, si ce n'est par accident.

Au cours de la dernière année, nous avons vu, toutefois, que la patience des États-Unis

s'est fatiguée, et nous avons appris que des vaisseaux de guerre américains étaient envoyés au Nicaragua.

Un bon nombre d'Américains, non au courant des affaires internationales, se demandent ce que cela signifie. Pourquoi les États-Unis envoient-ils leurs troupes au Nicaragua ? Est-ce que la situation intérieure de ce pays l'exige ? Dans l'affirmative, l'aventure en vaut-elle la peine ?

\* \* \*

Les troupes américaines ne sont pas au Nicaragua en vertu d'un simple accident. Tous les Américains savent que c'est le canal de Panama qui donne de l'importance au pays de ce nom ; mais peu de gens sont au courant du fait qu'au temps où on décida de construire le canal de Panama, la route du Nicaragua fut jugée la meilleure. C'est là la cause de l'imbroglio actuel, et c'est pourquoi, depuis 1912, de temps à autres, les marins américains s'en vont au Nicaragua.

Tout cela se produit, parce que le Nicaragua offre la seule route disponible à la construction d'un autre canal.

Et les États-Unis ne veulent ni pour or ni pour argent qu'une autre puissance aille construire à côté de Panama un autre canal.

On a ici le fond de la politique américaine, qu'elle soit exprimée par Monroe, Roosevelt, Wilson ou Coolidge. La politique américaine est une chose et les discours diplomatiques en sont une autre.

Les Américains sont des gens pratiques et des hommes d'argent. Ils ne dépensent rien pour rien. Aussi, devons-nous dire d'eux ce que l'on disait autrefois des Grecs : je les crains même lorsqu'ils m'apportent des présents.

Thomas POULIN.

## LOGIQUE ENFANTINE

Toto a de mauvaises notes en arithmétique. Son père le conduit dans une baraque de chien savants :

— Vois, Toto, comme ce caniche compte bien !

— Oui, papa ; mais maintenant interroge-le donc un peu sur la géographie ? . . . ”

## CONTE DE NOËL

— ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ —

# L'hôtelier de Bethléem



ES mains frileusement enfoncées dans les manches de sa tunique, frappant énergiquement des pieds le sol durci par le gel, l'hôtelier de Bethléem fait les cent pas devant le portail de son auberge.

L'animation qui enfièvre la vieille cité ne le mécontente pas. On sent, à le voir, l'homme repu, dont les désirs sont satisfaits au-delà de toute attente. Sa face rougeaude s'épanouit comme ces larges roses, qu'ont épargnées les premiers froids.

— Tout Juif que je sois, pense-t-il, j'aurais mauvaise grâce à me plaindre de la domination romaine. Il n'y a vraiment que ces gens de là-bas pour avoir des idées !

Et sous le coup de la joie, émoustillé aussi par le vin léger de Palestine, l'hôtelier devient lyrique.

— Ah ! puissant empereur, vous avez eu un trait de génie ! Sans votre recensement, Bethléem s'endormirait comme tous les jours dans le souvenir de ses gloires éteintes ; et je ne logerais pas, moi le seul aubergiste du pays, des voyageurs par centaines.

De fait, l'unique caravansérail de la ville regorge de clients. Chevaux et voitures encombrant les écuries et les remises ; les bagages s'empilent dans les cours. Dans les vastes salles, les nattes se serrent les unes contre les autres : impossible d'en étendre une de plus.

Trouverait-il encore un coin, le patron de l'auberge, un petit coin bien petit, pour des voyageurs fourbus, affamés de nourriture et de sommeil ?

S'il trouverait de la place ? Vous voulez rire, ma foi ! Vous pensez bien qu'en bon commerçant il tient mystérieusement en réserve quatre ou cinq pièces, étroites il est vrai, mais pour les ouvrir il faudra la clé d'or ! Les affaires sont les affaires, braves gens ! Naïf, qui ne profite pas des occasions.

Et l'hôtelier de Bethléem sourit en songeant aux gains énormes que lui procurent ces journées de recensement.

\* \* \*

Le soleil s'incline vers l'horizon, qui s'empourpre.

Deux voyageurs s'arrêtent au seuil du caravansérail : un homme et sa femme. Elle, toute jeune, la tête couverte d'un voile blanc, est assise sur un âne ; lui, d'une main, tient la

bride de l'animal et de l'autre s'appuie sur un bâton.

A la mode orientale Joseph salue l'aubergiste d'un geste large.

— Auriez-vous la bonté de nous donner un abri ? Ma femme est très lasse. Et puis...

Comme elle tremble la voix de Joseph ! Il parle bas ; mais il y a dans ses paroles tant de majestueuse simplicité et d'émotion ! Il ne réussit pas à étouffer le cantique d'allégresse, qui chante dans son âme.

— ... Et puis nous attendons un enfant !

— Un enfant ! pense l'hôtelier qui chancelle sous le coup... Et ce ménage : pauvre, très pauvre ! Je ne peux tout de même pas leur donner mes pièces réservées : trop cher, beaucoup trop cher pour eux !

Il regarde Joseph et Marie avec dédain d'abord, puis peu à peu avec une mystérieuse sympathie. Non, ils ne sont pas comme les autres, ces gens-là. Quelle impression bizarre, et comment l'analyser ? Ne les dirait-on pas auréolés d'une lumière, d'une lumière qui pourtant ne frappe pas les yeux ?

— D'où êtes-vous ? demande l'hôtelier.

— De Nazareth.

— Et vous venez pour le recensement ?

— Il le faut bien.

— Votre famille est donc originaire de Bethléem ? Quelle est-elle ?

— Celle de David répond Joseph. Nous ne possédons pas grand'chose pour autant. Je vis de mon travail ; je suis charpentier.

Il ne sait que dire, l'aubergiste. C'est flatteur, somme toute, de recevoir les descendants authentiques du saint roi. Mais n'est-il pas vexant de renoncer à un gros bénéfice ? Que faire ? Que faire ?

L'hôtelier se gratte le front. Il lève la tête et ses yeux rencontrent les yeux de Marie... Quelle vision de paradis ! Les perplexités du brave homme fondent, comme la neige au soleil, sous le clair regard de l'Immaculée.

— On pourrait peut-être s'arranger, murmure-t-il. Je vais voir ; attendez un peu.

De la cuisine, Sarah, la femme de l'aubergiste, a tout entendu. Quel accueil elle réserve à son légitime époux !... Se laisser niaisement attendrir par des gens comme ceux-là !... Les mendiants, ça se met à la porte, et sans phrases... On ne fait pas fortune, quand on a bon cœur...

Le pauvre homme baisse la tête sous l'avalanche ; il est vaincu. Il pousse un profond soupir de faiblesse et de pitié.

— Sentimental ! ricane Sarah avec un accent de mépris.

L'hôtelier congédie les deux voyageurs.

Joseph regarde tristement Marie ; et la Vierge lui sourit doucement ; rien n'altère la

paix divine qui l'inonde. Qui peut troubler le cœur où règne Jésus ?

\* \* \*

Le lendemain matin. Grand mouvement dans la cour du caravansérail, tandis que les clients dorment encore. Les fournisseurs apportent des vivres : qui des légumes, qui de la viande, qui du pain.

Un vieux berger vend des moutons à l'hôtelier. Puis il lui raconte avec une émotion vibrante les événements merveilleux de la nuit.

— Alors, vous n'avez rien entendu, patron ? Vous n'avez rien vu ? Elle n'est pas loin de votre auberge pourtant, la grotte qui s'ouvre dans la falaise.

Non, il n'a rien vu, rien entendu, cette nuit. Il a dormi péniblement, d'un sommeil agité par le remords. Les cœurs purs, les âmes de bonne volonté entendent seuls les chants des anges. Dieu ne parle pas aux avares qui préfèrent à son amour l'amour avilissant du lucre.

— Dommage que vous n'avez rien vu, reprend le berger. Elle brillait si doucement la grande lumière céleste ! Il est si beau dans la crèche, l'Enfant qui nous est né, le Sauveur promis, le Messie attendu, comme ont dit les anges !... Et sa Mère, patron, sa Mère ! On ne peut la voir, berçant son charmant poupon, sans tomber malgré soi à genoux !

Et le berger s'en va.

L'hôtelier de Bethléem est très ému. Il se reproche son avarice et sa dureté ; il craint d'avoir repoussé celui qu'Israël appelle depuis tant de siècles par ses prières et par ses larmes.

— Sarah, dit-il à sa femme, tu as entendu le récit de cet homme. Si c'était le Messie !... Le Messie, pense donc !... Attends un peu. Je vais mettre ma plus belle tunique et d'un trait je cours jusqu'à la grotte.

— Le Messie ! répond sarcastiquement la mégère. Pas de risque qu'il naisse dans une étable comme ce va-nu-pieds. Tu ne sais donc pas que le Messie sera un grand roi ? Tu perds la tête, pauvre vieux !

\* \* \*

Douze jours ont passé.

Le soir tombe. Dans le ciel obscurci par le crépuscule, l'étoile miraculeuse balance l'or de ses rayons ; elle se dirige vers l'étable où naquit Jésus.

La somptueuse caravane des Mages traverse les rues de Bethléem. La foule se presse sur son passage, admirant les riches costumes de ces princes orientaux, comptant les dromadaires, questionnant les innombrables serviteurs.

Sur le seuil de leur maison, l'hôtelier et sa femme contemplent, émerveillés, le pittoresque cortège.

S'arrêteront-ils au caravansérail, les trois mages? Non, non, ils portent avec eux leur campement. Cette auberge de province n'égalé pas le luxe confortable de leurs tentes.

— Où vont-ils donc? demanda l'hôtelier à un passant.

— Ils viennent adorer le Messie nouveau-né. Ils ont aperçu son étoile, là-bas, dans le ciel de la Chaldée; l'astre les a conduits jusqu'ici. Regardez-la donc, la belle étoile, juste au-dessus de la grotte...

Plus de doute: c'est bien le Messie qu'ont annoncé les prophètes. Sarah évalue d'un coup d'œil les conséquences pécuniaires de son erreur.

— Je me suis trompée, dit-elle à son mari. Nous changerons de tactique. Il faudra que tu ailles présenter tes hommages au nouveau roi, que tu te mettes à son service, que tu répare notre maladresse. C'est compris, n'est-ce pas?

— Mais j'y vais, ma bonne. Mais j'y cours...

— Toujours le même, interrompt aigrement Sarah. Crois-tu que l'on te remarquera, ce soir, parmi ces princes et tout ce beau monde? Tu feras ta visite demain matin. Tu por-

teras aussi quelques présents — des présents modestes, sans valeur, — ainsi qu'il convient à de pauvres gens comme nous.

\* \* \*

La bise du matin souffle sur la colline. L'hôtelier court sur le chemin; il descend en vitesse la pente de la falaise. Enfin voici la grotte!

Hé quoi!... Plus personne?

Les Mages? — Partis. Prévenus par un ange, ils sont retournés chez eux, fuyant Jérusalem et le cruel Hérode.

La Sainte Famille? — Elle a pris la route de l'exil. L'Égypte abritera quelque temps l'Enfant divin.

L'aubergiste regarde, atterré, l'étable vide. Jamais, jamais, il ne verra le Messie qui voulait naître dans sa demeure et qu'il a chassé comme un mendiant.

.....  
Malheureux hôtelier de Bethléem, combien d'âmes imitent ta conduite et partagent ton châtement!

Raymond de VALUS.



SAINT JOSEPH A NAZARETH

*D'après une fresque de M. Savinien Petit à la cathédrale de Bordeaux*

# La fiancée de l'imagier

## I

**D**ONNEZ-MOI votre petite main, Haumette, ma mie ; pourquoi me faites-vous si triste visage ?... Je vous l'ai dit, ma mère a fini par céder. Elle consent à nos épousailles. Donc, cessez d'avoir l'œil humide et souriez un peu, s'il vous plaît ?...

Haumette Le Hucquelier, l'orpheline qui ravaudait les toiles au château et fait vivre par son travail cinq petits frères, regarda pensivement Jacquemin d'Aucelon et ne répondit pas.

Ils étaient jeunes, beaux, avenants tous deux ; leur sang méridional colorait leurs bouches d'une chaude pourpre éclatante. Tandis qu'ils devisaient ainsi en remontant la rue étroite, les bonnes gens qui les croisaient au passage leur souriaient d'un air paternel et songeaient :

— Quel joli couple !... Ainsi sont assortis notre père Adam et notre mère Eve sur le beau vitrail de Saint-Nazaire, et tel les créa en toute beauté Monseigneur Dieu !...

Aux sourires des passants, Haumette répondait par une petite révérence qui gonflait sa cotte plissée, et Jacquemin saluait civilement en ôtant son chaperon fourré d'écureuil. Ils étaient fort connus et aimés en la bonne cité de Carcassonne : elle, si travailleuse, si sage et si pieuse ; lui, de sang noble, fils de dame veuve, mais préférant son ciseau de fouilleur de pierre à l'épée et au cheval d'armes.

Déjà quelques travaux exécutés par lui l'avaient rendu célèbre.

Plusieurs dizaines d'années auparavant, la vieille nef romane de Saint-Nazaire se trouvant insuffisante pour contenir le peuple pieux qui s'y pressait, l'évêque l'avait fait éventrer à droite et à gauche, bâtissant ainsi deux chapelles et reculant le chœur tout en l'élargissant. Les constructions récentes étaient, bien entendu, gothiques, et semblaient épanouir une gigantesque fleur, au bout de la nef romane, rigide comme une belle tige.

Puis, tout cela peu à peu s'était orné, enrichi, peuplé d'un monde naïf que les imagiers faisaient jaillir de la pierre. Jacquemin contribuait largement à toutes ces décorations, et travaillait assidûment à ses sculptures. Sa mère s'enorgueillissait des éloges unanimes qui, du comte et de l'évêque jusqu'au dernier des traîne-besace, venaient à son fils. Elle avait rêvé pour lui une épouse de sang noble, une damoiselle munie de bon trousseau et de bons écus. Hélas !... Pourquoi s'était-il fêré d'amour pour la petite Le Hucquelier ?... La

dame d'Aucelon n'avait pas encore digéré sa déconvenue, et si elle souscrivait à ce mariage, c'était bien à son cœur défendant !...

Haumette sentait cette contrainte. C'est pour cela qu'elle était triste.

Ils venaient d'arriver sur la place, devant l'église, et les gargouilles semblaient se pencher pour les admirer.

— Dieu vous garde, Jacquemin, dit la fiancée d'une voix douce ; je m'en vais à mon travail qui est de ravauder et de coudre. Songez à bien parfaire le vôtre, qui est de tailler anges et saints de pierre !...

Le jeune d'Aucelon se mit à rire.

— Justement, ma mie Haumette, ce ne sont point anges ni saints que je taille !... Voulez-vous que je vous montre mon ouvrage ?... Allons, venez, venez... Dame la comtesse vous attendra un petit moment, et si elle vous gronde, vous direz : j'étais avec mon fiancé, Jacquemin l'imagier.

La ravaudeuse hésita.

— Venez !... répéta-t-il, l'entraînant vers la porte de l'église ; et si vous ne voulez point dire à la dame que vous causiez avec moi, vous pourrez toujours lui conter que vous étiez allée prier saint Nazaire.

Elle pénétra à sa suite dans la nef, et ils se signèrent pieusement d'eau bénite. Puis, à genoux sur les dalles, ils dirent le *Pater noster* et l'*Ave Maria*. En suite de quoi, se relevant, ils allèrent vers le chœur où Jacquemin pénétra après une génuflexion respectueuse. Haumette hésitait...

— Venez sans crainte, chuchota Jacquemin ; la sainte Réserve est gardée dans la chapelle à dextre, à cause des travaux qui se font ici. Vous pouvez me suivre.

Rassurée, elle foula à son tour les dalles du chœur et vint où la menait son fiancé, c'est-à-dire au pied des longues nervures qui s'élançaient en arcs égaux et qui se rejoignaient tout en haut pour fermer la clé de voûte.

Elle poussa un petit cri de surprise ; un petit cri presque scandalisé.

— Oh ! Jacquemin !... des bêtes ?...

Il sourit.

— Eh bien ! Monseigneur le Fils de Dieu n'est-il pas né entre un bœuf et un âne ?... se récria-t-il, et n'est-il pas bon que les images des créatures aient droit de cité près du Créateur ?...

Déjà d'ailleurs, l'admiration prenait le dessus : Haumette, bouche haletante, beaux yeux élargis, contemplant l'œuvre délicate.

Au bas de chaque nervure, Jacquemin avait installé une bestiole différente. Ici la perdrix, plus loin le lézard, ailleurs le singe... Et tout cela semblait vivre, tellement fouillé, tellement détaché de la masse, que l'on s'attendait à voir l'aile battre, le masque grimacer, le petit reptile courir !...

A pas lents, Haumette faisait le tour du chœur et joignait les mains devant chaque merveille.

— Oh ! Oh ! Oh !... faisait-elle, une extase en ses beaux yeux noirs.

Et Jacquemin qui la suivait ne regardait qu'elle, parce qu'un rais de soleil tombé du haut vitrail baignait sa mie et la vêtait de toutes somptueuses magnificences pourpres ou mauves.

— Ah ! celui-ci... celui-ci, je ne l'aime pas !... s'écria-t-elle le doigt tendu, montrant avec une sorte de crainte un singeot à queue de salamandre, qui, le derrière posé au mur, semblait la narguer d'un air de malice.

— C'est pourtant ma figurine la mieux réussie, fit Jacquemin ; voyez comme la bête est bien assise et quelle expression de vérité elle a.

— Je ne l'aime pas !... répéta Haumette en reculant ; elle ricane, elle se moque... on dirait qu'elle voit l'avenir !...

Vivement, avec un petit frisson des épaules, la jeune fille fit un pas vers la gauche pour s'éloigner de cette place et continuer sa promenade. Mais elle s'aperçut que le travail de Jacquemin finissait là : le reste n'était qu'ébauches informes.

Le jeune d'Aucelon lui prit la main pour sortir du chœur et sentit les petits doigts frémir entre les siens.

— Vrai !... chuchota-t-il ; mon vilain singe vous a fait peur, ma chère mie ?... Tantôt, je le briserai d'un coup de maillet !...

— Oh non !... se récria-t-elle ; laissez-le, mon Jacquemin !... Je ne suis qu'une naïve et sottie petite fille, et cette bête est une belle chose, je le comprends. Je vous supplie seulement de mettre dans son voisinage quelque être plus doux, plus souriant...

— Un bel ange, voulez-vous ?...

— Oui !... fit-elle ravie ; un ange à l'encensoir, comme celui qui est au livre d'heures de ma Dame la comtesse Berthe.

— C'est promis, je le ferai, ma douce Haumette ; il aura en main un encensoir ; la chaîne de pierre sera toute détachée du bloc pour qu'elle soit plus légère, et l'ange sourira comme vous !...

La petite Le Hucquelier rougit, parce que tout propos trop tendre faisait trembler sa pudeur, et, lui échappant, elle alla vers la *Pieta* douloureuse qui apparaissait sous l'ogive voisine.

Jamais Haumette n'entrait à Saint-Nazaire sans venir prier cette Mère meurtrie, qui soutenait avec une si stoïque douleur le corps de son Fils sur ses genoux.

— O pauvre Vierge !... murmura-t-elle, les larmes aux yeux, il vous est donc rendu, votre cher enfant !... Vous le tenez en votre giron, et de le voir si déchiré votre cœur maternel défaille...

Jacquemin qui l'avait rejointe, la vit glisser prosternée, élevant vers le groupe immobile un pâle petit visage que des soucis secrets crispaient péniblement. Il l'entendit murmurer encore :

— Dame de Compassion, allégez mes peines !...

Affecté plus qu'on ne saurait dire, il s'agenouilla à ses côtés.

— Quelles peines avez-vous, Haumette, que vous ne puissiez dire à votre fiancé ?...

Elle le regarda tristement : des larmes roulaient sous ses longs cils.

— Je crois que je ne serai jamais vôtre, mon doux ami !... soupira-t-elle en secouant la tête ; un pressentiment me le dit au fond de mon cœur...

Il frissonna, s'emparant de la main tremblante qui se déroba.

— Haumette !... s'écria-t-il, faites-moi ici même, devant la Dame de Compassion, votre promesse de fiançailles !... Faites-la vite, en attendant que notre révérendissime archiprêtre la recueille à l'autel et la bénisse... Je veux l'entendre ce soir : avec vos pressentiments, voilà que vous me troublez l'esprit, méchante amie !...

D'une voix toute pleine de larmes, les regards fixés sur le douloureux visage de la Madone, elle prononça aussitôt la formule solennelle qui liait sa jeune vie :

— Devant Monseigneur Dieu le Père tout-puissant, devant Notre-Seigneur Jésus et devant l'Esprit qui est la troisième personne de la Très Sainte Trinité, je fais serment d'être l'épouse fidèle et obéissante de mon très aimé Jacquemin d'Aucelon, et de n'appartenir à nul autre !...

Emu, le sculpteur se pencha pour effleurer des lèvres les frêles doigts ; mais sa bouche ne rencontra que le vide, parce que la sage ravau-deuse avait déjà retiré sa main.

La Dame de Compassion, immobile, enveloppait de son regard désolé les deux jeunes têtes rapprochées et semblait sanctifier par sa muette présence le nœud d'amour qui liait ces existences passagères dans le grand courant de l'éternité...

... Un peu après, Jacquemin, perché sur un escalon, commençait déjà à buriner l'ange à l'encensoir qu'il voulait dédier à sa future épouse. Celle-ci, pendant ce temps, s'en allait au plus vite vers le château où la comtesse Berthe devait maugréer après sa petite ravau-deuse.

La dame d'Aucelon, debout à la porte de son logis, bavardait avec une voisine, et sa robe de beau drap du Nord balayait le seuil en traîne cossue. Elle répondit par un petit geste sec au respectueux salut de "cette Hucquelier", et rentra brusquement en faisant claquer le battant clouté de la porte.

... Haumette s'en allait, un peu plus triste, réfléchissant au grand engagement qu'elle venait de prendre devant la Madone, et songeant qu'en fin de compte, Jacquemin, lui, n'avait rien promis...

## II

La dame Bertrande d'Aucelon n'était pas une méchante femme ; amis, très imbue des prérogatives que lui valaient le nom et le rang de son défunt époux, elle éprouvait une vraie souffrance à songer que son Jacquemin allait épouser une fille de modeste origine. Les bonnes commères à qui en d'autres temps elle avait un peu trop fait sentir sa supériorité, se faisaient un malin plaisir, à présent, de lui chuchoter aux oreilles maints compliments doucereux, qui semblaient autant de fléchettes plantées en chair vive.

Après des jours et des nuits de rêvasseries dévorantes, elle fit appeler son fils dans son retrait.

Il vint, souriant, transporté d'aise, car le matin même il avait terminé l'ange à l'encensoir et s'en trouvait particulièrement satisfait. L'archi-prêtre, les chapelains et les clercs avaient été fort émerveillés par cette disposition heureuse qui laissait la chaîne de l'encensoir toute flottante, détachée de la statue, et libre en apparence de l'une à l'autre main. Jamais, sous aucun ciseau, la pierre ne s'était vue pareillement assouplie !... Et félicitations de pleuvoir...

Le jeune homme, qui aimait fort Madame sa mère, prit place sur un carreau de velours à ses pieds, et raconta avec beaucoup d'effervescence tous les compliments qui lui avaient été faits. On le voit, il devait à Bertrande un certain sentiment de sa propre valeur ; et lorsque l'une de ses images était belle, il aimait assez qu'on le lui dit.

La dame écoutait, un sourire attentif aux lèvres, caressant de sa main baguée les boucles brunes qui frisaient aux tempes de son fils.

— Ah ! mon doux enfant !... soupira-t-elle quand à bout de souffle il s'arrêta ; mon doux enfant !... Je sais bien que ce chœur de Saint-Nazaire est une belle chose dont vous pouvez être fier !... Mais, moi, votre mère — et voyez combien je suis exigeante !... — je ne me trouve pas satisfaite encore, et je crois bien que vous pourriez tirer de plus grands chefs-d'œuvre de vos mains !...

Il rougit, se mordit la lèvre inférieure, puis s'écria :

— Eh ! comment donc, ma dame mère ?... Cela viendra !... Ne suis-je pas jeune encore ?... Nous avons le temps !...

Elle s'agita.

— Cela viendra si vous travaillez, fit-elle, et si vous vous formez le goût en allant voir

ailleurs ce que font vos confrères. Il vous faut aller devers Toulouse, devers Bourges, devers Reims et devers Paris !... Je me suis laissé dire, par le dernier pèlerin à qui je fis l'aumône, que nulle part il n'y a de belles images comme en ces villes. Là, là, vous verrez de la vraie beauté, et vous apprendrez toutes les finesses de votre art !... Tant que vous resterez ici, grattant le granit tant mal que vaille, vous serez comme un écolier qui ne sait que l'A et le B. C'est ainsi !...

Vexé, il se leva et s'approcha de la fenêtre.

Ce logis haut perché permettait de découvrir tout un côté de la formidable enceinte, et la tour de l'Inquisition découpait sa masse sévère sur un horizon rose comme une fleur d'églantine. Était-ce donc vrai, que pour être absolument maître en son art il lui faudrait s'en aller vers cet horizon, et laisser toutes les choses d'ici ?...

— Ma mère, fit-il tristement, vous oubliez que pour Notre-Dame de septembre je veux épouser ma mie Haumette !... Vous y avez daigné consentir et...

— Qui vous parle de ne la point épouser ?... s'écria vivement Mme Bertrande ; nous aurons Pâques dans huit jours ; en partant dès après la fête et en remettant vos noces à Noël, vous avez tout le temps de faire votre tour de France !...

Elle soupira, roula des yeux blancs et ajouta :

— De quelles merveilles, au retour, vous enrichirez notre aimée paroisse Saint-Nazaire ; et combien votre mère et votre petite Haumette auront droit d'être fières de vous !...

La poitrine de l'imagier se gonfla d'un vent de victoire. Il était déjà gagné, déjà décidé, déjà plus qu'à moitié parti : son âme était en route. Il ne pensait plus à l'ange à l'encensoir, ni aux bestioles du chœur de l'église : maigre besogne, songeait-il, auprès de tout ce que je rêve !...

— Eh bien ! ma mère, fit-il tout haut, je crois que je suivrai votre sage conseil. J'en parlerai ce soir même à Haumette ; j'espère qu'elle consentira à ce retard, point long d'ailleurs.

Un sourire dédaigneux souleva la lèvre de la dame d'Aucelon : il ferait beau voir, vraiment, que "cette Hucquelier" s'opposât à ce que Jacquemin avait résolu !...

... Mais elle s'irritait bien inutilement d'avance : Haumette, sans la moindre difficulté, consentit à voir retarder de trois mois ses épousailles.

— Vous penserez à moi, mon doux ami ?... murmura sa voix un peu tremblante.

— Quelle oiseuse question !... fit tendrement l'imagier ; je penserai à vous d'une âme fidèle et je ferai toute hâte possible pour revenir... Mais ne me donnez-vous pas un seul baiser comme réconfort de voyage ?...

Elle secoua mélancoliquement la tête et répondit :

— Non, mon Jacquemin : vous l'aurez au retour, je vous le promets.

Cependant, l'instant de la séparation la trouva plus faible et plus clémente. Les pleurs que ses beaux yeux versaient la rendaient touchante à tel point, que le jeune d'Aucelon faillit renoncer à son voyage. Ce fut elle qui le poussa vers son cheval, l'heure venue. Alors, il la serra dans ses bras, et pour la baiser au front il rejeta en arrière le voile plissé qu'elle portait modestement par-dessus sa coiffe.

— A vous revoir, ma mie fiancée !... cria-t-il en agitant son chaperon violet.

— A Dieu, mon Jacquemin !... répondit-elle d'une voix étouffée, ramenant son voile en la première place qu'il occupait.

Quand le beau voyageur eut franchi la porte Narbonnaise, les soldats du pont-levis, qui étaient de bonnes gens, proposèrent à Haumette de la laisser monter sur le rempart pour qu'elle pût le suivre longtemps des yeux. Mais elle remercia doucement et refusa : à quoi bon quelques instants de plus ?... Déjà, en cette première minute, toute la vie les séparait...

... La Dame de Compassion, qui tenait sur ses genoux le corps divin descendu de la Croix, connut seule l'amertume des jours, des semaines, des mois coulant sur Haumette sans lui ramener son Jacquemin !... Chaque soir, elle venait à l'église, en effet, car devant la *Pieta* elle osait pleurer. Elle apportait des fleurs, allumait une cire, et puis répandait les grosses larmes silencieuses qu'elle cachait le reste du temps...

... Noël revint, joyeux sous tous les toits. Grâce au labeur de la ravaudeuse, les cinq petits frères eurent des vêtements neufs, une belle pomme pour chacun et un plat d'amandes au miel. Ils riaient, contents, autour de la table, devant le festin inaccoutumé. Ils riaient, tandis que la pâle Haumette songeait tristement au fiancé lointain...

... Les jours passèrent ; des aubépines fleurirent aux pentes des fossés, sous la tour du Trésor, et des violiers dorés embaumèrent l'air des Lices. Pâques arriva. Jacquelin d'Aucelon ne revenait point ; cependant, il y avait déjà un an qu'il était parti par la porte Narbonnaise, sur son beau cheval bai-brun, avec son bagage en croupe. Sa mère, quand elle rencontrait Haumette, détournait les yeux d'un air embarrassé.

Alors, voici qu'en la cité de Carcassonne, courut le bruit que l'imagier était très en faveur auprès du roi de France. Il avait fait merveilles, disait-on, en la belle église de Paris. Plusieurs grands personnages désiraient avoir leur tombeau fait par lui et il allait partir pour le duché de Bretagne, où de longs travaux l'attendaient. Toutes ces nouvelles avaient

été apportées par l'orfèvre de la comtesse Berthe, qui rentrait de la capitale et, courant les rues, de bouche à oreille, elles arrivèrent jusqu'à Haumette Le Hucquelier.

Désormais, la jolie ravaudeuse pleure davantage, et la Dame de Compassion ne fut plus le seul témoin de sa douleur. Des voisines qui s'en aperçurent la gourmandèrent :

— Ne soit point sottte, jeune fille !... Un de perdu, dix de trouvés : ne te consume pas dans la solitude, et souris au fils de la drapière qui te regarde en soupirant chaque fois que tu passes devant son huis. Il ferait un bon mari, ma chère !...

La comtesse Berthe, qui aimait fort sa petite ouvrière ès toiles, lui prêcha aussi ce qui semblait être raison.

— Cesse de te désoler, ma mie, dit-elle ; une larme de plus ne changera pas les choses. Cette vieille dame d'Aucelon est une hardie orgueilleuse d'où vient tout le mal. Va, va, donne-lui une bonne leçon, et accepte Ogier, l'écuyer, si beau garçon qu'il tourne la tête de toutes mes chambrières et qui se dessèche pour toi.

Mais Haumette n'écoutait ni la femme du seigneur ni les bienveillantes voisines. Souvent, se juchant jusqu'en les tours du château, elle regardait les routes en pente qui montaient vers les portes de la cité. Chaque fois qu'un être humain gravissait l'une de ces côtes, le cœur de la ravaudeuse battait à grands coups ; mais jamais ce ne fut l'imagier Jacquemin...

Une autre année passa, lourde de déceptions et de tristesses résignées. La fiancée cessa alors de monter sur les tours : elle n'osait plus rien attendre... ou plutôt si : elle attendait les déplaisirs que Dieu voudrait lui envoyer !...

Ils ne lui manquèrent pas : une épidémie lui enleva ses cinq petits frères.

Folle de douleur, elle pleura tant et tant, que ses beaux yeux, qui avaient déjà versé trop de larmes, s'éteignirent. A demi aveugle, chancelante, elle ne put plus faire de fins ouvrages. La comtesse Berthe lui confia des travaux inférieurs ; les salaires diminuèrent en même temps. Toute misérable qu'elle fût, Haumette Le Hucquelier trouvait pourtant le moyen de faire l'aumône à plus pauvre qu'elle-même, et nulle déchéance ne la rebutait.

Ainsi occupée de charités et de prière, elle ne s'aperçut même pas que le logis d'Aucelon était fermé de la base au faite, et elle apprit bien tardivement que la dame Bertrande s'en était allée s'installer à Paris à l'occasion des noces de son fils Jacquemin...

### III

Un homme aux cheveux grisonnants se penche avec angoisse au chevet d'une mourante.

— M'avez-vous bien dit, maintenant, toute la vérité au sujet de la pauvre Haumette, ma mère? . . . demande-t-il d'un accent poignant.

La dame, dans un geste de serment, étend sa main maigre.

— Je l'ai dite ! . . . répond-elle, tremblante ; pardonne-moi de t'avoir éloigné et de t'avoir jugé incapable d'être fidèle ! . . .

L'homme, accablé de sombres remords, baisse la tête.

— Fidèle ! . . . balbutie-t-il en faisant tourner sur son doigt un anneau d'or, triste relique d'une union malheureuse et d'un récent veuvage ; fidèle ! . . . J'étais faible surtout, ma dame mère . . . et vous le saviez ! . . .

Un pesant silence aggrave leurs pensées. Jacquemin le rompt brusquement :

— Ainsi, elle m'attendit? . . .

— Elle vous attendit . . .

— Seule? . . .

— Ses cinq petits frères étant morts de la maladie noire, elle était seule.

— Elle m'attendit ! . . . priant la Dame de Compassion, dites-vous? donnant aux pauvres? . . .

Mme Bertrande exhala un déchirant soupir et répondit :

— Les derniers temps, oui, elle soignait les malades, les pauvres, les affligés . . .

Jacquemin réprime un frisson et semble compter sur ses longs doigts souples les années qui ont coulé depuis cette époque.

— Elle doit être morte ! . . . conclut-il d'une voix rauque.

Et ce dernier mot, à ce chevet, sonne comme un glas et comme une menace . . .

. . . Un autre glas devait sonner d'ailleurs le même soir aux cloches de bronze de la paroisse ; la mère de l'imagier rendit son âme à Dieu. Elle fut inhumée le surlendemain en terre d'Ile-de-France : jamais, depuis le mariage de Jacquemin, elle n'avait voulu retourner à Carcassonne.

Mais le sire d'Aucelon, lorsque les amis et les indifférents amenés en sa maison par son deuil se furent retirés, sentit peser sur lui une tristesse intolérable. Mille souvenirs — mille souffrances — vinrent le harceler dans sa solitude. Il pensa amèrement à sa belle fiancée d'autrefois, si sage et pieuse. Il l'évoqua dans le décor inoublié de la fière cité wisigothe et romaine, aux tours puissantes, aux épaisses murailles patinées d'or par le soleil. Il soupira après l'église où il avait tant laissé de ses rêves ; il fut pris d'un désir éperdu de revoir autour du chœur le lézard, la perdrix, le singeot à queue de reptile, et le bel ange à l'encensoir qui balançait sa chaîne dans le vide . . .

Il partit un peu avant Noël, à franc étrier, comme vingt ans plus tôt il était venu.

L'accueil de sa cité natale fut en rapport avec la réputation que maintes œuvres d'art

lui avaient acquise. Nous ne dirons point le festin au château, le fauteuil sous le dais, à la droite de celui de la comtesse Berthe (qui, par parenthèse, était devenue légèrement sourde et percluse) ; ni la réception chez le seigneur évêque, avec force robes violettes, pelisses d'hermine et compliments ouatés d'onction. Tout cela sortirait du cadre de notre chronique.

Mais nous dirons qu'à personne Jacquemin d'Aucelon n'osa s'enquérir d'Haumette, parce qu'il l'avait trop cruellement abandonnée jadis et que rien qu'à parler d'elle les pleurs lui auraient coupé la voix.

Le logis qu'elle habitait autrefois était clos. Les voisines n'étaient plus les mêmes. En vingt ans, en ces temps-là, le bas peuple d'une ville se renouvelait aussi complètement qu'une poignée de sable au creux d'un rocher que bat la marée ! . . .

Jacquemin s'en fut tristement revoir l'église Saint-Nazaire et fit à pas lents le tour du chœur, dédiant un sourire mélancolique à tout ce qui jadis était né de son travail. Sa halte en face du singe moqueur qui avait effrayé Haumette se prolongea un long moment.

— On dirait qu'il sait l'avenir ! . . . avait dit la jeune fille toute pâlie devant ce masque énigmatique.

L'avenir? . . . Hélas ! . . . Comme elle avait eu raison d'en avoir peur ! . . .

Troublé, l'imagier s'en fut vite aux pieds de l'ange à l'encensoir qui se trouvait un peu plus loin, et s'efforça de se rasséréner devant cette claire vision de grâce céleste ; mais l'esprit bienheureux souriait comme Haumette . . . Il s'éloigna encore.

Sous l'ogive voisine, la *Pieta* apparaissait parmi les cierges. Si la parole eût pu fleurir sur sa triste bouche immobile, la Dame de Compassion aurait dit au tailleur d'images :

— Comment oses-tu revenir si tard? . . .

Mais elle demeura muette, se contentant de lui rappeler d'un regard la promesse de la fiancée :

— Je fais serment d'être l'épouse de mon très aimé Jacquemin . . .

Alors il pleura.

. . . Telle fut sa première visite à l'église Saint-Nazaire.

Noël vint quatre jours après ; la nef romane et les chapelles gothiques regorgèrent d'un peuple réjoui, et le sire d'Aucelon, par les soins de l'archiprêtre, fut placé à droite, au tout premier rang.

On le regardait beaucoup, parce qu'il était célèbre. On lui souriait, parce que l'on savait qu'il allait se remettre à sculpter les pierres de la belle église, et que tous ces gens, fiers de leur cité, vénéraient d'instinct ceux qui la rendaient plus belle.

Lui, indifférent, redressait avec effort sa tête précocement blanchie et s'isolait résolument de tout ce qui l'entourait, ne voulant voir que l'autel où allait s'immoler le Dieu qui aime les cœurs fidèles. Ses remords, son repentir, gonflaient sa gorge de sanglots retenus. Il souffrait.

Ce fut dans ce moment qu'il revit Haumette...

A droite, il y avait une chapelle dont le sol s'enfonçait un peu au-dessous du niveau de l'église. La légende disait qu'un évêque de jadis y était enseveli dans une riche tombe de marbre. Ce sarcophage, en effet, devait être découvert plus tard ; mais pour le moment la chapelle était à demi comblée, et réservée aux lépreux.

Car la cité de Carcassonne, comme toutes les villes au moyen âge, avait ses lépreux — dix ou douze — vivant comme des parias dans d'étroites logettes et n'ayant permission de circuler qu'à certaines heures. Ils allaient chercher leur nourriture et leur breuvage en un lieu dit, où ces provisions étaient chaque jour déposées. Une clochette ou un claquoir en bois, qu'ils agitaient, prévenaient la population de leur approche, et tout le monde s'enfuyait sur leur passage.

La chapelle dont nous avons parlé possédait une entrée indépendante, et les malheureux pouvaient venir assister de là aux offices divins. Une énorme grille de fer les séparait de l'église proprement dite, et l'on distinguait à peine entre les barreaux les blêmes fronts souillés, les yeux mornes de ces condamnés innocents.

Mais au centre de la grille il y avait un volet de fer, que le bon archiprêtre faisait ouvrir aux jours de grande fête. A tour de rôle, les lépreux pouvaient s'y accouder, pencher leur buste au dehors, revoir l'église bien-aimée qui leur était interdite et chercher la place ancienne où ils avaient prié.

Jacquemin, les yeux élargis, sentant courir sur son échine les gouttelettes frissonnantes d'une sueur froide et réprimant à grand-peine le cri d'horreur qui lui montait aux lèvres, Jacquemin, dans l'encadrement sinistre du volet de fer, reconnut Haumette Le Hucquelier...

Elle ne le voyait pas. Elle ne regardait personne. Elle ne cherchait que l'autel. On sentait qu'ici-bas plus rien ne lui importait, hormis cela, et qu'elle ne soupirait qu'après l'appel de Dieu qui mettrait fin à son martyre. N'attendant plus rien de l'homme qu'elle avait aimé, son rêve et ses désirs s'étaient tournés vers Celui qui console de tout abandon...

Le buste hors de la grille et joignant les mains de toutes ses forces, elle inclinait sa tête un peu de côté pour tâcher d'apercevoir l'autel entre les piliers fleuris d'ogives. Son

voile rejeté en arrière découvrait son visage, comme le jour où l'imagier avait frôlé de ses lèvres ce front pensif. Quoique à peine flétri par le terrible mal, ce n'était plus la jolie Haumette d'autrefois. Mais quelle expression de ferveur et d'attente sur ses traits spiritualisés !...

La dame d'Aucelon avait dit :

— Elle soignait les malades, les affligés, les pauvres...

Oui, elle avait soigné les affligés, et elle avait pris leur mal inflexible !...

La tête entre ses mains, l'imagier s'effondra à genoux.

Tout le reste de l'office s'écoula sans qu'il ait la force de se relever et de tourner de nouveau ses regards vers la chapelle des lépreux. Quand il se redressa enfin, le volet de fer était refermé et l'on ne voyait plus les pâles ombres s'agiter derrière la grille. La nef romane se vidait lentement, et déjà sur la place de jeunes voix entonnaient :

*Noël ! Noël chantons icy !...*

Au porche, un petit clerc rejoignit l'imagier.

— Messire ! Messire !... Le Seigneur archiprêtre m'envoie vous rappeler qu'il vous attend ce midi pour fêter Noël à sa table !...

Jacquemin d'Aucelon n'avait nulle envie de se réjouir ; néanmoins, il se rendit au festin du bon archiprêtre, et y apporta une figure sombre et tourmentée que rien ne put déridier. Son hôte lui ayant rappelé qu'il restait beaucoup de pierres à œuvrer aux piliers, arcs et chapiteaux de l'église Saint-Nazaire, il eut un pâle sourire en promettant de commencer dès le lendemain. Puis, aussitôt qu'il le put, il quitta l'aimable compagnie qui l'entourait...

... Ce soir-là, aux premières ombres crépusculaires, un homme qui cachait son visage sous un pan de son manteau pénétrait sans la moindre hésitation dans le quartier des lépreux.

On y apercevait de la lumière dans l'une des logettes, et les misérables êtres s'agitaient autour. L'un d'eux, plaçant un linge sur sa bouche pour tamiser son haleine, s'élança à la rencontre de l'étranger.

— N'approchez pas, seigneur !... N'approchez pas !... lui cria-t-il de loin ; retournez en arrière : la lèpre est ici... la lèpre !...

— Je le sais, répondit l'homme.

Et il continua d'avancer.

— Seigneur ! Seigneur !... s'écria le malheureux tout épouvanté ; que faites-vous ?... Etes-vous un fou ou un grand pénitent ?... Ou bien ne savez-vous pas ce qu'est notre mal ?...

L'inconnu maintenant était tout près. De la main, il écarta le lépreux qui s'efforçait de lui barrer le passage, et dit :

— Je viens voir une femme qui se trouve parmi vous, et qui se nomme Haumette Le Hucquelier.

Le malheureux débris d'humanité qui se tenait tremblant devant lui eut un geste intraduisible, et sous le linge souillé ces mots terribles passèrent :

— Haumette vient de mourir dans une pâmoison. Elle y était sujette, car depuis longtemps elle avait le cœur malade...

Écarté par une main violente, le lépreux se vit poussé contre le mur de la ruelle : Jacquemin d'Aucelon courait vers la logette où il apercevait de la lumière, afin de prendre sur le front blême de la pauvre morte le baiser de retour qu'elle lui avait promis...

#### ÉPILOGUE

Malgré tant d'affreux contacts, la lèpre respecta le corps de l'imagier et le laissa sain et intact autour d'une âme malade et rongée.

Après ces événements, il ne tailla plus qu'une seule image : celle d'Haumette en prière telle qu'il la vit durant l'office de Noël à la grille des lépreux. Ensuite, il se vêtit du cilice et du froc de bure, et s'ensevelit vivant dans l'un

de ces cloîtres où Dieu donne aux hommes coupables l'occasion de gagner le ciel après de rudes pénitences.

Dans l'église Saint-Nazaire, en la chapelle qui se trouve à la gauche du chœur, l'on voit encore, servant de base à l'arc superbe de la voûte, un buste singulièrement expressif.

Le gardien-chef — un héros triplement décoré — l'appelle : "La femme en prières."

Mais il nous a plu de bâtir une légende douce et triste autour de cette orante, et de voir, en ce visage qu'une si grande expression de foi illumine, la fiancée de l'imagier...

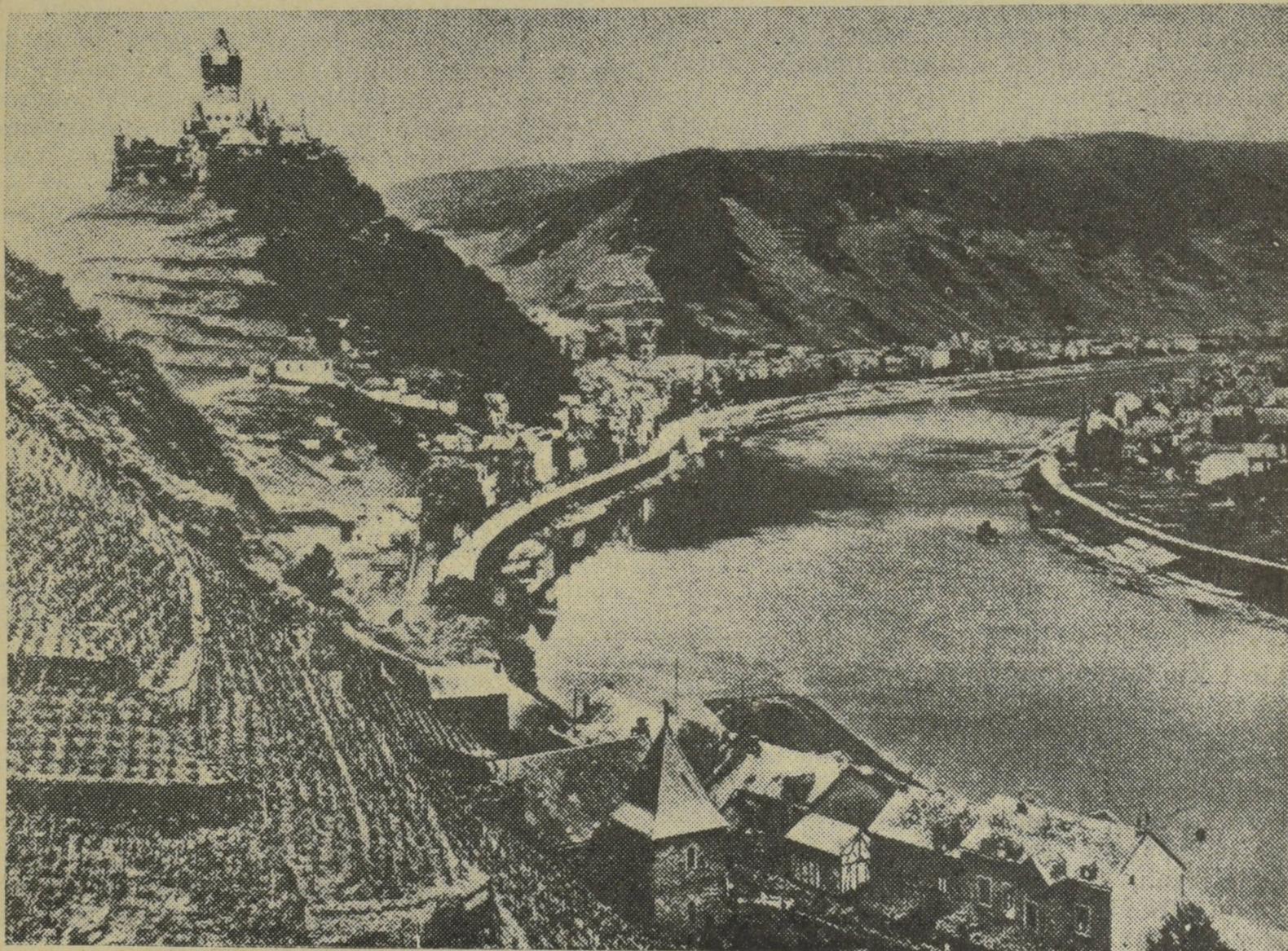
MARIE BARRÈRE-AFFRE.

(Le Noël)

#### GRAMMAIRE

L'INSTITUTRICE.— Si je dis : "j'étais jolie", c'est le passé. Mais si je dis : "je suis jolie", qu'est-ce que c'est ?

L'ÉLÈVE.— Un mensonge, Mademoiselle.



LE CHÂTEAU DE COCHEN, EN ALLEMAGNE

Ce Château, ancienne résidence des archevêques de Trèves, s'élève sur un rocher dominant la Moselle.

CONTE DE NOËL

## Tao-Lin l'abandonné



TAO-LIN, resteras-tu en paix? ..

— Mais, patronne, je travaille en silence...

— Tao-Lin, quand prendras-tu l'habitude de te taire quand on te fait une observation?... Insolent, malandrin, graine d'esclave, chien des rues!..."

Un vigoureux coup de rotin, maîtement appliqué par la patronne de Tao-Lin, s'abattit sur les épaules à peine couvertes de l'enfant. Et comme le pauvre petit élevait vers elle un regard tout embué de larmes :

"Sors d'ici, éclata enfin la mégère!... Sors d'ici car je te tuerai. Chien d'orphelin, misérable rebut, on te recueille par pitié et voilà toute ta reconnaissance?..."

— Maîtresse, où irai-je donc?...

— Où tu voudras! Pars, et que je ne te revoie de ma vie! Puisses-tu crever dans la montagne! puissent les loups te dévorer! puissent les démons du Mont Chin-Gan t'étrangler de leurs pattes crochues! Pars, Tao-Lin pars, car je ferais un malheur!..."

Debout sur le seuil de la hutte de pisé, le rotin à la main, la haineuse mégère hurlait ses imprécations.

L'enfant sortit tremblant sous la menace. Ses oreilles bourdonnaient encore du son aigre de la voix de sa patronne. Son pauvre petit cœur était tout bouleversé de se sentir l'objet d'une haine si tenace, si féroce, si injuste; un gros sanglot lui étreignait la gorge.

Tao-Lin s'enfuit droit devant lui. Indifférents, les paysans païens du village le regardèrent s'en aller. Il passa le pont du fleuve et s'enfonça dans un des chemins creux qui conduisait à la montagne. Après avoir marché pendant quelques heures, il s'assit enfin sur une roche, et là son cœur trop chargé éclata tout d'un coup et il se mit à sangloter éperdument.

\*

\* \*

Quelle était triste, l'existence du petit Tao-Lin! En tous pays, la vie de l'orphelin n'est guère enviable mais nulle part autant qu'en cette Mandchourie païenne, où règne impitoyablement la loi du plus fort, où la veuve, l'enfant isolé, le pauvre sans défense sont tout naturellement la proie du riche au cœur de pierre, pour qui seules comptent l'abondance de la récolte et la prospérité du troupeau.

Son père était mort quand il avait trois ans, sa mère deux ans après. Recueilli par une vieille grand'mère qui vivait de mendicité il avait finalement été placé au service du fermier Liang-Hou et de sa terrible épouse. Petit

berger, dans les hauts pâturages des montagnes de Mandchourie où il passait l'été avec les troupeaux, il avait vécu des heures inoubliables. Au milieu de cette solitude dans ces paysages d'une beauté incomparable, en tête à tête continuel avec la nature, son âme instinctivement religieuse s'était élevée vers le Grand Esprit créateur du monde et avait appris ce langage mystérieux qui s'appelle la prière.

Point n'était besoin à ce cœur pur d'enfant déjà mûri par l'adversité que de longues démonstrations vinssent lui enseigner qu'au-dessus de cette terre trône un Maître qui a tout fait et qui s'occupe de tout.

Derrière la créature il voyait le Créateur, et par delà ces moutons, ces chiens, ces fleurs, ces torrents, ces montagnes qu'il aimait tant et qui étaient toute sa vie, son cœur aimait Celui qui lui avait donné tout cela et qui à défaut de cœurs humains pour le chérir, lui fournissait des amis parmi les fleurs des champs et les bêtes de la montagne.

"O Grand Esprit que je te serve comme tu veux être servi! O Maître du Ciel, montre-moi ce que tu attends de moi! Fais que je te connaisse mieux afin de t'aimer davantage et de te servir plus parfaitement!..."

Ces accents naïfs s'échappaient souvent du cœur droit de Tao-Lin. Tout petit jadis, sa mère l'avait conduit, par delà les monts de Chin-Gan, à un célèbre pèlerinage bouddhique d'une lamaserie mongole. Et à l'évocation de la vie contemplative de ces moines, tout occupés du Grand Esprit et de son service, l'âme du petit pâtre se sentait soulevée d'enthousiasme.

"Oh! vivre de cette vie! Oh! ne plus connaître les chicanes, les disputes, les jalousies, les mesquineries qui m'entourent!..." se répétait-il en lui-même.

\*

\* \*

La nuit était venue et Tao-Lin, habitué depuis plusieurs années — il venait d'avoir treize ans — à la rude existence des bergers mandchous, sut vite trouver dans la montagne une grotte inaccessible où il fût à la fois à l'abri contre le froid et contre les loups.

Ayant coupé quelques herbes sèches, il les étendit au fond de la caverne et ne tarda pas à s'endormir d'un sommeil de plomb.

Et voici que, tandis qu'il dormait, il lui sembla entrer dans un palais merveilleux, éblouissant de lumières.

"Avance, petit Tao-Lin, ne crains rien! lui cria par derrière une voix virile au timbre harmonieux. Pénètre en cette demeure: elle est à toi et tu y trouveras des amis..."

L'orphelin se retourna et se trouva face à face avec un être qu'il n'avait jamais vu.

Grand, vêtu d'une armure d'or tout étincelante de pierreries, il portait sur la tête un casque de guerrier orné de magnifiques plumes blanches. Deux ailes, immaculées comme la neige qui trône éternellement sur les sommets du Chin-Gan, venaient s'attacher à ses épaules et donnaient à ce soldat dont la lance d'argent scintillait au soleil, un aspect à la fois imposant et rassurant. Le plus gracieux sourire flottait sur ses lèvres, et ses yeux considéraient Tao-Lin avec une tendresse non dissimulée.

— Avance, petit Tao-Lin, répéta le guerrier. Tu es ici chez toi...

— Chez moi, ô prince?... Mais vous ne savez donc point qui je suis?

— Que si ! Tu es Tao-Lin l'orphelin, Tao-Lin le petit berger, Tao-Lin que vient de chasser de chez elle tout à l'heure, sans motif, par haine méchante et jalousie cruelle, la femme du fermier Liang-Hou.

— Mais, ô Prince, ceci me confond. Comment me connaissez-vous?...

— Petit Tao-Lin, fit le rude soldat en caressant doucement la joue rose de l'enfant — et cette caresse l'émut indiciblement, car jamais, depuis la mort de sa mère, nulle main n'avait ainsi effleuré son visage — petit Tao-Lin, tu es curieux ! Comment je te connais?... Mais depuis ta naissance je te suis jour par jour, pas à pas. Je suis ton ami, ton frère, ton gardien. Je suis l'envoyé du Grand Esprit près de son enfant Tao-Lin !...

— O Prince, qui paraissez si bon, je vous en prie, ne vous moquez pas de moi !

— Me moquer de toi, enfant?... Me crois-tu si cruel ? Je te dis la pure vérité.

— Mais que me veut le Grand Esprit ? Parlez.

— Tu le sauras bientôt, petit Tao-Lin... "

Or, tandis que l'Ange parlait, tout à coup les accords d'une musique retentirent dans la nue. C'était une harmonie d'une douceur infinie, où des voix merveilleusement belles, dans un chant où les mélodies montaient, descendaient, s'entrecroisaient tour à tour, faisaient résonner les échos sonores de l'immense voûte constellée d'étoiles. Des harpes sans nombre et des chœurs de violons soutenaient les voix des chanteurs, et jamais l'oreille de l'orphelin, jamais son imagination même, n'avaient eu l'impression de tant de splendeurs musicales.

L'enfant resta sur le seuil, immobile et ravi.

— O prince, que c'est beau ! Mais quelle est donc cette harmonie divine?... Et là-bas, quel est cet Enfant au visage resplendissant comme le soleil ? Et qui sont ces enfants qui siègent près lui?...

— Petit Tao-Lin, répondit gravement l'Ange à l'armure d'or, cet Enfant est ton Dieu et le mien : c'est lui qui m'a envoyé vers toi. C'est lui qui m'a chargé de te guider jusqu'ici. Et ces enfants que tu vois rangés autour de lui

sont ses élus, ses amis, et ta place sera un jour parmi eux si tu leur ressembles pendant ta vie... "

\*  
\* \*

Un coup violent sur le bras réveilla soudain Tao-Lin.

— Eh bien ! petit brigand, qu'est ceci?... On ne se gêne vraiment pas. On s'installe chez les autres, on y dort de toutes ses forces, en attendant de les dévaliser et de les dénoncer au mandarin, n'est-ce pas?..."

Un horrible diable jaune, au facies de brute, à la taille gigantesque, brandissait un énorme gourdin et se dressait menaçant devant le pauvre enfant tout interdit.

— Mais seigneur qui êtes-vous ? et que vous ai-je fait?...

— Qui je suis?... Tu ignores donc le nom du féroce Hien-Chang, le brigand du Chin-Gan?... C'est lui-même qui te parle, petit gremlin : tu as violé son domicile, et il ne t'envoie pas un autre pour te le dire qu'il n'aime pas les mouchards."

Et ce disant, Hien-Chang faisait au-dessus de la tête de Tao-Lin, avec son redoutable bâton, de fulgurants moulinets.

— Tu es mon prisonnier, petit ! Tu es entré dans la caverne de Hien-Chang tu es désormais à moi... "

Et comme l'enfant commençait à trembler de tous ses membres, le géant éclata d'un gros rire stupide.

— Allons, allons rassure-toi ! Je ne suis pas si mauvais que j'en ai l'air. Tu as une bonne figure, intelligente et honnête : je te prends à mon service, petit. Si tu me sers, je te traiterai avec bonté ; si tu m'aides, je te récompense ; si tu t'enfuis, je te rosse ; si tu me trahis, je te tue !... Tu vois, enfant, que je ne suis pas méchant... Ton nom?..."

— Tao-Lin l'orphelin, maître.

— Eh bien ! Tao-Lin, lève-toi et viens plus loin par ici. Tu vas préparer le repas. J'ai faim, et toi aussi sans doute ? Mangeons !..."

Ainsi Tao-Lin était descendu brusquement du ciel sur la terre, et du palais de l'Enfant-Dieu dans la caverne d'un brigand. Toute une année, l'orphelin resta au service de Hien-Chang, se cachant la nuit dans les nombreuses grottes de la montagne, sortant au coucher du soleil pour tendre des collets sur les sentiers où passaient les lièvres, ou pour poser ses lignes dans les torrents où abonde la truite.

Le brigand vaquait d'autre part à ses opérations mystérieuses et jamais n'avait essayé de contraindre l'enfant à le suivre.

— Tao-Lin, mon ami, lui disait-il souvent avec son gros rire bête, tu es trop gentil et tes yeux sont trop clairs pour faire le métier que je fais ! Contente-toi de me servir comme tu fais : je suis content de toi."

Et Tao-Lin s'appliquait de son mieux à servir son redoutable maître : jamais du reste celui-ci ne l'avait brutalisé. D'une part, docilité, soins empressés, obéissance ponctuelle ; d'autre part, condescendance, douceur, et même bonté affectueuse.

“ Tao-Lin, mon ami, tu arriveras un jour à me faire croire que j'ai encore du cœur... C'était pourtant là une marchandise que je ne pensais plus posséder en mes magasins...”

Et leur existence s'écoulait, rude et sauvage. L'orphelin, que réconfortait le souvenir du guerrier si puissant et si bon, du palais merveilleux, de la musique des Anges de l'Enfant si beau qu'il n'avait fait qu'entrevoir,—l'orphelin vivait sans souci du lendemain, se contentant de remplir au jour le jour de son mieux les obligations de son nouvel emploi, si étrange cependant.

Il sentait en son cœur une grande paix, et aux heures de la nuit où, chaudement couvert d'une pelisse en peau de loup que lui avait fabriquée son ami Hien-Chang, tout en surveillant ses collets ou ses lignes, il regardait le ciel où scintillaient des millions d'étoiles, il lui semblait entendre au fond de lui-même une voix mystérieuse, infiniment douce, qui disait :

“ Ne crains rien, enfant ! Vois ces étoiles qui te regardent : ce sont les millions d'yeux de ma Providence qui veillent sur toi et pas un cheveu ne tombera de ta tête sans ma permission...”

\*  
\* \*

Un matin d'hiver, Hien-Chang n'était pas rentré.

Tao-Lin attendit jusqu'au soir pour sortir afin de ne point croiser quelque berger ou quelque paysan attardé dans la montagne. La lune s'étant levée, il s'en alla faire le tour des caches du Chin-Gan, afin de voir si par hasard le brigand ne s'y était pas arrêté. Nulle part il ne trouva trace de son ami.

Deux jours, trois jours passèrent, et le cœur de l'enfant commençait à se serrer d'inquiétude.

“ Qu'est donc devenu Hien-Chang ? se disait-il. M'aurait-il abandonné ?... Non ! c'est impossible, car son cœur était fidèle.”

Une nuit qu'il s'était aventuré à poser des lignes dans un torrent qu'il n'avait pas encore fréquenté, il entendit des gémissements au fond d'un ravin.

L'âme de l'enfant s'était fortement trempée à l'école virile de la misère. Sans hésiter, s'agrippant aux rochers à pic, il se mit en devoir de descendre, afin de porter secours à l'être humain qui souffrait là, tout en bas.

Un rayon de lune se glissant entre deux nuages éclaira un instant la gorge et Tao-Lin aperçut le blessé :

“ Hien-Chang !... cria-t-il. C'est toi, mon bon maître ?...”

— Brave enfant !... gémit péniblement le brigand... J'étais sûr... que tu viendrais... Traqué par les soldats je m'étais réfugié ici... et dans ma hâte... j'ai glissé... Je me meurs... Tao-Lin, à boire !...”

L'enfant courut au torrent qui mugissait non loin de là et apporta de l'eau au mourant.

“ Merci, Tao-Lin ! Que le Grand Esprit te garde, cher petit ! Tu sera seul maintenant... Tao-Lin, après ma mort, passe les cols du Chin-Gan, va de l'autre côté des monts... Là le monde est meilleur... Là tu recevras bon accueil... mon enfant !...”

Dans ses rudes mains déjà glacées, le brigand avait pris celles de l'orphelin, et de grosses larmes coulaient sur ses joues tannées par le soleil... Il regarda longuement son petit ami, puis ses yeux se révélsèrent, ses membres se raidirent... Chien-Chang était mort.

Le seul ami qu'il avait connu sur la terre s'en était allé, lui aussi. L'orphelin pleura amèrement son bienfaiteur, puis, ne pouvant faire mieux, entassa sur son corps des branches d'arbres afin de le protéger contre les bêtes sauvages.

Le lendemain, Tao-Lin quitta la caverne de Hien-Chang, et résolu de mettre à exécution le conseil du mourant, il partit pour franchir les cols élevés du Chin-Gan. Il allait en plein inconnu.

Une semaine entière il marcha, dans la solitude grandiose des cimes éblouissantes, des immenses glaciers, des interminables champs de neige. Que de fois, à la nuit tombante, il n'eut pour tromper sa faim, que de misérables racines à demi gelées, qu'il déterrait avec ses ongles et qu'il mâchait longuement !

Il entendit les hurlements des loups dans le voisinage. Un jour un couple d'ours blancs, formidables et sournois, passèrent presque à le frôler et ne l'aperçurent point. Une main invisible semblait le couvrir de son ombre et au fond de son cœur l'enfant entendait de temps en temps, avec une émotion croissante, la voix mystérieuse qui lui répétait :

“ Ne crains point, Tao-Lin. Je suis là !...”

— Oh ! qui êtes-vous ? et quel est votre nom ?...” se surprenait-il alors à crier tout haut.

Et la voix murmurait :

“ Tu le sauras bientôt, enfant.”

Un soir qu'il s'était arrêté sur une haute roche, harassé de fatigue, la gorge brûlante, les tempes frappées en cadence par les coups de marteau impitoyables de la fièvre, il sembla à Tao-Lin que l'air pur de la vallée qu'il dominait venait d'être trois fois troublé comme par une belle voix argentine et puissante, merveilleusement solennelle.

L'orphelin dressa l'oreille...

Trois fois encore il entendit cette voix, qui se tut un instant, puis reprit son chant par trois fois encore...

Enfin, après une nouvelle pause, ce fut comme une mélodie de voix, s'unissant, se croisant, se répondant joyeusement l'une à l'autre. Cela ressemblait un peu au concert entendu jadis dans le mystérieux palais. Mais c'était moins grandiose, plus modeste...

“ Qu'est ceci ?... ” se dit Tao-Lin intrigué.

— Hâte-toi, enfant ”, murmura à son cœur la voix secrète, d'une douceur infinie et pressante plus que jamais.

Péniblement, le pauvre petit se dressa. La nuit était complète, et les sentiers en pente abrupte. Guidé par son instinct d'enfant des montagnes, Tao-Lin marchait droit sur le lieu de la vallée d'où étaient partis ces chants mystérieux. Mais que la route était longue ! que ses pieds étaient lourds ! que sa tête bourdonnait d'un bruit étrange et que sa gorge lui faisait mal !

Longtemps il se traîna. Vingt fois il alla s'étendre de tout son long parmi les pierres du sentier, à bout de forces, les mains et les genoux en sang. Mais à chaque fois Tao-Lin se relevait et héroïquement reprenait sa marche.

Enfin, après avoir ainsi lutté, une longue partie de la nuit, il arriva sur une place traversée par une allée plantée d'arbres. A l'extrémité de l'allée s'étendait un haut et large bâtiment de pierres blanches, et à peine Tao-Lin eut-il fait quelques pas sur la place que les voix argentines entendues tout à l'heure dans la montagne, se mirent de nouveau à chanter en chœur au-dessus de sa tête, comme pour saluer son arrivée.

Le cœur plein de joie et d'espérance, l'orphelin posa timidement sa main sur le loquet de fer de la grande porte et pénétra dans la grande maison blanche.

Elle était brillamment éclairée. Une douce chaleur y régnait, qui contrastait agréablement avec le froid piquant de la nuit au dehors. Personne ne s'y trouvait. Tao-Lin aperçut un banc de bois, dans le fond, près du mur. Sans se donner la peine de jeter les yeux autour de lui, tant sa fatigue et sa fièvre étaient grandes, il se traîna comme il put vers le banc. Il s'y étala de tout son long ; puis soudain il lui sembla que la tête lui tournait, que ses yeux s'obscurcissaient, que ses oreilles s'emplissaient d'un grand bruit comme celui de la tempête parmi les forêts du Chin-Gan... Et Tao-Lin s'évanouit...

\*

\* \*

Lorsque les moines entrèrent à la chapelle pour les matines de Noël, sur le coup de minuit, grande fut leur surprise de trouver un

enfant inanimé gisant sur les stalles du chœur.

Car c'était dans une trappe française de Mandchourie, au monastère de Notre-Dame-des-Monts, que, guidé par la main de Dieu, était venu cette nuit-là échouer notre pauvre petit ami. Fondée en 1880 par deux Pères des missions étrangères, cette Trappe s'était développée petit à petit, et comptait en ce moment plus de soixante religieux, pères et frères, tant français qu'indigènes.

Soulever dans ses bras robustes ce corps amaigri, tout transi de froid, fut pour le Révérendissime Père Abbé, Dom Marie-Benoît, l'affaire d'un instant. Il le porta à la sacristie, fit allumer un immense feu de bois, introduisit dans la gorge serrée de l'enfant quelques gouttes d'un réconfortant cordial.

Au bout de dix minutes, Tao-Lin ouvrit les yeux.

“ Où suis-je ? fit-il.

— Chez des amis, enfant. N'aie pas peur et dors tranquille, lui murmura le bon Père à l'oreille.

— Oh ! je n'ai pas peur, fit le pauvre petit dans un navrant sourire, car c'est le Grand Esprit lui-même qui m'a conduit ici. Et lui ne m'a jamais voulu que du bien.”

Et de nouveau l'enfant fut pris d'un évanouissement.

“ Que veut-il dire ?... ” se demandait le Père Abbé, qui, ayant confié Tao-Lin à un Frère, était retourné à sa stalle au chœur et présidait au chant des matines de la nuit sainte.

L'office terminé, Dom Marie-Benoît se rendit encore à la sacristie auprès de cet enfant dont le regard angélique et la présence inexplicable, en cet état, à cette heure, en cette nuit, en cet endroit, étaient pour le moins extraordinaires... De toute son âme virile et généreuse, il s'intéressait à ce petit païen qui semblait lui tomber du ciel...

Tao-Lin était étendu sur la pauvre paille du Frère sacristain, en proie à la fièvre la plus ardente, et dans son délire des paroles incohérentes s'échappaient de ses lèvres.

Le bon abbé s'était installé au chevet de l'enfant. La fièvre montait toujours : après des périodes de délire, c'étaient des moments de prostration complète. Et tous les remèdes demeuraient impuissants.

“ Notre cher petit inconnu va trépasser cette nuit, dit le Père avec angoisse. Frère, préparez ce qu'il faut pour son baptême, et dressez également dans cette chambre, en toute hâte, la petite crèche de Noël que vous aviez placé hier dans notre chœur.”

En dix minutes ces ordres furent exécutés.

A ce moment même, Tao-Lin s'éveillait de son assoupissement. Son regard rencontra celui de Dom Marie-Benoît et lui sourit... Soudain il aperçut l'humble crèche des Trappistes, et alors, le visage transfiguré par une

joie surhumaine, un sourire extatique sur les lèvres, les mains jointes, avec une ardeur indicible, dressé sur son séant, le petit Tao-Lin s'écria :

— “ Mais le voilà, cet Enfant si beau que j'ai vu et que je cherchais partout ! Le voilà, cet Ami inconnu qui me sourit l'an dernier et dont je n'ai pu oublier le regard si tendre ! O Père, donnez-le-moi !... laissez-moi aller avec lui !... Père, Père, je meurs, mais avant que je meure, dites-moi son nom, afin que je puisse au moins le prononcer une fois, afin que je sache le nom de mon unique Ami !... ”

— Mon petit enfant, il se nomme Jésus, l'Enfant-Jésus ce petit Ami qui tu cherches. Et si tu veux, je vais te donner le moyen d'aller le trouver, en cette nuit même où jadis il descendit sur terre. Et quand tu l'auras trouvé, jamais plus tu ne seras séparé de lui... ”

Alors à l'orphelin radieux, et qui buvait chacune de ses paroles, Dom Marie-Benoît expliqua le mystère de l'amour de Dieu pour les hommes. Il lui raconta la nuit de Bethléem, le chant des Anges, les prédilections de l'Enfant-Jésus pour les âmes droites et pures des enfants, et aussi le mystère de l'eau sainte qui régénère et qui sauve...

Et quand ce fut fini il prononça d'une voix solennelle :

— “ A partir de cette nuit sainte où Dieu t'a conduit miraculeusement jusqu'ici, tu ne seras plus, ô Tao-Lin, le petit orphelin délaissé et misérable. Tu t'appelleras désormais Noël, en souvenir de ton Ami Jésus... ”

Et d'une main que l'émotion faisait trembler, sur le front de Tao-Lin le Père fit couler l'eau virginale en disant :

— “ Noël, je te baptise au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit ! ”

\*  
\* \*

Dans une paix profonde, Noël vécut jusqu'au matin. Et le petit abandonné s'en fut rejoindre au ciel son cher Enfant-Jésus tandis que tintaient au clocher du monastère les premiers appels de la messe de l'aurore, et qu'un pâle soleil d'hiver dardait ses timides rayons sur les cimes immaculées des montagnes de Mandchourie.

Y. PICHON.

(*L'Ami des Enfants*).

### CONNAIS-TOI TOI-MÊME

Entendu dans un restaurant à l'heure du déjeuner :

— Dis donc, Jacques, te souviens-tu de cette fameuse douzaine d'huîtres ?

— Parbleu ! j'en étais.

## Accepteriez-

*vous un milliard ?*

— Oui.

— J'y mets une condition.

— Voyons.

— Que ce milliard soit en écus de 5 francs et que vous vous engagiez à les compter.

— Accepté !

— Malheureux ! Qu'avez-vous fait ! Sachez que pour compter 1,000 francs en écus de 5 francs, il faut à un homme exercé trois minutes. Calculez maintenant. Vous trouverez qu'en travaillant douze heures par jour sans arrêt, sans un jour de repos, il faudrait plus de onze ans pour compter le milliard. Avant un an vous seriez ramolli ; avant deux ans, vous seriez, fou ; avant trois ans, vous seriez mort.

Ce milliard, en billets de 5 francs, mais reliés en volumes, formerait une bibliothèque de 40,000 volumes et de 5,000 pages chacun.

— C'est effrayant, je l'avoue, J'accepte tout de même.

— Réfléchissez bien !

— Mais oui ! J'ai bien réfléchi... Et je suis sûr que vous serez plus embarrassé de trouver le milliard que moi de le compter.

## PROCUREZ-VOUS

### LE PLUS BEAU

des

# Almanachs canadiens

L'Almanach 1929 de l'Action Sociale Catholique est le plus beau paru jusqu'ici à cause de ses superbes héliogravures dont il est enrichi pour la première fois et des nombreux dessins comparables à ceux des meilleurs artistes.

Cette publication est de plus en plus appréciée. Son tirage a augmenté de 5,000 sur celui de l'an dernier. Procurez-vous en quelques exemplaires et vous jugerez par vous-même de sa valeur littéraire et artistique.

Prix : \$0.50 l'unité, par poste \$0.60 ;  
\$4.80 la douzaine, port en plus.

LE SECRÉTARIAT DES OEUVRES,

105, rue Ste-Anne

— Québec.



LE VILLAGE DE QUEENS-TOWN, SUR LES RIVES DU LAC WAKATIPU, EN NOUVELLE ZÉLANDE

## Un voyage dans le Ciel

**S**i, actuellement, je posais à mes lecteurs cette simple question : "Où êtes-vous?" plus d'un, ce me semble, serait probablement fort embarrassé.

— Je n'ignore pas, me répondraient ceux-ci, que nous sommes sur telle ou telle partie de l'Europe ou de l'Amérique et que l'Europe et l'Amérique sont des portions de la Terre.

— Mais la Terre, où est-elle?

— Dans l'espace, diraient les autres.

— Très bien ! Faut-il cependant préciser encore.

L'Astronomie nous enseigne que la Terre a la forme d'une boule ; cette notion, vous l'avez apprise à l'école primaire et vos atlas ne vous ont pas laissé ignorer que cette Terre, représentée par vos globes géographiques, tourne autour du Soleil en une année. Mais le Soleil où est-il?

Pour répondre à cette nouvelle question, éloignons-nous un instant, quittons la Terre. La lumière, qui va plus vite que nos express, que nos avions, que nos obus les plus rapides même puisqu'elle parcourt 300,000 kilomètres à la seconde, pourra, si vous n'y voyez pas d'inconvénients, nous servir de véhicule.

— Une, deux, trois, quatre... comptez les secondes.

Au bout d'une heure, vous aurez atteint le nombre de 3,600 secondes et nous aurons parcouru un peu plus d'un milliard de kilomètres.

Voyageons un jour entier, 24 heures, à raison de 300,000 kilomètres à la seconde ; nous voilà transportés dans l'espace à près de 26 milliards de kilomètres. Quelle distance effrayante ! Un train lancé à la vitesse de 100 kilomètres à l'heure ne mettrait guère moins de 30,000 ans pour accomplir ce long voyage.

Arrêtons-nous et regardons : de quelque côté que nous nous tournions, un ciel constellé de points brillants ; les étoiles n'ont pas cependant changé leurs places respectives ! Ici la Polaire, puis la Grande Ourse, Arcturus du Bouvier... Plus loin, la belle constellation d'Orion... mais là-bas, quelle est cette nouvelle étoile plus lumineuse que Sirius du Grand Chien, plus grosse que toutes les autres en apparence?... C'est notre Soleil.

Nous avons parcouru si peu de chemin dans cet ensemble que notre Soleil nous apparaît encore comme la plus brillante des étoiles.

De l'endroit où nous sommes, la Terre, en raison de sa petitesse, a cessé d'être visible à l'œil nu, et il faudrait un bien puissant télescope pour nous la montrer noyée dans les feux

de celui que nous appelions l'astre du jour avant de quitter notre terrestre demeure.

En continuant notre voyage pendant 4 années et 128 jours, nous arriverions à l'étoile Alpha du Centaure.

Calculez combien il y a de secondes en 4 ans et 128 jours ; multipliez le nombre fantastique ainsi obtenu par 300,000 kilomètres ; vous aurez la distance effrayante qui nous sépare de ce monde voisin.

C'est que, en effet Alpha du Centaure est la plus proche étoile de la Terre, et c'est pourquoi je l'avais choisie ; mais rien ne nous empêche d'aller plus loin, de rejoindre, par exemple, celle qui est la seconde dans l'ordre des distances ; c'est une toute petite étoile, invisible à l'œil nu, qui n'a pas été baptisée par les astronomes...

Il faudrait faire 430,000 fois le chemin de la Terre au Soleil pour parcourir l'espace qui nous sépare de ce monde relativement proche, situé à 64 trillions 205 billions de kilomètres !..

Si vous vous laissiez aller à la tentation de rejoindre cette étoile — toujours avec la lumière pour véhicule, — vous mettriez 2,480 jours à effectuer ce voyage, c'est-à-dire près de 7 années !

L'étoile polaire, qui indique la direction du Nord et que vous avez souvent cherchée dans le ciel pour vous orienter, est aussi une de celles dont nous connaissons la distance. Elle est tellement éloignée que le soir, lorsque vous l'apercevrez, vous pourrez vous dire que ce rayon lumineux atteignant votre œil est en route depuis plus de 46 ans !

Et dire que ces étoiles sont nos voisines ! Mais lorsque vous dirigez le télescope vers les champs de la Voie lactée, vers ces pâles lueurs que nos lunettes résolvent en mille point scintillants, ce n'est plus par trillions de kilomètres qu'il faut évaluer leur éloignement. Deux mille ans sont probablement nécessaire à la lumière pour franchir la longue distance qui nous en sépare. Nous pouvons mieux juger maintenant de la grandeur du monde où nous sommes plongés.

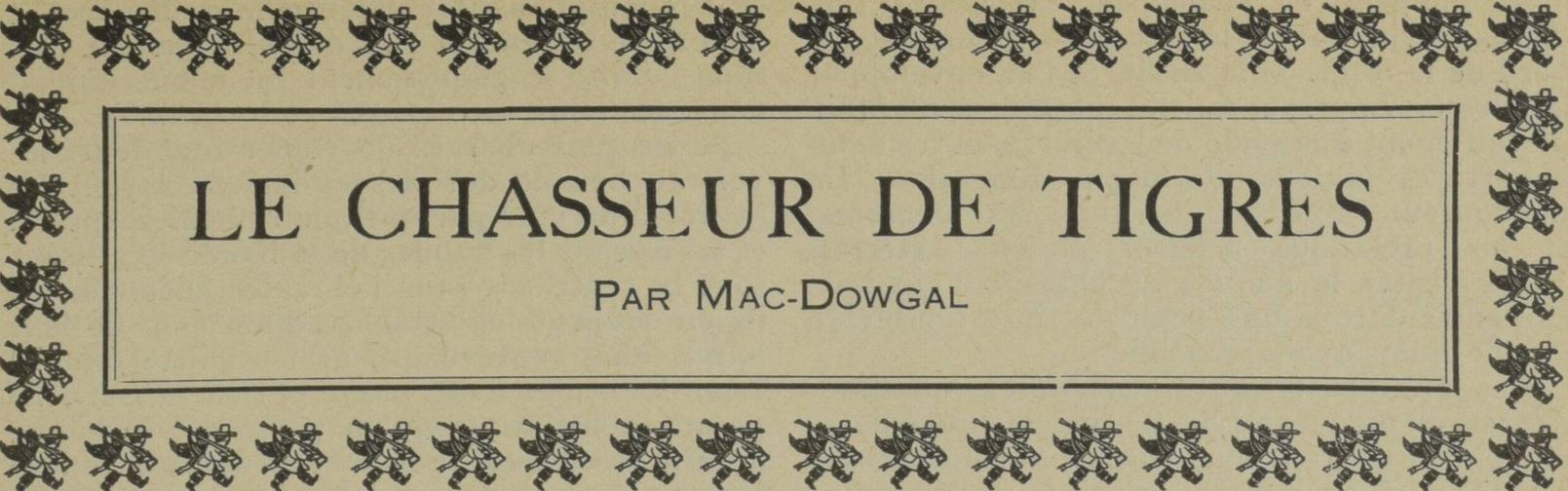
L'ensemble de tout ce qui existe au firmament, de toutes ces étoiles dont nos catalogues photographiques ont déjà enregistré des dizaines de millions, c'est *notre Univers*, celui qui est accessible à nos recherches et au sein duquel nous nous trouvons.

(D'ou venons-nous ?)

Th. MOREUX, ptre.

La raison peut nous avertir de ce qu'il faut éviter ; le cœur seul dit ce qu'il faut faire.

JOUBERT.



# LE CHASSEUR DE TIGRES

PAR MAC-DOWGAL

4

Je les comptai lorsqu'ils défilèrent au-dessous de moi ; ils étaient treize ; leurs figures fausses et astucieuses confirmaient les soupçons que j'avais conçus à leur égard. J'attendis qu'ils eussent gagné le bengalo de Béro, où ils s'arrêtèrent pour la nuit. Dès qu'ils y furent entrés, je sortis promptement de ma cachette, et j'appelai le commandant du poste.

— "Sergent, lui demandai-je, savez-vous qui sont ces hommes qui viennent de passer ?"

— Des Hindous se rendant, sans doute, en pèlerinage à Jagrenat. On en voit souvent de cet acabit.

— A quelle époque s'est présentée la dernière troupe ?

— Il y a quinze jours environ.

— N'avez-vous rien remarqué alors de particulier dans le bourg ?

— Non, en vérité, sinon la visite des tigres, de nombreux dégâts et des vols de toute sorte.

— Parfaitement, sergent. Réunissez vos hommes, et faites en sorte qu'à la tombée de la nuit nous puissions investir le bengalo."

Aux premières ombres, nous sortîmes, en effet, des varangues, à pas de loup, et bientôt, par différents chemins, les vingt-cinq hommes du sergent, mes hommes et moi, nous arrivâmes au bengalo où se trouvait la caravane de pèlerins, et nous formâmes tout autour un cordon infranchissable.

Au bruit inévitable de notre approche, un mouvement de trouble s'opéra dans l'hôtellerie, qui me parut gardée par quelques sentinelles ; mais nos mesures étaient si bien prises, que nul des voyageurs ne pouvait s'échapper. Voyant qu'ils étaient à notre discrétion, ils simulèrent l'indifférence, et l'un d'eux, qui semblait être leur chef, vint à nous et nous demanda ce que nous voulions.

— "Nous désirons, répondis-je, que vous vous remettiez sur-le-champ entre nos mains, pendant que nous visiterons vos bagages."

— Mais nous sommes de pauvres pèlerins, et nous ne possédons rien.

— "C'est ce que nous allons voir !" répliquai-je.

En même temps, je fis signe à nos cipayes d'empoigner les pèlerins et de les tenir en respect. Puis, avec mes gens, je commençai à fouiller l'hôtellerie. Les traits des Hindous demeuraient impassibles. Mais quand nous nous approchâmes de leur palanquin, qu'ils avaient déposé au fond de la pièce la plus obscure, je crus remarquer qu'ils s' alarmaient ; l'anxiété se peignait dans leur regard.

— "Sahib (seigneur), me dit leur chef d'un ton suppliant, ce palanquin renferme un malheureux qui est tombé malade en route ; éloigne-toi, de peur de l'inquiéter, car il n'a plus que le souffle."

— Bien, bien, répondis-je ; peut-être serai-je à même de lui être utile, car je suis un peu médecin."

Là-dessus j'écartai les rideaux de la litière, et je vis un misérable dont on apercevait à peine la figure pâle et contractée par la souffrance ; le reste du corps était emmaillotté dans une énorme quantité d'étoffes, le tout reposant sur une couche si épaisse, qu'on eût dit qu'elle se composait de cinq ou six matelas.

Après un instant d'hésitation, je m'occupai de dégager le malade, malgré les instantes prières des pèlerins. Au bout d'un quart d'heure, je mis à nu un bandage, que j'enlevai, et je découvris une blessure faite par une balle.

— "Ludolfus, dis-je aussitôt à mon domestique, cours chercher la peau de tigre que je t'ai confiée."

Ensuite, jetant un regard sur les Hindous, je les vis tous consternés ; ils cherchaient s'il n'y avait pas quelque moyen de fuir. Je commandai aux cipayes de les serrer plus étroitement ; et, posant à terre le blessé, je poursuivis mes investigations dans le palanquin. Si je ne l'avais constaté en personne, je n'aurais jamais pu croire qu'il pût tenir tant de choses dans un espace aussi restreint : étoffes précieuses, ustensiles de ménage, harnais de chevaux, bijoux, sacs de roupies, voilà une partie de ce que je retirai de cette étonnante litière ; elle renfermait jusqu'à des comestibles. A chaque nouvelle exhibition, les pèlerins témoignaient un effroi plus grand.

Au moment, où j'achevais l'inventaire, Ludolfus revint avec la fourrure ramassée au bord de la forêt. Je la saisis, et j'en enveloppai le blessé. Le trou qu'elle portait s'adaptait parfaitement à la plaie de l'Hindou, et les deux ouvertures étaient de même dimension. Le malheureux tremblait de tous ses membres, et les prétendus pèlerins étaient atterrés. Je fis visiter le paquet de chacun d'eux ; ils contenaient tous une peau de tigre semblable à celle que j'avais recueillie.

Ces preuves étaient concluantes, surabondantes même ; aussi je prescrivis immédiatement de garrotter soigneusement les quatorze Hindous, et de les garder à vue dans la plus solide des varangues. J'envoyai ensuite à Mackensie un billet conçu en ces termes :

“ Cher major, si vous êtes malade encore, la nouvelle que je vais vous donner vous guérira radicalement. Tous les tigres de la contrée ont été enveloppés dans le même coup de filet. Accourez, que je vous les livre.”

Deux jours plus tard, le major était à Béro, demandant partout où étaient ces fauves redoutables, la terreur du pays, et comment je les avais pris. Quand je lui montrai mes Hindous captifs, il ne pouvait en croire ses yeux ni ses oreilles, et il fallut que les bandits eux-mêmes avouassent le rôle qu'ils avaient joué pour qu'il ajoutât foi au récit que je lui fis.

D'ailleurs le fait était étrange, et le major n'avait jamais entendu parler d'un stratagème aussi habile et aussi audacieux. Pour moi, je n'avais pas éprouvé un moindre étonnement ; et il me fallut des années pour connaître à fond le caractère rusé de l'Hindou.

En vérité, je ne pense pas qu'en aucune contrée du monde il existe autant de voleurs que dans l'Hindoustan, ni qu'ils soient doués d'une habileté pareille à ceux des environs de Bénarès. Il y a telle région où l'on est volé tous les jours, et où il faut, dans le plus petit bengalo, deux factionnaires et un poste de soldats pour veiller sans relâche. J'en parle savamment et par expérience. Une fois, à Allahabad, en m'éveillant le matin, je vis, dans ma propre chambre, quelques-uns de mes effets empaquetés, tandis que la plupart des autres avaient disparu. Un officier de mon régiment fut encore moins heureux ; on le vola pareillement, mais les voleurs avaient fait chez lui table rase et ne lui avaient pas même laissé de quoi se vêtir.

Dans une tente, impossible de se soustraire aux rusés coquins toujours aux aguets ; il n'y a pas de gardiens ou de factionnaires qui tiennent, s'il ne fait pas un brillant clair de lune. Les voleurs rampent à terre dans les fossés, dans les sillons des champs, imitant le cri d'une foule d'animaux, même le rugissement du tigre, comme je l'ai raconté précédemment. Qu'un mouvement maladroit cause quelque bruit ou compromette leur tentative,

ils le réparent aussitôt en jetant le cri du chacal ; puis ils se taisent, et l'un d'eux, à quelque distance, imite le glapissement du même animal dans le lointain.

Si les gens chargés de veiller font leur devoir au lieu de dormir, les larrons savent les attirer d'un côté par quelque rumeur suspecte, et à l'instant les habiles de la bande se glissent sous la tente, et, sans l'ébranler aucunement, ils en coupent les attaches d'un coup de leur *talvar*, long couteau qui ne les quitte jamais. Leur habitude n'est pas d'y rien laisser ; ils prennent même ce qu'on porte sur le corps, durant le sommeil, le bonnet de nuit qui couvre la tête, le matelas sur lequel on repose. Il en est qui ont ôté à l'enfant endormi les bracelets d'argent, toujours fort étroits, qu'il porte aux bras, et cela près du père couché à deux pas. D'autres, plus expéditifs, coupent le membre et se sauvent.

On m'a rapporté qu'un de ces *Bhils*,— c'est le nom donné aux voleurs,— avait parié de dérober à un Anglais endormi sa chemise sur son corps, et il avait tenu parole.

En plein soleil ils procèdent autrement. Quelle que soit l'occupation à laquelle il vaque dans les champs, l'Hindou, sans exception, porte avec lui le vase de cuivre qui lui sert à boire. Aussi n'existe-t-il pas de pauvre diable à qui on ne puisse voler la valeur d'une roupie. Pour opérer, le larron accoste sa proie sous un prétexte quelconque, chemine du même pas sur la route, et, à l'heure du repas, l'accompagne au puits voisin pour tirer de l'eau. Alors, s'il ne voit pas de témoin à l'horizon, et s'il juge ses jambes et son *talvar* meilleurs que ceux de son compagnon, il saisit le vase de celui-ci et s'enfuit. Poursuivi ou menacé, il dégaîne, manie son arme avec une adresse qui étourdit sa victime, et jure de lui couper la gorge si elle insiste.

Les *Bhils* font de nombreuses victimes parmi les cipayes, qui vont en congé chaque année dans leurs familles et ne partent jamais sans emporter quelque argent. Les voleurs les abordent en se donnant pour d'anciens cipayes ; les rapports amicaux s'établissent, on voyage de compagnie et quand le lieu, l'heure et toutes les circonstances sont favorables les larrons enlèvent au soldat le vêtement où il a serré son petit pécule ainsi que son vase à boire, et ils s'enfuient le sabre à la main. S'il essaye de ressaisir son bien, le cipaye est ordinairement un homme mort, car les brigands sont d'une adresse extraordinaire.

Les exemples que je viens de rapporter expliquent comment une quinzaine de ces hardis industriels, profitant de la terreur qu'inspire le tigre, avaient pu, en s'affublant de sa peau et en imitant son rugissement, exploiter à leur aise la contrée où commandait le major Mackensie. Redoutables bêtes fauves, habiles

voleurs la nuit, ils devenaient, le jour, marchands, voyageurs, pèlerins, et passaient ainsi d'un village dans un autre. Cependant la chasse que je leur avais donnée et la blessure que l'un d'eux avait reçue les avaient épouvantés ; ils avouèrent qu'au moment où ils tombèrent dans nos mains, ils ne songeaient qu'à quitter le pays.

On les conduisit à Ramgur, d'où le major les envoya, sous bonne escorte, à Calcutta, pour y être jugés.

— A quelle peine pensez-vous qu'ils seront condamnés ? demandai-je à sir Hardee Mackensie.

— A quelques années de travaux forcés, tout au plus.

— Comment ! mais, d'après les lois anglaises, ils devraient être pendus.

— Sans doute, et ils n'auraient pas volé la corde ; mais nos lois de l'Hindoustan sont malheureusement trop douces pour ce genre de crime.

— Alors il ne faut plus s'étonner que dans ces provinces pullulent les bandits.

— Voilà ce qui me désespère. Mais on ne veut rien changer à notre législation. Du temps que lord Lake gouvernait les provinces du Nord qu'il avait conquises, et qu'infestaient les voleurs, il fit un exemple et pendit un des larrons. Encouragés par ces précédents, les commandants de district de l'Ouest commencèrent à sévir partout contre les brigands et leur firent une guerre d'extermination. On n'accordait point de quartier, et on allait jusqu'à repêcher dans les puits, pour les pendre en bonne forme, ceux qui s'y jetaient pour éviter de tomber aux mains des cipayes.

— A la bonne heure !

— Sous l'influence salutaire de ces rigueurs, le brigandage cessait en tous lieux. Mais devinez ce que fit le gouvernement suprême lorsqu'il apprit ces actes dictés par le bon sens autant que par la nécessité ?

— Il dut louer, naturellement, et récompenser ceux qui les accomplissaient.

— Loin de là : estimant le remède pire que le mal, il blâma énergiquement lord Lake et ses imitateurs.

— Agir ainsi, qu'est-ce autre chose que de protéger les voleurs ?

— Aussi n'ont-ils fait que prospérer depuis. Demandez plutôt à lord Ambert ; il a été pillé quatre fois en se rendant aux hautes provinces. Le colonel Fagan qui vous a donné une lettre pour moi, une nuit qu'il dormait sous sa tente, a perdu toute son argenterie."

Le fait était exact, et je l'entendis raconter en détail à mon retour à Barrackpour ; mais le colonel n'aimait pas qu'on le lui rappelât. Depuis cette époque, il détestait cordialement les voleurs, et il apprit avec colère que mes prisonniers n'avaient été condamnés qu'à

dix-neuf ans de travaux forcés. Il est certain que si leur sort eût dépendu de moi, je les eusse fait pendre sans miséricorde. Ils avaient fait un mal affreux dans le district de Ramgur ; et, à en juger par l'audace et l'habileté des moyens qu'ils employaient, c'étaient les plus dangereux de tous les hommes.

Aussi n'ai-je jamais compris pourquoi le gouvernement de l'Hindoustan traite ces misérables avec tant d'indulgence, d'autant plus qu'il souffre le premier de leurs déprédations, car les caravanes sont continuellement pillées par eux. Peu de temps après mon expédition à Ramgur, le *seraï* de la compagnie, qui conduisait les soieries de Calcutta à Benarès, fut assailli par une cinquantaine de brigands. Ils tombèrent à coups de sabre sur les conducteurs des bœufs portant les marchandises, en tuèrent quelques-uns, en blessèrent un plus grand nombre, mirent le reste en fuite, et enlevèrent le convoi. On ne put jamais mettre la main sur eux.

Voici mieux encore :

Une année, on vit descendre des montagnes du royaume d'Oude vers Benarès une bande de cinq cents hommes ; ils cheminaient paisiblement avec un soi-disant rajah à leur tête, et se donnaient pour de dévots Hindous faisant le pèlerinage de Jagrenat. Arrivés à Calcutta, ils annoncèrent qu'ils attendaient des bateaux pour gagner la baie ; et, sous des prétextes spéciaux, ils prolongèrent leur séjour en cette ville, regardant d'où soufflait le vent. Le véritable motif qui les avait amenés et qui les retenait, c'est qu'en ce temps-là le gouvernement avait laissé transpirer qu'il devait expédier à Benarès sept lacs de roupies (un million sept cent cinquante mille francs).

Quand les trésors de la Compagnie furent embarqués pour remonter le fleuve, les pèlerins prétendant qu'ils ne pouvaient organiser convenablement le reste de leur voyage, firent leurs préparatifs pour retourner dans leur pays.

Ayant pris les devants, ils s'arrêtèrent à un endroit où les plages du Gange sont désertes, et feignirent de réparer quelques-uns de leurs bateaux.

Le convoi les rejoignit enfin. Les faux pèlerins l'abordèrent pendant la nuit, l'enlevèrent sans bruit, coulèrent à fond les embarcations qui l'avaient apporté, et massacrèrent les équipages.

Le lendemain, les voleurs continuèrent tranquillement leur voyage, et traversèrent Benarès d'un pas aussi calme que la première fois ; de là, ils retournèrent par terre dans le pays d'Oude, se divisant sur la route ; n'excitant de plaintes nulle part et ne laissant aucune trace de leur passage.

On crut généralement que le convoi de la Compagnie avait fait naufrage. Il était assuré, du reste. Après de longs mois de recherches

inutiles, les assureurs remboursèrent à la Compagnie les sept lacs qu'elle avait perdus. Ce fut le hasard qui, plus tard, révéla le dernier mot de cet événement. On n'adopta pas pour cela des mesures plus sévères contre les voleurs.

Le gouvernement fut plus généreux envers moi qu'il n'avait été sévère à l'égard des audacieux voleurs du district de Ramgur. Mon expédition dans cette contrée me valut un supplément de trois cents livres sterling lors du paiement de ma solde.

Trois mois plus tard, ayant eu affaire à Calcutta, j'arrivai en cette ville précisément dans le temps que le gouverneur se préparait à partir pour une chasse aux éléphants. Dès que ma présence fut connue, on s'empressa de m'adresser une invitation, que, cette fois, j'acceptai volontiers. Je commençais à regarder comme de bonnes fortunes les circonstances qui me mettaient aux prises avec les bêtes fauves. Il me semblait qu'une étoile favorable brillait pour moi au firmament de l'Hindoustan. Je finissais par me persuader que j'étais investi d'une sorte de mission de destruction contre les animaux nuisibles à l'homme. Mon vieux colonel Andreas Lochleven n'eût pas manqué d'appeler cela une vocation et de me citer force textes bibliques à l'appui de son opinion. Qui sait ? peut-être m'aurait-il comparé aux héros de l'Ancien Testament.

Ne connaissant que par ouï-dire la chasse aux éléphants, j'étais bien aise de voir de mes propres yeux comment elle se pratiquait. Et puis, s'il faut tout confesser, je me flattais que, sur le terrain, je pourrais bien indiquer quelques perfectionnements aux méthodes usitées jusqu'alors.

Après deux jours de préparatifs, car nous allions entrer en lutte contre des ennemis redoutables, nous partîmes au nombre d'un millier de gens, tant chasseurs que traqueurs et domestiques. Nous ressemblions à une petite armée ; et certes, ces précautions, ces forces n'étaient point de luxe ; nous marchions contre l'un des géants de la création, au service duquel la Providence a mis une dose remarquable d'intelligence.

Nous voyageâmes plusieurs jours, sans cesse à cheval, n'ayant, pour nous abriter dans nos haltes, que des cabanes improvisées, au milieu des *sunderbands* du Gange, ces forêts épaisses où l'atmosphère est étouffante, et où l'on ne pénètre que la hache et le feu à la main. Nous étions exténués de fatigue et appelions de tous nos vœux le terme de cette course pénible.

Un soir enfin, je crus entendre un troupeau d'éléphants sauvages, que nos traqueurs, armés de torches et de lances, chassaient vers une enceinte disposée à cet effet, dans le voisinage de la hutte que j'occupais, au pied d'un grand arbre, avec d'autres officiers.

Le bruit des feuilles, le craquement des branches, le cri de triomphe de nos hommes, nous avertirent de l'entrée des éléphants dans l'enceinte.

Le lendemain matin, nous nous rendîmes au poste d'observation, une hutte de bambous et feuilles de palmier, et nous comptâmes dans l'enclos trente-sept éléphants, serrés l'un contre l'autre en masse compacte. Il y en avait de vieux et d'énormes, mais aussi trois jeunes, qui se pressaient contre leurs mères.

Alors les plus déterminés d'entre les Hindous entrèrent dans l'enceinte, montés sur quatre éléphants privés, afin d'essayer de déconcerter les sauvages par des menaces bruyantes. Ils s'approchèrent du premier qu'ils aperçurent détaché de la bande ; ils réussirent, à force d'adresse et d'audace, à lui passer un câble au pied et à l'attacher au tronc d'un arbre trop gros pour qu'il pût le déraciner. Le malheureux captif se mit à faire des efforts grotesques pour se délivrer, à manœuvrer activement de sa trompe et à pousser des cris de détresse. La troupe des éléphants sauvages s'avança vers lui comme pour le dégager. Mais les Hindous, avec leurs piques et par leurs clameurs, et les quatre éléphants privés, au moyen de leurs défenses, les écartèrent. Les éléphants apprivoisés, l'ayant mâté à coups de trompe et de défenses on put amener ce dernier.

L'enclos ou *krâl*, de mille pieds carrés environ, avait pour palissades de hauts troncs d'arbres très forts, serrés les uns contre les autres, et dont plusieurs étaient des ébéniers. Aussitôt que les éléphants sauvages y furent entrés, une ceinture de piques et de flambeaux entourait l'enceinte, et on alluma des feux immenses afin de les empêcher de forcer leur prison. Les hurlements de nos gens, les feux, les lances étincelantes les faisaient reculer invariablement, quand ils se portaient sur la barricade.

Quelquefois ils parviennent à rompre la palissade ; ils renversent et broient tout ce qui s'oppose à leur fuite. Un pareil accident était arrivé trois ans auparavant ; il avait coûté la vie à sept personnages de distinction et à plus de cent Hindous. Quant à nous, aucun désastre de ce genre ne nous atteignit. Avec du temps et de l'habileté, nos gens prirent successivement tous les éléphants sauvages renfermés dans le *krâl*, en employant les mêmes moyens que pour le premier.

Cette chasse ne nous offrit donc aucun péril, dans les conditions où elle eut lieu. Dans des circonstances différentes, elle est parfois dramatique ; en effet, lorsque les éléphants sauvages deviennent furieux, ils sont les plus terribles, sans contredit, des animaux de l'Hindoustan. Ils vont assez ordinairement par bandes, et attaquent rarement l'homme, à

moins qu'ils n'aient été provoqués ; dans ce dernier cas, c'en est fait de l'agresseur.

Il est particulièrement dangereux de les rencontrer quand ils ont été abandonnés de leurs compagnons. Le désespoir les rend infiniment redoutables. L'unique ressource alors est de les tuer d'un seul coup de fusil, c'est-à-dire de les attendre à trente pas environ et de leur loger dans la tête, entre les deux yeux, une balle de cuivre, car les balles de plomb s'aplatissent la plupart du temps sur leur peau, sans la percer ; si le chasseur vise trop haut ou trop bas il est perdu.

Une semblable chasse, où il fallait jouer sa vie à chaque coup de fusil, ne me souriait guère plus qu'une rencontre avec les tigres, dans les premiers temps de mon séjour dans l'Hindoustan. Cependant j'en éprouvai deux fois les émotions en moins de quatre semaines, après la partie où j'avais suivi le gouverneur général.

Un jour que j'étais tranquillement assis sous un bosquet d'arbres, déjeunant au frais avec des amis, soudain, mon domestique accourt, l'air effaré, et me criant : " Un éléphant ! un éléphant ! " Et il me désignait du doigt un massif très rapproché de l'endroit où nous étions.

A cette nouvelle, nous cessâmes de manger et nous nous mîmes à délibérer sur le parti que nous devions prendre. Il fallait absolument déloger l'ennemi de la position qu'il occupait ou décamper nous-mêmes. Franchement, je penchais pour le dernier avis, mais la majorité, enhardie, je crois, par ma présence, décida qu'on essaierait d'abord de forcer l'éléphant à se retirer ; s'il s'obstinait à rester, nous tâcherions de le tuer.

Ayant tous chargé nos armes avec des balles de cuivre, nous partîmes en avant, mes amis et moi ; nos domestiques hindous formaient l'arrière-garde. Comme l'honneur de tirer le premier me revenait de droit, je pris le commandement de la petite troupe.

Guidés par Ludolfus, qui avait vu l'éléphant, nous parvînmes à une très faible distance de l'animal, sans qu'il nous eût aperçus. Mais dès qu'il nous eut remarqués, ou qu'il eut entendu le bruit de notre approche, il fondit sur nous en droite ligne, brisant les branches et les troncs des jeunes arbres qu'il rencontrait sur son chemin. Il arriva ainsi à vingt-cinq pas de nous. Alors je lâchai mon coup de fusil, et mes compagnons, obéissant à ce signal, en firent autant de leur côté ; le colosse vint tomber presque mort à nos pieds.

Mais, à notre grande stupéfaction, d'autres éléphants et un buffle, effrayés par les détonations, sortirent de la jungle où ils se reposaient, et se dirigèrent, courant et rugissant,

vers un bois peu éloigné. Heureusement, ils ne nous aperçurent pas.

En examinant la bête que nous avions tuée, nous nous sentîmes fiers de notre adresse ; nous reconnûmes que deux de nos balles lui avaient traversé la cervelle, et que la troisième s'était logée à la naissance de la trompe.

Vingt jours plus tard, je sortis avec mon seul domestique pour chasser. Après avoir confié à Ludolfus la garde de mon cheval et lui avoir désigné l'endroit de la route où il m'attendrait, je m'enfonçai dans la forêt, et je m'avançai vers un petit lac dont les bêtes des bois fréquentaient continuellement les rives.

A peine eus-je perdu de vue mon serviteur, que je l'entendis m'appeler d'une voix altérée par la frayeur ; il me criait de rebrousser chemin. Je m'empressai d'accéder à cet avis, et je courus du côté de la route. Je n'avais fait encore que quelques pas qu'un grand bruit se produisit à travers les arbres, et j'aperçus plusieurs éléphants qui se portaient sur moi au galop.

Que faire ? Un rapide coup d'œil jeté autour de moi me convainquit que je n'avais plus le temps de fuir. Je me blottis contre un gros arbre, de façon à ce que les éléphants ne pussent me voir qu'en passant ; puis je glissai une balle de cuivre dans chacun des canons de ma carabine, et j'attendis, résolu de ne point prendre l'offensive, mais aussi de défendre énergiquement ma vie, si j'étais attaqué.

J'avoue que je perdis un instant tout espoir de salut. Heureusement pour moi, je n'eus pas le loisir de réfléchir à ma position. Prêtant attentivement l'oreille, sans oser bouger, j'entendis derrière moi craquer et se briser les troncs des jeunes arbres qui s'opposaient à la course des éléphants. Bientôt seize d'entre eux s'élançèrent à ma droite et à ma gauche, décrivant de grands zig-zags. Deux ou trois me découvrirent, comme je pus le constater facilement, mais ils se dispensèrent de se déranger pour me rendre visite.

Quand ils furent tous éloignés, je remerciai avec ferveur la Providence de m'avoir ainsi préservé ; ensuite je me précipitai à toutes jambes du côté de la route, sans trop savoir ce que je faisais.

Ludolfus, mourant de peur, avait beaucoup de peine à retenir mon cheval, car les chevaux et les éléphants éprouvent une antipathie très prononcée. Je m'arrêtai en face de lui, et, ayant repris haleine, je lui dis :

" Nous l'avons échappé belle ! "

— Votre Honneur ! fit-il, car il n'entendait pas, tant il était hors de lui.

— Nous l'avons échappé belle ! répétai-je.

— Ne m'en parlez pas, répondit-il, je crois que nous ferions bien de renoncer à ce métier."

Je me contentai de sourire en haussant les épaules.

## IV

ÉLÉPHANTS SAUVAGES.— ÉLÉPHANTS  
DOMESTIQUES

Ici, une petite digression sur les éléphants. Les vaches et les bœufs passent à côté des éléphants avec la plus complète indifférence. Quant à l'Européen, il lui faut quelque temps pour s'habituer à les voir marcher vers lui. L'attirail qu'ils portent les grandit beaucoup de face ; ils sont superbes, mais terribles. Du mouvement dans une masse si énorme, c'est quelque chose d'extraordinaire.

Paresse, fureur, gourmandise, voilà le fond du caractère de l'éléphant. Il faut pourtant avouer qu'il est spirituel et très adroit ; sa trompe lui est d'un usage universel : elle lui sert de nez, de mains, de doigt, de fronde, de pompe et d'entonnoir. Il la remplit d'eau, qu'il porte gravement sans en perdre une goutte. Il saisit le plus petit objet, une menue pièce d'argent, par exemple, sur le sol, et la présente à son cornac ; il enlève les pavés, arrache les palissades, assène un coup d'autant plus terrible que son levier est plus long et qu'il s'applique comme un jonc sur le corps qu'il frappe. Cette trompe peut aussi lancer au loin des masses considérables.

Naturellement fort indolent, comme je l'ai dit, ce lourd animal retourne avec une joie singulière à son étable après la plus courte promenade ; et là, libre presque toujours, mais avare de mouvements, il se contente de jouer avec sa trompe. Il surveille les enfants de son conducteur, lorsque leur mère les laisse seuls, et il les retient avec sa trompe pour les empêcher de sortir de l'écurie ou de trop s'écarter. Les étrangers peuvent l'approcher avec la plus grande confiance. Pour peu qu'on sache se mettre dans ses bonnes grâces, il est permis de se divertir avec lui ; il badine comme un enfant et ménage tellement ses moyens qu'il laisse croire à celui avec qui il joue qu'il est le plus fort et les plus adroit des deux, ce qui annonce de la délicatesse dans le caractère. Il est reconnaissant, mais aussi vindicatif à l'excès.

Voici deux traits qui le prouvent.

Un cipaye de Barrackpour donnait tous les jours quelque friandise à l'un de ces animaux. Or, il arriva que, s'étant enivré, il manqua à l'appel. La garde vint pour le mener en prison. Il avait encore assez de raison pour comprendre ce qu'on lui voulait, et, se trouvant par hasard auprès de son éléphant, il se jeta par terre à ses pieds comme pour lui confier sa défense. Celui-ci, reconnaissant son ami, le plaça entre ses jambes et défia toute la patrouille de forcer cet asile. L'ivrogne passa la nuit sous le ventre de son protecteur.

Un autre éléphant, à Calcutta, allait chaque jour à la rivière, passant par les mêmes rues et notamment devant la boutique d'un tailleur. Celui-ci lui montra, une fois, une goyave qu'il tenait à la main. L'éléphant présenta sa trompe, reçut le fruit, le mangea, et le trouva bon, assurément, car le lendemain il s'arrêta de nouveau devant la boutique sans être invité, et ne fut pas moins bien accueilli.

(A suivre)

**Servez-vous de**  
**LA POUDRE**  
**A PÂTE**  
**MAGIQUE**



**dans toutes**  
**VOS**  
**cuissons.**  
**Votre succès**  
**est assuré.**

*Fabriquée en Canada*  
*Ne contient pas*  
*d'alun*

**LA CIE. E. W. GILLETT LTEE.**  
TORONTO  
MONTREAL QUEBEC

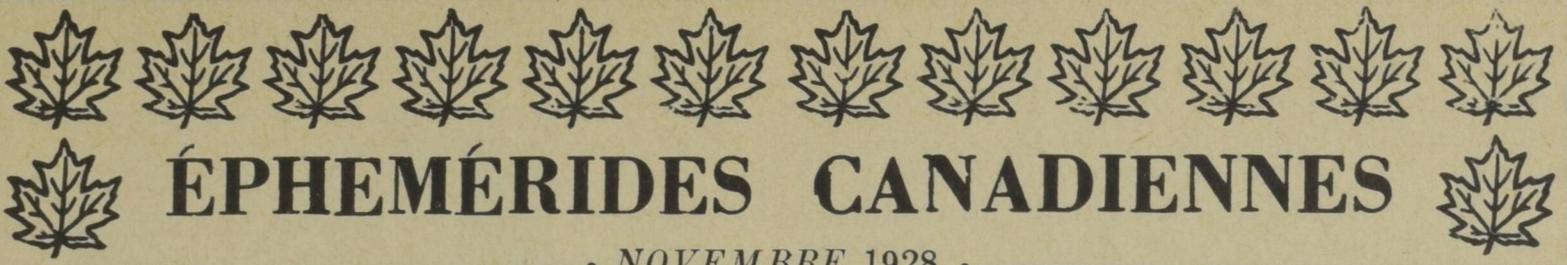
Un petit bonhomme entre chez un perruquier, sur la boutique duquel est écrit *barbe à 20 centimes*, et montrant son menton :

“ J'en voudrais bien une, voilà quatre sous.”

Un anticlérical passait près d'un fermier qui donnait à manger à son porc.

“ Boire, manger, dormir, voilà le but de ma vie, dit-il.

— Bah ! l'ami, répondit le malin villageois, mon cochon en dirait tout autant s'il pouvait parler ! ”



# ÉPHEMÉRIDES CANADIENNES

— NOVEMBRE 1928 —

1 — On annonce que les Trinitaires établis à Ville Emard en 1924, vont bientôt fonder un noviciat de leur ordre dans la région de Montréal.

— S. Ex. Paul Claudel, ambassadeur de France aux États-Unis et écrivain célèbre, est actuellement en visite au Canada.

3 — M. J.-J. Denis, député de Joliette au Parlement fédéral, est nommé juge de la Cour supérieure de Québec.

4 — L'hon. Joseph-Adolphe Tessier, C.R., président de la Commission des Eaux Courantes et ancien ministre provincial de la Voirie, décède aux Trois-Rivières, à l'âge de 66 ans.

5 — S. Ex. M. Paul Claudel donne à Québec une conférence à la Salle des Promotions de l'Université Laval, sous les auspices de l'Institut Canadien.

— La région de Chicoutimi est aux prises avec une épidémie de variole.

6 — S. Em. le Cardinal Rouleau se rend à l'Hôpital du S. Sacrement de Québec pour y donner le diplôme aux deux premières gardes-malades licenciées, les gardes Jalbert et Godbout, de l'Association catholique des Gardes-Malades de Québec.

7 — A l'Hôtel-Dieu de Lévis, décédé M. l'abbé Philogone Lemay, ancien curé de St-Philippe de Néri au diocèse de Québec et pendant quinze ans missionnaire au Labrador, à l'âge de 73 ans et sept mois.

— Une délégation nombreuse du diocèse de Rimouski conduite par S. G. Mgr Courchesne lui-même, le vaillant évêque de ce diocèse, se rend au Parlement de Québec, demander à l'hon. M. Taschereau, premier ministre, de ne pas permettre le barrage projeté de la rivière Touladie, barrage qui inonderait toute la région de Squatteck.

L'hon. Premier Ministre et ses collègues répondent que la compagnie "St-John River Storage", qui désire exécuter ces travaux, ne pourra rien faire avant d'avoir fait approuver ses plans par le gouvernement.

— M. H. Hoover, républicain, qui a été élu hier président des États-Unis par une très forte majorité, contre M. Al. Smith, démocrate, est un champion de la canalisation de notre fleuve Saint-Laurent.

9 — La colonie ukrainienne que le R. P. Josaphat Jean fondait, il y a trois ans à peu près, dans la région de Barraute, Abitibi, semble en passe de s'assurer le succès et de se fixer

en permanence. On vient d'y entreprendre la construction d'un monastère définitif et d'une chapelle-école. Cette colonie est sise à 25 milles environ au nord-est d'Amos, où le gouvernement lui a concédé un territoire de trois cents milles carrés. De nombreuses familles d'Ukrainiens y sont établies déjà, et cette expérience de colonisation en groupes paraît devoir réussir.

11 — Le dixième anniversaire de l'armistice, mettant fin à la guerre de 1914-1918, est célébré avec éclat dans toutes les villes du Canada. A Québec, M. l'abbé Desjardins, aumônier du 22<sup>e</sup> régiment canadien-français, célèbre une messe en plein air au pied de la Croix du Sacrifice, Chemin St-Louis.

— Aux Trois-Rivières, en présence de S. G. Mgr Comtois, auxiliaire, et d'une grande foule, M. L. Leroux, président général de l'A. C. J. C., remet à M. Nérée Beauchemin un grand prix d'apostolat laïque par la poésie. On sait que M. Beauchemin est l'auteur de *Floraisons matinales* et de *Patrie intime*.

12 — Parmi les victimes du "VESTRES", navire anglais qui a sombré à 300 milles des côtes de la Virginie, on compte quelques canadiens. Plus d'une centaine de personnes ont perdu la vie dans ce naufrage.

13 — Le Ve congrès de l'Union catholique des Cultivateurs s'ouvre à Québec par une messe célébrée dans la Basilique par M. l'abbé J.-A. Picotte, aumônier général, et à laquelle assistent plus 1000 délégués. M. l'abbé P. Grondin, aumônier diocésain de cette Union, y prononce le sermon.

— On annonce que le congrès marial de Québec est définitivement fixé du 12 au 16 juin 1929.

— L'hon. M. Thomas Chapais reprend ses cours d'histoire du Canada à l'Université Laval de Québec.

— Réunie à Montréal sous la présidence du juge Surveyer, la Ligue du Dimanche fait un nouvel appel au Procureur général de Québec pour qu'il crée un organisme spécial pour faire cesser le scandale du travail du dimanche.

16. — Sir Austin Chamberlain, secrétaire des affaires étrangères de la Grande Bretagne, et Sir James Rennell Rodd, éminent diplomate anglais, sont de passage à Québec, où ils s'embarqueront demain pour l'Angleterre, à bord du "RÉGINA".

Dans la causerie qu'ils donnent devant les membres du Club Canadien de Québec ces

deux diplomates d'expriment dans un français très pur.

— A Edmonton, paraît le 1er numéro de *La Survivance*, l'organe officiel de l'Association canadienne-française de l'Alberta. Nous souhaitons longue vie au nouveau journal !

— M. Georges-Jean Knight, le nouveau ministre plénipotentiaire de France au Canada, arrive à Montréal et continue immédiatement vers Ottawa, où il aura sa résidence.

19 — A Montréal décède M. Armand Lalonde, ancien gérant pour le Canada du "Boston & Maine Ry", à l'âge de 88 ans.

21 — Pour l'année 1929, la ville de Montréal prévoit une recette globale de \$33,812,753.12, dont \$21,421,055.15, au seul chapitre des taxes immobilières. Le budget de la province de Québec pâlit, à côté de celui de cette agglomération urbaine mastodonte.

— Les conservateurs de l'Ontario tiennent leur congrès annuel à Toronto. M. Sauvé y fait un discours à un banquet offert aux délégués au cours de cette réunion.

— La Compagnie des Chemins de fer de l'État met en service entre Brockville et Belleville Ont., une nouvelle locomotive actionnée au pétrole et à l'électricité. Cette locomotive pèse 650.000 lbs dont 480.000 lbs sont portées sur les roues motrices ; elle a un pouvoir de traction de 100.000 livres. La nouvelle locomotive est capable de traîner les plus lourds rapides de voyageurs à une grande vitesse.

23 — La maladie dont souffre notre gracieux souverain, S. M. Georges V, cause des inquiétudes à tous ses loyaux sujets canadiens.

23 — Le gouvernement provincial de Québec vient d'autoriser la formation d'une unité sanitaire dans le comté de Terrebonne. Cette formation porte à huit le nombre des unités sanitaires créées dans notre province depuis l'hiver de 1926.

— On apprend avec joie que le R. P. Joseph-Édouard-Georges Michaud, des Pères Blancs

d'Afrique, vient d'être nommé par le saint Père vicaire apostolique de Tabora. Le nouvel évêque-élu est un canadien-français, né à Ste-Anne de Bellevue. Il a fait son cours classique au Collège de Montréal.

— Le conseil du Séminaire de Québec, abandonnant le projet qu'il avait fait sien au printemps dernier de construire un nouveau petit séminaire sur sa propriété de la paroisse du Saint Sacrement, décide de construire un nouveau grand séminaire à l'endroit mentionné. Le petit séminaire restera où il est actuellement.

— A Québec décède M. H.-J.-J.-B. Chouinard, C. M. G., ancien greffier de cette ville et ancien député de Dorchester à la chambre des Communes, à l'âge de 78 ans et 5 mois. Il était le père de M. F.-X. Chouinard, avocat, greffier actuel de la cité de Québec.

28 — La Banque de Montréal célèbre aujourd'hui le 110e anniversaire de son installation dans la ville de Québec.

— On annonce que la Compagnie "Canada Cement" va bientôt ouvrir à Québec un entrepôt qui coûterait près d'un million de piastres.

29 — Vu la gravité de la maladie de notre Souverain, plusieurs évêques de notre province demandent à leurs fidèles des prières spéciales pour la guérison de Sa Ma-



S. G. MGR MICHAUD, DES PÈRES BLANCS,  
évêque-élu, vicaire apostolique de Tabora.

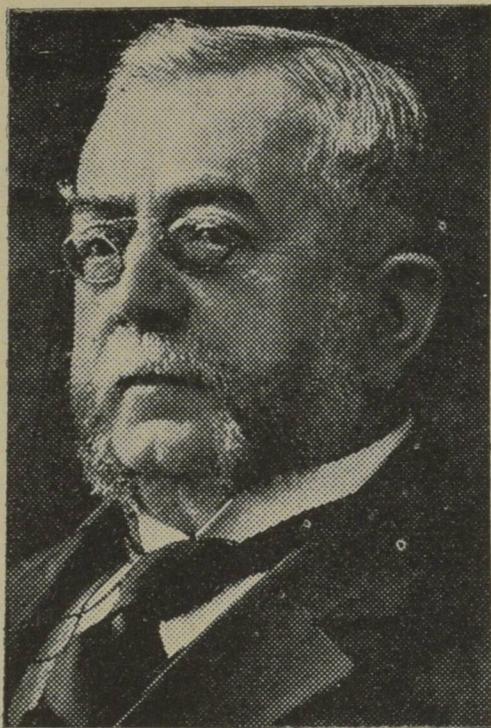
jesté le Roi Georges V.

— Le gouvernement de Québec, décide d'entretenir tout l'hiver à l'usage des autos la route de Saint-Lambert à Rouses Point, N. Y. On se servira pour ce travail de quatre puissants chasse-neige qui assureront à la route une surface de neige solide de 6 pouces d'épaisseur et de 16 pieds de largeur.

— Les principaux fabricants de papier de Québec et de l'Ontario se réunissent au Château Frontenac de notre ville, où ils ont avec l'hon. M. Taschereau, premier ministre de Québec, une conférence sur les moyens de faire face à la présente crise de l'industrie du papier.

— Dans une conférence qu'il donne aux membres du cercle "Reboul" de l'A. C. J. C. de

## Oiseaux acrobates



FEU M. H.-J.-J.-B. CHOUINARD,  
ancien greffier de la cité de Québec.

**J**USQU'À quel degré d'éducation l'homme peut-il, à force de patience et de volonté, amener les animaux ?

A ce propos, voici ce que l'on raconte d'une petite troupe d'oiseaux acrobates :

Quand le propriétaire de ces oiseaux avait trouvé une place convenable et un public à l'aspect intéressant, il déployait sa table circulaire et invitait ses oiseaux à sortir de leur cage. Ces charmants volatiles s'empressaient de répondre à l'invitation, et sans manifester la moindre crainte de la foule ni la plus petite velléité de fuite, se répandaient autour de la table pour y occuper très exactement la place assignée à chacun d'eux.

Leur propriétaire, sur de simples signes de doigt ou de baguette, ou d'un imperceptible appel de langue, leur faisait ensuite exécuter à tour de rôle les exercices les plus variés.

Ils sonnaient de petites clochetes, poussaient devant eux de minuscules brouettes, se promenaient à l'aise sur des fils tendus et même non tendus, tiraient des coups de pistolet, dansaient, se balançaient sur des petits trapèzes, etc.

L'exercice le plus surprenant et qui méritait une mention spéciale était exécuté par un perroquet : cet oiseau s'avancait vers le milieu de la table, et après avoir très profondément salué l'assistance, s'asseyait de lui-même sur une chaise minuscule placée près d'une cloche, au battant de laquelle était attachée une corde. Alors le premier venu pouvait demander à l'oiseau de frapper un certain nombre de coups sur la cloche. Si, par exemple, on lui demandait de frapper dix coups, il se levait, saisissait la corde avec sa patte et la tirait très exactement le nombre de fois nécessaires pour obtenir les dix sons de cloche ; après quoi, il saluait et allait reprendre possession de sa chaise. Cet exercice, répété souvent, donnait fort rarement matière à critique.

Il y avait cependant une limite à l'adresse de ce perroquet : il pouvait frapper jusqu'à vingt-sept coups de suite, mais jamais au delà ; et son propriétaire déclarait que, malgré les exercices les plus patients auxquels il s'était acharné pendant plus d'un an pour amener l'oiseau à frapper jusqu'à trente coups, il n'avait pu y parvenir, et que vingt-sept coups étaient la limite extrême.

Cela se passait en Amérique il y a quelque cinquante ans ; les oiseaux étaient originaires de Java, et pour la plupart de modestes moineaux.

Hull, M. le docteur Joseph Gauvreau, de Montréal, déclare qu'il s'est consommé en 1928, en notre pays plus de cinquante-huit millions de gallons de bière.

— De Moncton, N. B., nous vient la nouvelle que, en vertu d'une entente opérée par Sir Henry Thornton, lors de son récent voyage en Angleterre, le Réseau National Canadien va, tout prochainement, prendre enfin à sa charge l'exploitation de la voie ferrée de 200 milles longeant le littoral gaspésien, de Matapédia à Gaspé. Mieux vaut tard que jamais !

— On annonce d'Ottawa qu'il ne reste plus que cinquante milles à construire pour compléter la ligne du chemin de fer à la Baie d'Hudson et relier au réseau des voies ferrées du Canada le port septentrional de Fort Churchill. A la fin de 1929, on croit que le nouveau tronçon pourra être ouvert au trafic régulier du fret, et faciliter le transport du matériel nécessaire à la mise en état du port lui-même, pour la saison d'été de 1930.

### CONVERSATION

— Il paraît que la langue russe est très difficile à retenir.

— C'est possible, mais certainement pas autant que la langue de ma femme.



CAUSERIE SCIENTIFIQUE



## LA MACHINE HUMAINE

### ET LA MACHINE A GAZOLINE

**J'**AI parlé le mois dernier de ce qu'il ne faut pas faire au volant d'une auto, si on a quelque souci de ses membres et même de sa vie.

Mais il arrive que tous les occupants d'une auto ne sont pas au volant, ce qui ne les empêche pas d'écopier dans un accident, quand il en arrive.

\*  
\* \*

Que s'agit-il de faire au moment de l'accident lorsqu'on en a le temps ? — Quand je parle de temps je comprends qu'il s'agit ici de secondes.

Se tenir le plus solidement possible.

Il ne faut pas oublier, en effet, que beaucoup de blessures résultent de ce que le corps, en vertu de l'inertie de la matière et du mouvement imprimé par la voiture en mouvement, est projeté en avant, et se blesse sur ce qu'il rencontre. Celui qui se tient assez solidement pour s'empêcher d'être projeté, ou du moins d'être projeté durement, a des chances de s'en tirer à meilleur compte que les autres.

Il y a aussi le danger d'écrasement par la voiture qui se retourne, qui capote suivant le terme consacré. Si c'est une limousine assez solidement construite, la carrosserie y pare en ne s'écrasant point. Cela n'empêche pas les plaies et les bosses, mais il n'y a point d'écrasement. Si c'est une voiture ouverte dont les dossiers peuvent servir de pilon pour réduire en chaire à pâté le voyageur qu'ils rencontrent entre le sol et eux, il n'y a qu'un moyen, bien aléatoire, c'est de se jeter si on en a le temps, au bas du siège dans le fond de la voiture.

\*  
\* \*

Mais tout ceci est bien incertain.

On sait que les accidents arrivent d'ordinaire si vite que les victimes sont absolument inca-

pables de dire comment ils se sont produits.

Restent les premiers soins à donner, si on est en état de le faire. Quels sont-ils ?

Ils peuvent se réduire à ceux-ci : — Arrêter les hémorragies. — Mettre les membres fracturés dans une telle position que le blessé souffre le moins possible, et que ses lésions ne soient pas augmentées.

\*  
\* \*

Pour arrêter l'hémorragie, il y a à la disposition de tout le monde un moyen banal : la compression.

Le sang s'échappe toujours de quelque vaisseau, et si on comprime l'artère ou la veine, on en obstrue la lumière, autrement dit, on le bouche. Pensez au tube de caoutchouc.

La chose n'est pas toujours facile ; mais il est toujours possible de faire de son mieux.

On peut employer ce qu'on appelle le tourniquet, un mouchoir attaché autour du membre, parfois assez loin de la blessure, et dans lequel on passe un bout de bois pour le tourner et faire compression. On peut se servir de lanières de caoutchouc, faciles à fabriquer à même une chambre à air.

Dans les cas de blessures de la tête par exemple, qui donnent toujours beaucoup de sang, c'est la compression avec les doigts qui réussit le mieux ; mais comme elle devient rapidement très fatigante, il est souvent nécessaire que le ou les doigts compresseurs soient à leur tour comprimés par l'autre main, ou par une autre personne.

Lorsqu'on n'a rien, — et c'est la plupart du temps le cas, — pour panser la blessure, et que le flacon d'alcool qui a été souvent la cause de l'accident, contient encore quelque chose, il est bon de se rappeler qu'une des rares qualités de l'alcool est d'être antiseptique jusqu'à un certain point. On peut donc en imbiber la blessure, et les linges qui y sont appliqués.

S'il s'agit d'une fracture, surtout d'un membre il faut se rappeler qu'une des premières choses à faire pour empêcher le malade de trop souffrir en attendant l'homme de l'art, c'est d'obtenir l'extension et l'immobilité. L'extension se pratique en étirant doucement le membre. Quant à l'immobilité, elle peut être obtenue avec n'importe quelle substance rigide; canne, ombrelle, parapluie, les leviers dont on se sert pour enlever les pneus, la pompe à air, le manche du cric, des bouts de branches, des éclisses de bois, une feuille de carton, ces pièces de caoutchouc que presque tous les chauffeurs

prudents ont dans leur coffre pour parer à une crevaison subite, etc. etc... Il suffit d'interposer un linge quelconque pour empêcher la substance rigide de blesser le membre.

Le tout peut être attaché avec des lanières de caoutchouc, découpées dans quelque chambre à air de rechange, ou à même une pièce.

On voit qu'une personne douée de la moindre imagination et d'un peu de sang froid peut rendre de précieux services dans les accidents d'automobile.

LE VIEUX DOCTEUR.

## JETEZ LE BANDAGE

GRATIS --- Essai de Plapao --- GRATIS

Les **PLAPAO-PADS** de **STUART** diffèrent du bandage, étant applicateurs mécano-chimiques, faits **auto adhésifs** expressément pour maintenir les muscles détendus sûrement en place. **Ni courroies, ni boucles, ni ressort attachés, ne peuvent glisser, ne peuvent ainsi ni frotter, ni presser contre l'os pubis.** Des milliers se sont soignés chez eux sans être empêchés de travailler — cas des plus opiniâtres vaincus. **Souples comme du velours — faciles à appliquer — peu coûteux.** Grand Prix (Paris), Médaille d'Or (Rome). Procédé de guérison naturel dispensant de l'usage subséquent d'un bandage. Nous le prouvons en envoyant un essai de **PLAPAO** absolument **GRATIS**. Ecrivez votre nom ci-dessous et envoyez **AUJOURD'HUI**.

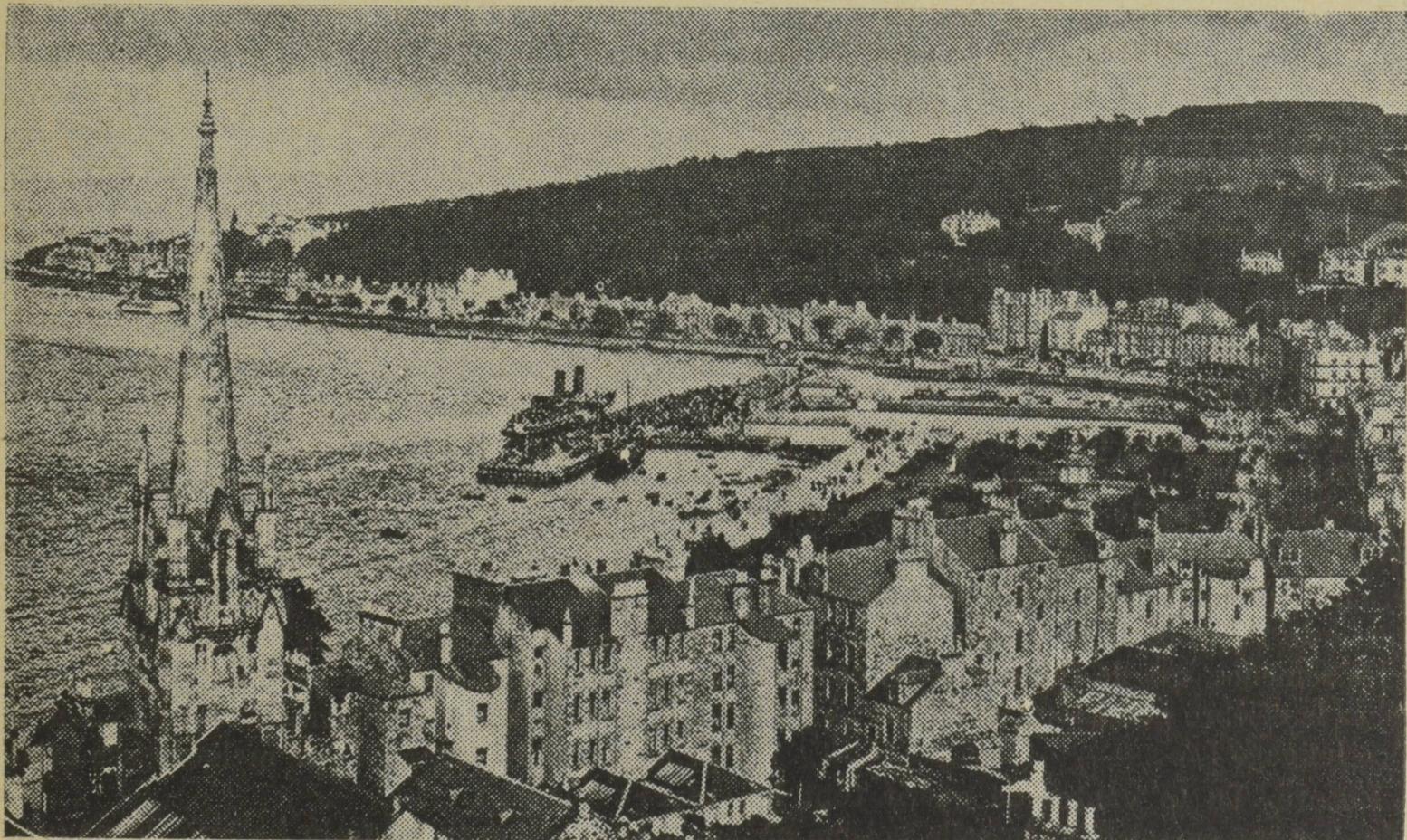
Plapao Co., 3695 Stuart Bldg., St. Louis, Mo.

Nom.....

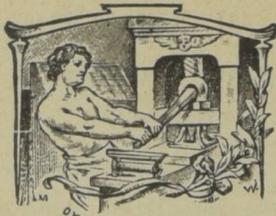
Adresse.....

Essai de Plapao gratis par prochain courrier.

*Nos lecteurs nous rendraient un appréciable service en mentionnant "L'Apôtre" lorsqu'ils s'adressent à nos annonceurs.*



VUE GÉNÉRALE DE ROTHESAY, place d'eau très fréquentée en Écosse.



## Coin de l'ouvrier

### Une histoire vieille comme le monde

**L** y en aurait long à dire sur les charlatans : le sujet est inépuisable. Mais je vous ai promis à ce sujet une histoire qui n'a rien perdu de son sel en vieillissant, et je veux tenir parole.

Le premier charlatan, ce fut Lucifer, qui promit à nos premiers parents de les guérir d'un mal imaginaire au moyen d'une simple pomme.

Comme vous le voyez, cette espèce n'est pas née d'hier.

Les charlatans réussissent toujours, avec de la réclame, du toupet de la part des exploités et beaucoup de confiance de la part des exploités.

Le remède, en lui-même, n'a peut-être aucune vertu, mais du moment que le patient a la ferme conviction qu'il doit être guéri, il l'avale avec componction et revient souvent — il faut bien l'avouer — à la santé.

Question de persuasion. Il y a bien des rhumatisants qui retrouvent tout à coup leurs jambes sous la menace d'un coup de pied.

Mais commençons notre histoire, si nous voulons la finir.

Il y avait donc une fois, il y a de cela bien longtemps, très longtemps avant Jésus-Christ, un médecin, second ancêtre du charlatan, puisque Lucifer fut le premier, qui avait la prétention de guérir tous les maux.

Or, en ce même temps, le prince héritier du royaume de Perse était si malade et rebelle à tous les remèdes, que le roi, son père, envoya chercher le célèbre guérisseur, et lui tint à peu près ce langage :

— Écoute. Tu te vantes de guérir tout le monde. Tu vas entrer dans la salle voisine où se trouve vingt malades ; si tu les guéris, je te

confierai mon fils, mais si tu en manques un seul, tu seras empalé.

Le pauvre charlatan se repentait déjà d'avoir été si vantard, mais il n'y avait pas à reculer. Sa tête — ce qui est un euphémisme — était en jeu ; mais comme c'était un homme de ressources, voici (je n'invente pas, je ne fais que copier une vieille légende) comment il s'adressa aux vingt misérables mourants qu'il devait guérir :

“ Mes amis, dit-il, notre gracieux souverain, connaissant mon habileté et mon expérience, m'a fait venir afin de vous rendre la santé ; mais vous êtes atteints de maladie si graves, que j'échouerais certainement en essayant avec vous des moyens ordinaires. Oui, mes amis, je veux vous guérir ; mais pour obtenir un pareil résultat, qui défie toute la science médicale, je dois recourir à un remède violent, héroïque, dont les brahmes de l'Inde m'ont révélé le secret. Il est infailible : seulement, il faut que l'un de vous se sacrifie pour le salut de tous les autres. Je le ferai mourir, puis je le couperai en morceaux ; je jetterai ses restes sanglants dans ce vaste foyer, je les réduirai en cendres, et ces cendres, je les mêlerai avec un certain breuvage, que je ferai prendre alors à chacun de vous. A ce prix, votre guérison est assurée. Je vais donc vous passer en revue, et celui que j'aurai reconnu le plus malade sera aussitôt mis à mort ; car il est juste que ce soit lui qui se dévoue pour le salut commun.”

Ayant ainsi parlé, notre charlatan jette sur chacun de ces malheureux, frappés de surprise et d'effroi, un coup d'œil scrutateur, prolongé. Il arrête enfin ses regards sur un jeune homme aux traits hâves, ravagés par la souffrance.

“ Mon ami, lui dit-il d'un ton de commisération, vous paraissez bien près d'aller rejoindre vos aïeux ; votre dévouement retranchera à peine quelques jours à votre malheureuse existence ; ainsi...”

“ Moi, seigneur médecin ! s'écria le pauvre étique, bondissant par un suprême effort ;

moi ! le plus malade ! vous plaisantez, c'est une erreur de votre part : je me sens à peine indisposé, je crois même que je suis complètement guéri.

“ Cela ne m'étonnerait pas, reprit gravement l'empirique ; ma seule présence a souvent opéré de ces prodiges. Cependant, mon ami...

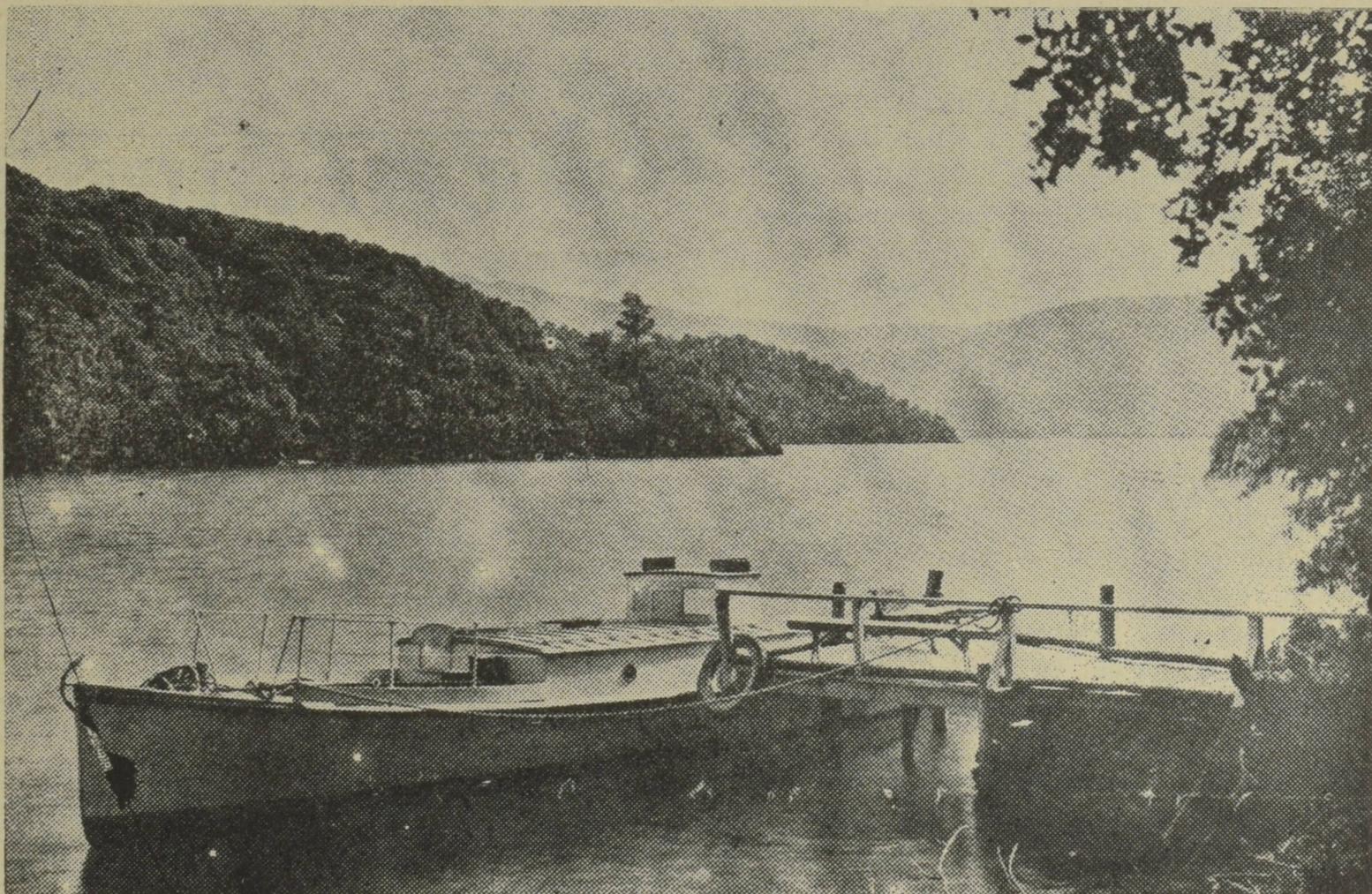
“ Je ne ressens plus le moindre mal, vous dis-je.”

Et il se dirigea précipitamment vers la porte, qu'il ouvrit, traversa, la pièce où se tenaient les officiers, en criant qu'il était radicalement guéri, et s'enfuit à toutes jambes hors du palais. De mémoire d'homme, on n'avait vu en Perse un aussi agile coureur. Le *charletan* se tourna alors vers un second, et la même chose recommença. Un troisième, puis un quatrième disparurent de même ; bref, les vingt malades se trouvèrent guéris tout aussi rapidement ; aucun ne voulut se laisser couper par morceaux. Comme le dernier, effrayé des regards du terrible médecin, allait prendre le même chemin que les précédents, il fut arrêté au passage par le jeune prince, qu'avait attiré la nouvelle de ces guérisons si subites. Celui-ci, poussé par une curiosité bien naturelle, lui ayant demandé

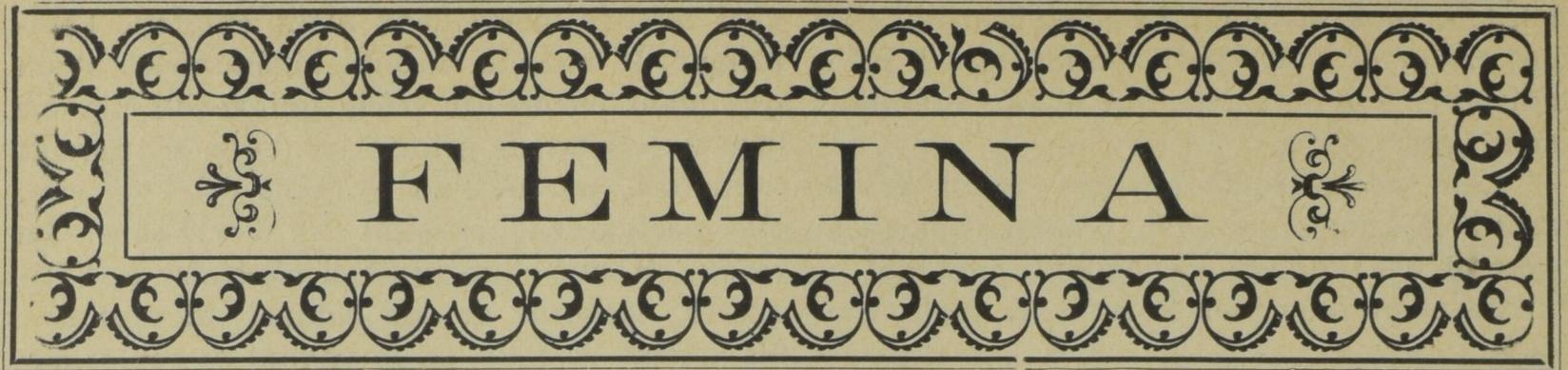
quel remède merveilleux avait employé l'empirique, le malade raconta ingénument, et en tremblant encore la scène qui venait d'avoir lieu. A ce récit, le prince, jusque là si triste et si morose, partit d'un bruyant éclat de rire, que partagèrent aussitôt les courtisans. Le schah, étonné d'un bruit si contraire à l'étiquette, accourut de son cabinet, et crut son fils atteint de folie, en le voyant se rouler sur un divan dans les spasmes d'un rire continu. Mais lorsque lui-même fut instruit des motifs d'une gaieté si extraordinaire, malgré sa triple gravité de schah, de vieillard et de musulman, il ne put s'empêcher de suivre l'exemple général. Voyant un homme ingénieux et avisé dans l'empirique, il le combla de présents pour avoir dissipé un instant la sombre tristesse de son fils, et oublia la menace qu'il lui avait faite. Mais ce qu'il y a de plus singulier dans cette aventure, c'est que, dès cet instant, le jeune prince, comme si un charme secret avait été rompu, recouvra sa gaieté et sa bonne humeur, et avec elles, l'appétit et la santé.

Ce qui prouve qu'il n'est rien de tel que la persuasion.

Pierre LÉPINE.



Sur les RIVES d'un LAC dans les HAUTES TERRES de CHARLOTTE SOUND, NOUVELLE ZÉLANDE



## L'année qui finit...

**P**OUR toute personne, une année qui finit est un peu de la vie qui s'en va; chaque étape parcourue est un pas vers la fin de toute chose c'est pourquoi il importe avant de commencer une nouvelle tranche de vie de bien repasser l'année qui finit.

Au début des douze mois écoulés, nous avons mis de l'ordre autour de nous et en nous. De bonnes résolutions que nous nous sommes efforcées de tenir, avaient été prises. Pendant quelque temps, nous avons été d'une fidélité exemplaire au programme de "mieux faire" que nous nous étions tracé. Petit à petit, l'ambiance prédominante de notre nature portée naturellement à la nonchalance, a porté atteinte à ces excellents points de notre vie que nous avons résolu de modifier. Nous avons d'abord réagi puis, peu à peu la mauvaise tendance a repris le dessus. En souveraine, elle s'est de nouveau installée chez nous et maintenant à moins que nous préférions perdre un peu de notre propre estime, il nous faut remonter le courant, reprendre ces résolutions qui nous ont semblé très difficiles à tenir, les modifier ou en atténuer la rigueur. Quand nous aurons de nouveau posé les jalons d'une nouvelle lutte, le programme de l'année qui vient sera ébauché, il ne nous restera plus qu'à y ajouter quelques détails et ensuite à tenir ces nouvelles résolutions.

N'oublions pas qu'une année qui finit, c'est la vie qui s'en va; l'année s'enfuit et cette fuite irréparable emporte avec elle ce que nous avons de plus précieux : le temps !

N'allons pas par une étourderie mal placée, négliger cette libéralité magnifique que Dieu nous fait en nous donnant le temps. Soyons parcimonieuses de cette richesse mise à notre disposition, employons-nous uniquement à rem-

plir ces heures qui nous sont données et que tant d'autres voudraient avoir, de choses utiles, conformes au programme que nous nous sommes tracé. Notre avancement moral ira de pair avec nos occupations quotidiennes et quand, à son tour, l'année qui vient aura disparu, nous aurons, au lieu de regrets vains et inutiles, toute une pléiade d'œuvres méritoires.

Qu'à chaque pensée, à chaque action, à chaque peine, on se dise : " Je vis, je travaille, je souffre pour mériter une meilleure place dans l'éternité " ; ainsi nous aurons employé utilement les richesses inestimables que Dieu met à notre portée en nous donnant cette année nouvelle qui pour toutes nos fidèles lectrices sera, nous le désirons ardemment, *heureuse et prospère*.

Jeanne LE FRANC.

## BOITE AUX LETTRES

FRAGILE.— Votre gracieux envoi m'est parvenu à temps pour que vous trouviez ici une réponse.

Votre pseudo vous est conservé mais vous avez bien failli le perdre pour toujours... l'autre petite sœur me l'avait demandé avec tant d'instance et de plus votre silence prolongé m'a fait croire à une désertion... Maintenant je suis fixée et certes pas une n'obtiendra de nouveau cette faveur !

L'article joint à votre petit mot paraîtra : c'est un encouragement à me revenir toutes les fois que vous sentirez davantage le "poids de votre fragilité".

Que la Noël prochaine soit en tout favorable à vos désirs !

JEANNINE.— Je salue avec joie votre retour. Après un silence si long, je comprends que vou

ayez mille choses à me dire et le bel entrain que vous mettez à la tâche me fait plaisir.

Je vous suis bien reconnaissante de m'attribuer quelques mérites dans le courage qui vous anime. Si les courts articles que vous trouvez dans FEMINA contribuent à vous rendre plus vaillante à la tâche et moins susceptible... pour vos proches, croyez que je me trouve récompensée et que ma plume s'honore de n'être pas tout à fait inutile.

Merci pour toutes les excellentes choses que votre bon cœur vous suggère de me dire, croyez que de mon côté, je serais des plus heureuses de savoir en cette fête de Noël qui nous est si chère, tous vos vœux réalisés ! C'est bien aussi ce que je souhaite le plus ardemment à toutes mes aimables correspondantes ainsi qu'à toutes celles que FEMINA intéresse. Puisse mon désir devenir réalité !

JEANNE LE FRANC.

## L'APÔTRE

*L'Apôtre* ; c'est celui qui prêche le bien.

*L'Apôtre* ; c'est celui qui prodigue des consolations.

*L'Apôtre* ; c'est celui qui soutient le déshérité.

*L'Apôtre* ; c'est celui qui réchauffe l'être qui tremble.

*L'Apôtre* ; c'est celui qui relève l'homme qui s'affaisse.

*L'Apôtre* ; c'est celui qui guérit l'âme blessée.

*L'Apôtre* ; c'est celui qui encourage les élans sublimes.

*L'Apôtre* ; c'est celui qui donne sans compter les tendresses.

*L'Apôtre* ; c'est celui qui sème partout le bonheur.

FRAGILE.

(St-Césaire, 22 nov. 1928).

## LE VENTRILOQUE

Un ventriloque, usant de la faculté dont l'avait doté la nature, faisait croire aux naïfs que son chien parlait. Dans un café, un jour, il s'amuse ainsi à intriguer un consommateur assis près de lui. Ce consommateur, stupéfait, propose d'acheter le chien extraordinaire qui parle. Le ventriloque refuse. L'autre offre une somme énorme. Ils sont d'accord. Alors on entend le chien, qui dit :

— Je ne veux pas être vendu à Monsieur.

— Tu m'appartiens, j'ai bien le droit de te vendre, répond le ventriloque.

— C'est bon, reprend l'animal, désormais, je ne parlerai plus !

## Noël de mon enfance

I

O beaux jours envolés ! O Noëls de jadis !  
Claire embrasure au fond lointain du Paradis !  
En ces longs mois d'hiver où la nuit gronde et vente,  
O douce vision, que vous êtes vivante !...  
Magique pauvreté ! Riens chers et bienvenus !  
Tous les trésors étaient dans nos bas contenus !  
Dès l'aube, très émus, retenant notre haleine,  
Tremblants, nous saisissons l'énorme bas de laine  
Où le petit Jésus, en secret, avait mis  
Tous les jouets rêvés et les bonbons promis.  
Un bonheur grandissant brûlant notre prune.  
— Qu'as-tu ? demandait l'un ; — C'est un polichinelle !  
— Et toi ? — C'est un cheval de bois ! — Et toi, dis, dis ?  
— Une poupée ! Un sac de noix et de candis !  
— Moi, disait l'autre, j'ai des crayons et des plumes,  
Des raisins d'or et des pastilles pour les rhumes !  
— Une toupie ! — Un régiment ! — Des animaux !  
Et notre cœur joyeux s'exaltait dans ces mots,  
Je vois passer encor devant moi ce cortège  
O belle âme d'enfant, neuve comme la neige !  
Enchantements naïfs, jouets mirobolants,  
Que vous étiez petits et que vous étiez grands !  
Ma poupée au visage informe et teint de rose,  
Que vous me paraissiez maintenant peu de chose  
A côté de ces vers qui narguent mon désir,  
Et de cet infini que je ne puis saisir !

II

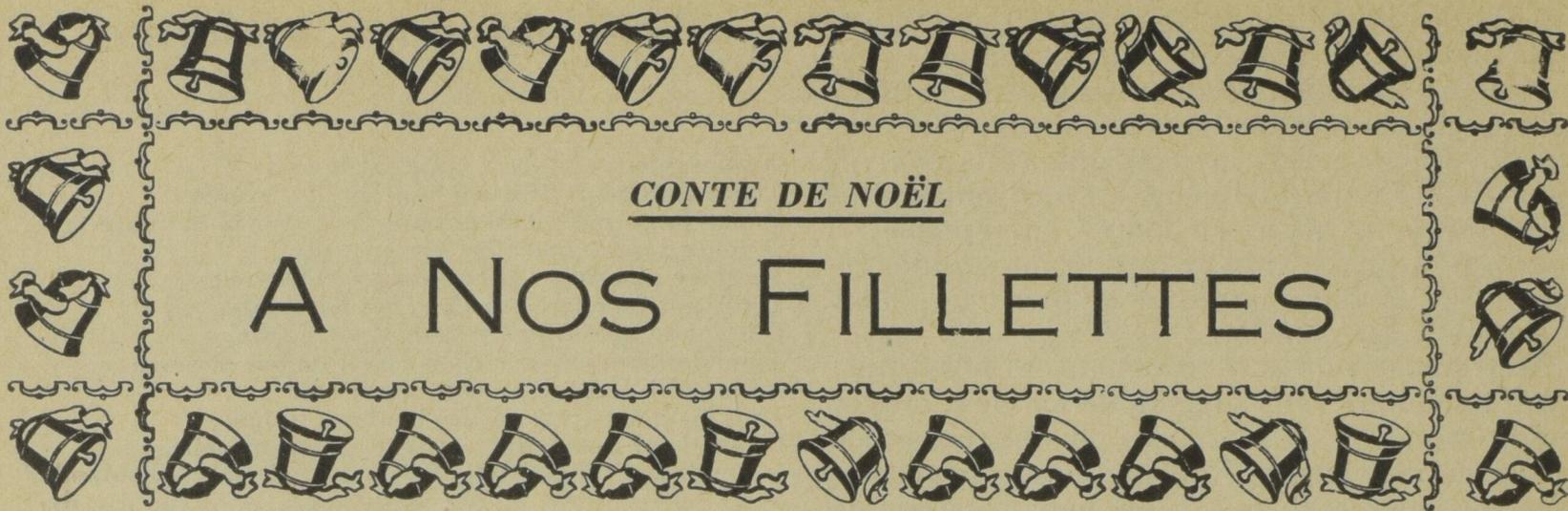
Les cloches de l'église annonçaient la venue  
De ce Dieu qui naissait d'une Vierge ingénue.  
Minuit !... C'était Noël !... C'était le temple Saint  
Scintillant de reflets, bruyant comme un essaim  
Que la joie envahit et que la vie inonde.  
Nous partions tous, à pied, dans cette nuit profonde,  
Nos cœurs étaient remplis d'un grand amour de Dieu,  
Des étoiles piquaient d'or le fond du ciel bleu,  
En jetant sur nos pas des lueurs fraternelles,  
Des étoiles, qui nous semblaient toutes plus belles  
Que celle qui, jadis, par les monts étrangers,  
Vers la lande divine a guidé les Bergers.  
Nous atteignions bientôt, pieuse caravane,  
La Crèche d'où montait un parfum de savane.  
L'Enfant Jésus dormait parmi les sapins verts,  
Et près de Lui, la Vierge, avec ses bras ouverts,  
Souriait à Joseph, qui, bonne sentinelle,  
Étendait sur l'Enfant une main paternelle.  
La neige et le frimas recouvraient les parois  
De l'étable où dormait le puissant Roi des Rois !  
Debout, dans leur manteau d'or et de cachemire,  
Les Mages présentaient leur encens et leur myrrhe,  
Cependant que le bœuf et l'âne, aux souffles lourds,  
Le réchauffaient de leurs babines de velours...

III

Ah ! comme je voudrais, en cette nuit sereine,  
Où la foi des aïeux triomphe, souveraine,  
Ah ! comme je voudrais, ô Jésus, cette nuit,  
Blanche de toute erreur, libre de tout ennui,  
M'agenouiller encore auprès de cette Crèche  
Où Vous réglez sur votre lit de paille fraîche ;  
Et là, joignant les mains avec naïveté,  
L'âme pleine de foi, d'amour, de pureté,  
Sentir, devant ce doux et sublime mystère  
Qui fait descendre un peu de ciel sur cette terre,  
Sentir, en ces moments divins et radieux,  
Les larmes d'autrefois s'échapper de mes yeux !

Blanche LAMONTAGNE-BEAUREGARD.

(La Bonne Parole).



CONTE DE NOËL

# A NOS FILLETES



EST à Béthanie, le gai village, à deux milles de Jérusalem, la grande ville ; à Béthanie, en Judée, le pays du saint roi David et des Prophètes.

Là vivait heureuse, avec son fils et ses deux fillettes, la riche et pieuse veuve Myriam.

A Béthanie, c'était la paix, l'aisance, la joie : loin du casse-tête de la ville, du fracas des voitures et des cris des vendeurs, mais assez près du grand Temple pour aller offrir à Jéhovah des agneaux et des colombes et prier le Dieu tout-puissant.

Ce jour-là les deux fillettes revenaient de l'école. Marthe l'aînée avait neuf ans et Madeleine, la plus jeune, la plus choyée, sept ans. Toutes deux portaient, à la mode du pays, un voile pour coiffure.

— Mon voile est bien plus joli que le tien, dit Madeleine ; regarde ces roses brodées, ces dessins fleuris... Il est bleu comme le ciel ! Ce sont les écolières qui ont été surprises en voyant ma robe de soie garnie de dentelles. Les petites pauvres m'ont entourée, figées d'admiration ; leur sourire d'envie me faisait plaisir... et pitié aussi. Des jalouses, par derrière, se moquaient, je les ai entendues..."

L'après-midi était splendide. Le soleil de mai est déjà très chaud en Orient. Une brise légère promenait sur les prés en fleurs un frisson de joie ; les clochettes bleues et les marguerites blanches se balançaient sur leur tige saluant au passage les gentilles petites sœurs ; toute cette floraison du gai printemps semblait murmurer dans un brillant sourire : "Voyez donc comme nous sentons bon !"

Mais plus beaux encore étaient les yeux bleus de Madeleine, pétillants de joie au milieu des broderies roses de son voile ; plus doux aussi était le parfum de ses cheveux blonds, dorés au soleil, et que la brise secouait pour s'amuser et s'embaumer. Et Madeleine dansait gaiement et chantait en cueillant pour sa mère, sur son passage, les fleurs les plus belles. Un peu de vanité, naturelle à toutes les jolies petites filles, perçait déjà sous tant de grâces

et de candeur et se mêlait à cette voix douce et claire comme la voix d'un ange. Mais quel ange ne serait pas un peu vaniteux, s'il ne voyait le Dieu de toute beauté la splendeur éternelle !

— As-tu compris, Madeleine, dit Marthe d'un ton sérieux, faisant sa grande fille, — Marthe était pieuse et réfléchie elle, — as-tu compris ce que le Rabbi, le Maître, a dit en classe aujourd'hui à propos du Messie ?

— Oh ! c'était beau, il a parlé du Grand Rédempteur.

— Le Rabbi a dit qu'il viendra bientôt.

— Bientôt ? Oh ! j'aimerais bien cela le voir, moi, quand il viendra le Messie. Je lui donnerais volontiers mon beau voile et mon bouquet de fleurs, dit Madeleine.

— Mais, dit Marthe toute penaude, le Rabbi ne sait pas quel jour ni chez qui le Messie viendra. Le prophète Daniel a dit...

— Celui, interrompit Madeleine, qui a été jeté dans la fosse aux lions ?

— Oui, celui-là. Il a dit, il y a bien longtemps, que le Messie viendrait après soixante-dix semaines d'années.

— Qu'est-ce que cela, une semaine d'années ?

— C'est ton âge : sept ans, fit Marthe.

— C'est bien long, soixante-dix fois sept ans, dit lentement Madeleine en soupirant.

— Mais le Rabbi a dit aussi, reprit Marthe vivement, que ce temps va finir cette année.

— Cette année ?

— Oui, cette année.

— Et le Messie va venir cette année ?

— Oui ! Il doit naître à Bethléem de Judah, pas loin d'ici, et il sera du sang royal de David, disent les Prophètes. Le Rabbi l'a dit."

Spontanément, les deux petites sœurs s'arrêtèrent, et se regardent en silence, échangeant la joie qui illumine leurs yeux. Leurs petites âmes étaient éclairées comme d'une vision céleste ; ces intuitions du divin sont naturelles à l'innocence angélique de cet âge.

Tout à coup elles entendent un bruit de voiture sur la route, derrière elles.

“ Les Syriens ! ” s'écrie Marthe.

Un cri de détresse fut la réponse de Madeleine :

“ Maman ! ” et toutes les deux partirent à toutes jambes.

Les Syriens étaient les *Bohémiens* de la Palestine. Ces marchands forains venaient de loin. Leur roulotte, tirée d'ordinaire par des mulets, était leur voiture et leur maison ; c'était une espèce de cabane sur des roues très basses, peu versante en ces pays de montagnes. Ils vendaient surtout les riches étoffes de Tyr et de Sidon, passant leur vie à commercer sur les chemins, et amusant les villageois par leurs jeux et leurs chansons. Gens sans patrie, sans nom, sans conscience, les Syriens étaient la terreur des enfants : ils les enlevaient et les vendaient. Quel danger d'être belle enfant ! Madeleine le savait et fuyait en pleurant. Marthe, plus grande, plus rapide, atteignit bientôt, au tournant de la route, un buisson, et se blottit derrière l'épais feuillage en s'évanouissant de peur.

Le trot des mulets redoublait sous les grands coups de fouet du Syrien.

Madeleine sentit soudain deux grosses mains lui serrer les épaules :

“ Ah ! je t'ai, là, petite ”, hurla la voix terrible de Hakhar, en empoignant Madeleine pour l'emmener dans la roulotte.

Et les mulets se remirent à trotter plus vite... toujours plus vite.

Hakhar, le colosse Syrien, rude montagnard de l'Hermon, avait la barbe touffue et noire, le bout des moustaches long et relevé la voix rauque et tonnante. Hakhar signifie *le cruel* : juste surnom qu'il avait en Judée. Il voyageait toujours seul, pour ne laisser voir ni connaître ses méfaits. Son chien, dressé au vol, était son seul ami et unique témoin.

En regardant la belle enfant, ses yeux d'apâche brillèrent ; un sourire méchant se fixa au coin de ses lèvres, le sourire du loup qui dévore des yeux l'agneau avant de l'étrangler.

\* \* \*

Des jours, des semaines passèrent.

La roulotte s'éloignait toujours de Béthanie avec Madeleine.

Pauvre Madeleine !

Comme elle pleure quand elle voit Hakhar vendre son beau voile brodé, sa robe garnie de dentelles. Ce n'est plus la jolie Madeleine de Béthanie, c'est une enfant misérable, grossièrement vêtue d'étoffe grisâtre, épaisse, piquante. Ce n'est plus la belle étoile aux cheveux dorés et parfumés. Personne n'a plus soin d'elle. Sa chevelure a pris la couleur de la poussière de la route. Ce n'est plus la fillette choyée de Myriam. Quand elle dit : “ J'ai

faim ! — Tu mangeras, répond le cruel Hakhar, quand tu auras gagné tes cinq oboles.”

Alors la pauvre va nu-pieds, sur le sol pierreux et brûlant des villages, chanter devant les maisons, où, à la mode orientale, des groupes de causeurs et de flaneurs sont étendus à l'ombre de quelques grands palmiers. Elle ravit ces villageois. Ils croient écouter un ange et déposent une ou deux oboles dans sa petite main. Mais quand les ingrats lui font perdre sa peine, elle ne recueille pas ses cinq oboles.

“ Tu n'as donc rien fait, lui dit Hakhar en la fouettant brutalement ; je te donnerai à mon chien afin qu'il t'étrangle, fainéante !... Tu mangeras demain ! ”

\* \* \*

La faim et la misère affaiblirent, décharnèrent Madeleine. Elle n'a plus son teint rosé, son visage arrondi, ses yeux étincelants d'esprit et de gaieté. Ses joues sont pâlies, creusées ; ses yeux agrandis et fiévreux, ses traits empreints de souffrance, ses manières nerveuses et craintives. Tant de mauvais traitements, pendant des semaines et des mois, ont épuisé la misérable captive.

\* \* \*

C'était le premier jour de décembre.

Le peuple commençait à affluer de toute la Palestine vers Jérusalem ; on venait s'inscrire au recensement général ordonné par César Auguste, l'empereur romain et le maître du pays. Le Syrien se hâtait donc vers la grande ville pour tirer parti d'une si grande affluence de clients et leur vendre à bon prix sa petite esclave. Le voyage touchait presque à son terme ; quelques lieues encore, deux villages à traverser et l'on était rendu. Mais avant de franchir une haute colline, Hakhar avait arrêté ses mulets pour les reposer. La fillette, sans une bouchée de pain depuis deux jours, grelottait de froid, à demi-vêtue et sans feu par un grand vent d'hiver. Le Syrien, pour se réchauffer, s'était à moitié enivré et dormait à poings fermés.

“ Le réveil de l'ogre sera terrible, disait-elle, il va me rouer de coups...” Et la pauvre petite tremblait et pleurait déjà de peur.

Souvent, dans sa détresse, son petit cœur meurtri s'élevait vers Dieu et elle récitait tout bas les psaumes qu'elle chantait autrefois à la maison et à l'école. Or, comme elle disait ces mots du troisième psaume : “ Lève-toi, Jéhovah, sauve-moi, mon Dieu ”, elle crut entendre une voix qui lui répétait à l'oreille : “ Oui, lève-toi, sauve-toi.” Elle se leva, jeta par la petite fenêtre un regard du côté de la plaine. L'après-midi était sombre, mais la campagne restait joyeuse. Elle y vit des trou-

peaux de moutons, des bergers, des bergeries et des toits qui fumaient. Tout y respirait la paix et la liberté. " Là les petites filles comme moi, les petites bergères sont heureuses près de leurs mères... Je serai bergère moi aussi." Elle entr'ouvre la porte à l'arrière de la roulotte, se glisse sans bruit sur la route, prend les champs et court, court tant qu'elle peut...

Elle tombe épuisée, à demi-morte, au milieu de sa course. Le loup l'eût mangé si les chiens des bergers n'étaient accourus, en aboyant pour appeler leurs maîtres. Un berger arrive, la ramasse, la cache sous son long manteau en peau de mouton et l'emporte à la maison.

Quand Hakhar se réveilla— le soir approchait déjà. Dégrisé, mais furieux de son retard, il ne s'aperçut point que la fillette manquait et se hâta d'atteindre la ville avant la nuit. Arrivé à Jérusalem, il posta sa roulotte près du Temple, au lieu où s'installaient les vendeurs, appela plusieurs fois, puis chercha Madeleine, mais en vain. Convaincu de sa fuite, il déversa sa colère en blasphèmes horribles. Justement scandalisés et révoltés, les Juifs se saisirent de lui, l'entraînèrent hors de la ville, au champ de la géhenne, où l'on brûlait les vidanges, jetèrent au feu tous les biens du sacrilège, et selon l'ordonnance de leur sainte Loi, lapidèrent à mort sur le champ ce blasphémateur.

\* \* \*

Trois semaines se sont passées.

Au foyer joyeux du berger, la petite misérable redevient l'heureuse Madeleine de Béthanie, mais ni vaniteuse ni coquette cette fois : elle est douce et humble comme les petites bergères. La bonne dame lui a tissé une jolie robe de fin lin. Une petite lui a donné ses souliers neufs en peau de cheyreau. Madeleine a repris son teint de rose, son gai minois s'est arrondi, ses yeux bleus étincellent de vie et de joie, ... elle est le boute-en-train de la maison. Le petit berger même lui a donné son petit agneau. Oh ! comme Madeleine l'aime son petit agneau. Il est tout blanc, tout blanc, ... il est si doux. Elle le met sur ses épaules, autour de son cou et il ne dit rien. Elle l'aime bien mieux que son voile bleu d'autrefois, son petit agneau avec sa laine soyeuse.

\* \* \*

Une nuit, le berger, qui veillait sur son troupeau, accourt tout effaré à sa maison :

" Regardez dans le ciel, s'écrie-t-il, cette lumière qui grandit comme un incendie en s'approchant de nous. Est-ce un astre en feu qui vient brûler la terre ? A genoux, mes enfants !

— Ce sont des anges, dit Madeleine, je vois des anges !

— Ils chantent, dit la dame, écoutez ces voix douces et ravissantes.

Gloire à Dieu dans les cieux !

Paix aux hommes de bonne volonté !

chantaient les anges en s'approchant à tire d'ailes de la maisonnette. Quand ils furent près :

" Ne craignez pas, dit aux bergers, Gabriel, le grand archange, un Sauveur vient de naître. Vous le trouverez de l'autre côté de la colline, au village de Bethléem. Il est dans une étable, couché dans une crèche et enveloppé de langes."

Et les anges de reprendre leur vol rapide en chantant :

Gloire à Dieu ! Gloire à Dieu !

Le berger n'en revenait pas d'étonnement. Lui, pauvre pâtre, visité par les anges, le premier à recevoir la grande nouvelle du Messie ! C'est que Dieu visite toujours les humbles les premiers. Il réunit les bergers d'alentour et les voilà partis. Madeleine les accompagne avec son bel agneau blanc ; elle a si hâte de voir le Messie.

Ils trouvèrent tout comme l'ange avait dit.

" Oh ! le pauvre petit, s'écrie Madeleine éplorée, s'approchant tout près de Jésus, comme il fait pitié dans cette mangeoire, sur la paille humide et dure. Oh ! ses petits pieds nus, ses petits bras à l'air ! ... il a froid, il tremble, il pleure ! " et Madeleine pleurait elle aussi. Elle est sensible envers les misérables, la fillette qui a souffert. Elle est généreuse aussi.

" Voici, dit-elle à Jésus en se penchant dans la crèche, je te donne mon bel agneau." Et elle le dépose doucement comme un chaud oreiller sous sa petite tête frileuse.

Madeleine, donner son bel agneau blanc, qu'elle chérissait comme ses propres yeux, ... son doux agnelet ! ... Il fallait qu'elle l'aimât bien tendrement le petit Jésus.

Les bergers enveloppèrent Jésus dans une peau de mouton bien douce, bien chaude... L'Enfant-Jésus cessa de pleurer et s'endormit.

" Qu'il est beau votre Jésus, dit Madeleine à Marie, laissez-moi baiser ses petites joues empourprées, ... doucement, sans l'éveiller."

Les bergers donnèrent à Joseph des présents : nourriture, argent et promirent de revenir dans deux jours.

\* \* \*

La nouvelle d'un Messie se répandit bien vite jusqu'à Jérusalem. Mais les riches ne voulurent pas croire en un Messie si pauvre et si humble.

Myriam de Béthanie, la riche mais pieuse veuve, crut aussitôt au Messie annoncé depuis si longtemps par les Prophètes. Elle vint dès le lendemain à Béthanie l'adorer.

— J'avais moi aussi, disait Myriam à Marie en contemplant Jésus, j'avais une fillette blonde et belle, que je choyais de tout mon cœur... et là l'émotion étouffa la voix de Myriam.

— Est-elle morte ? dit Marie toute peinée.

— Je ne sais pas, dit Myriam, mais j'espère que non... Des Syriens me l'ont volée !

— Revenez demain, ma bonne dame, dit Marie ; Jésus dort à présent je lui demanderai à son réveil où est votre fillette, il me le dira."

\* \* \*

Le lendemain les bergers, selon leur promesse, se rendent de bonne heure, avec Madeleine, à Bethléem.

Myriam aussi arrive en hâte.

L'Enfant, dans la crèche, souriait à Madeleine. Elle, sans voir sa maman, chantait près de Jésus de sa voix douce et pure, le cantique des anges :

Gloire à Dieu au plus haut des cieux !

Madeleine, resplendissante des rayons divins émanant de Jésus, semblait plutôt un ange qu'une fillette.

Myriam ne la reconnut pas.

Marie alors, mêlant quelques larmes à son sourire, dit à la dame :

— Voici votre fillette."

Puis à Madeleine :

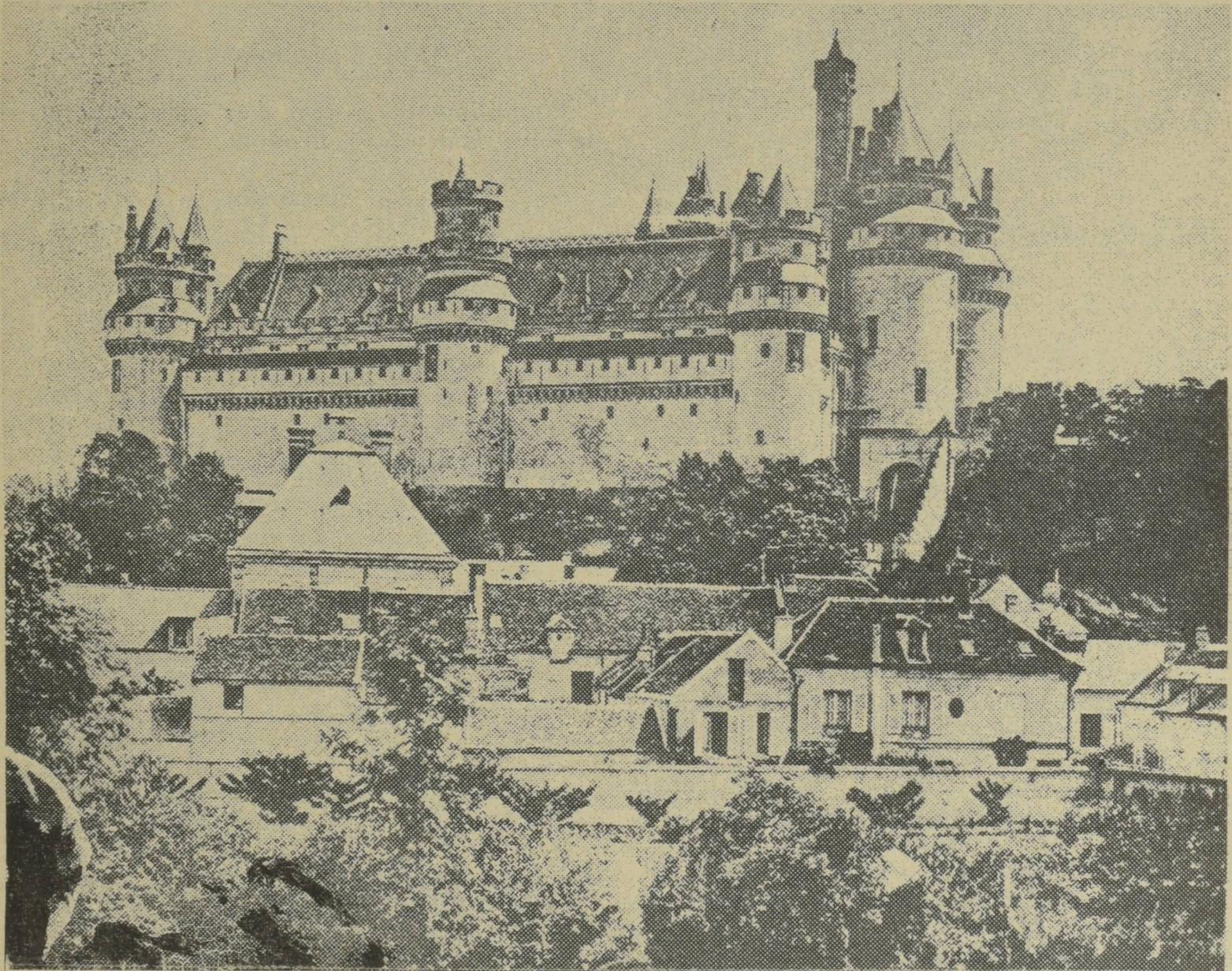
— Embrasse ta maman."

On n'entendit alors que ce cri de surprise, de tendresse et de joie :

— Ma mère !...

— Mon enfant !..."

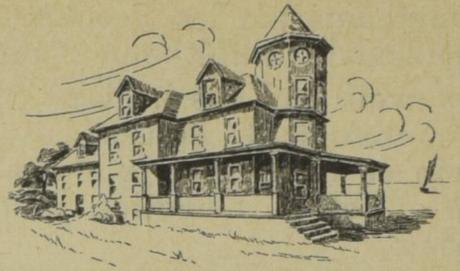
(*Bull. Par. de N.-D. du Ch.*)



LE CHÂTEAU DE PIERREFONDS, AU NORD DE LA FRANCE

# Au coin du feu

## POUR S'AMUSER



La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

Monier, 82, rue de la Reine, Québec ; M. Chs-H. Dufresne, 391, rue Richardson, Québec ; M. Jos.-E. Robitaille, 22, rue de l'Église, Québec ; M. Sylvio Lévesque, 230, rue Ste-Thérèse, Québec ; L'Hôpital civique, Québec.

Le sort a favorisé : Mlles Dumont et Deslongchamps.

### RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE NOVEMBRE

#### MÉLANGE FANTAISISTE

I — a (Ah !) — m — e — u — o (eau) — n (Aisne) — Moineau.

#### ÉNIGME

La proposition *De*.

#### PARONYMES

Byron — Myron.

#### RÉBUS

En toutes choses il faut considérer la fin.  
*Mot à mot* : EN toue Te chaud — Z' île — faucon — six D re — la fin.

Ont trouvé des solutions incomplètes : Mlle Gilberte Monette, St-Philippe, Laprairie ; M. A.-B. Dechênes, Rimouski.

Ont trouvé toutes les réponses exactes : Mlle Blanche Deschênes, 101½, Chemin Ste-Foy, Québec ; M. Rolland Gobeil, rue 99, Richardson, Québec ; Mlle Marie-Jeanne Dumont, 12, rue Blanchet, Lévis ; M. Ls-Robert Wagner, 4, rue Ferland, Québec ; M. C.-E. Bellavance, 230, rue Ste-Thérèse, Québec ; Mlle Laura Deslongchamps, 1700, rue St-Denis, Montréal ; Mlle Marie-Jeanne Leclerc, Loretteville ; M. G. Langlais, 93, rue de la Reine, Québec ; M. Marcel Noël, 80, 2ème ve nue, Limoilou ; Mlle Yvonne Deschênes, 1 ½, Chemin Ste-Foy, Québec ; M. Georges

### JEUX D'ESPRIT No 115

#### CARRÉ SYLLABIQUE

Joute — Sulfure de plomb — Nuit.

#### MOT DÉCROISSANT

Complimente — Qui n'est pas défendu par la loi — Raconte — Pronom.

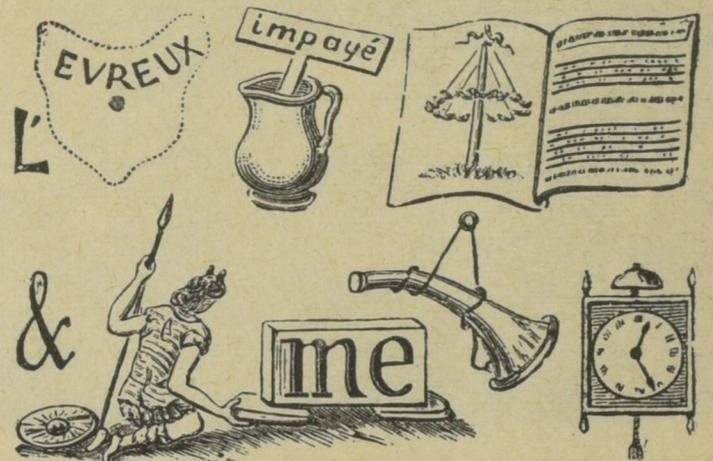
#### CHARADE

Métal est mon premier,  
Pronom est mon dernier,  
Dans les bois, mon entier.

#### LOGOGRIPHE

Avec ma tête je détruis,  
Sans ma tête je me nourris,  
Avec ma tête je détruis la vie,  
Sans ma tête je viens de naître à la vie.

#### RÉBUS



## LES LIVRES

**LA MÈRE THERÈSE DU SAINT-SACREMENT ET DE LA CROIX**, professe du premier Carmel d'Avignon et restauratrice du second (1753-1826). — Par Marie THÉODORE-AUBANEL. — Un volume in-8 couronne de 262 pages. Prix : 12 fr. 10. Avignon 7 place Saint-Pierre, Maison Aubanel Frères, fondée en 1744, imprimeurs de Notre Saint-Père le Pape.

Félicitons-nous d'une nouvelle biographie de carmélite. Mais celle dont on nous retrace les vertus passa la plus grande partie de sa vie religieuse hors du cloître, dans la tragique atmosphère de la grande révolution qui, en Avignon, atteint à un rare degré d'horreur. Malgré cela la Mère Thérèse du Saint-Sacrement est et reste uniquement une carmélite, une grande carmélite, parce qu'elle vécut hors du cloître une vie d'oraison digne de sa vocation et parce qu'elle eut la mission de relever de ses ruines l'antique Carmel d'Avignon où elle avait fait profession, et qui comptait parmi les plus illustres de son Ordre.

De telles résurrections demandent, pour qui en est l'instrument, un grand courage, d'exceptionnelles qualités de générosité, mais surtout un sens très droit du surnaturel et une confiance sans borne dans la Providence.

## DEMANDEZ

### LE PLUS BEAU

des

# Almanachs Canadiens

L'Almanach de l'Action Sociale Catholique est une véritable encyclopédie de choses canadiennes. Historique de la plupart de nos institutions religieuses. Sujets inédits nombreux et variés. Extraits de bons auteurs. Illustrations choisies. Reproduction de tableaux de maîtres. Monuments religieux et historiques. Architecture, portraits, dessins, statistiques, variétés, bons mots. Le tout disposé avec goût en un beau et grand format qui permet d'étaler de superbes vignettes.

L'Almanach de 1929 est le plus beau paru jusqu'ici. Enrichi pour la première fois de splendides héliogravures.

**SES DESSINS SONT COMPARABLES A CEUX DES MEILLEURS ARTISTES**

Prix : \$0.50 l'unité, par poste \$0.60 ;  
\$4.80 la douzaine, port en plus.

**LE SECRÉTARIAT DES OEUVRES,**

105, rue Ste-Anne

Québec

## Legende du Gui



VOICI décembre... La terre est dépouillée de sa parure accoutumée, les fleurs ont péri : les fruits ne pèsent plus aux branches, le feuillage des futaies est dispersé par les rafales ; la froidure saisit toute créature vivante... La mort frappe au seuil de l'hiver.

Si du moins le soleil donnait sa lumière et traçait encore dans les airs sa course radieuse ; mais de jour en jour il abrège sa marche. Après une longue nuit, les hommes le saluent pour le voir trop tôt disparaître au couchant, à l'heure même où, naguère, ses feux brillaient encore d'un vif éclat, et chaque aube surgit de plus longues ténèbres...

Or, du sein de ces ténèbres, il y a deux mille ans, une voix pure comme le cristal et tenue comme un souffle, lançait la joyeuse nouvelle : Voici Noël ! Voici Noël ! Sur la terre des milliers de voix répondaient Noël ! Noël ! C'étaient les voix des petits enfants presque semblables aux harmonies des anges ; voix des jeunes filles et des jeunes garçons, vibrantes d'espoir et de gaieté : voix graves des parents sur qui pèsent les responsabilités de la vie ; voix chevrotantes des vieillards qui pensent : " C'est peut-être notre dernier cantique ! "

Mais dans ce concert de voix, il y eut un silence, un vide, comme si une note, un accord eût manqué l'ensemble.

L'ange qui chantait dans les ténèbres parcourut d'un seul regard toute la terre pour s'enquérir de ce silence. Son œil inquiet s'arrêta sur un point de la Gaule assombri par une épaisse forêt.

Là, une cabane faite de branches mortes et de feuilles sèches, dans cette cabane, une enfant prie et pleure.

Ses cheveux blonds avaient les reflets violents du soleil à travers les feuilles dorées de l'automne : ses yeux bleus semblaient un morceau de ciel perdu dans le brouillard de ses larmes.

Elle murmurait : " O Teutatés, toi le plus puissant aux cieus, puisque tu permets que tous les éléments, air et terre annoncent un nouveau Dieu, nous devons le recevoir avec amour et gloire. Mais que faire pour l'accueillir s'il passe dans nos forêts ? Vois le dénûment de nos branches et le deuil de nos mousses ! Où cueillir pour couronner ce jeune Dieu la moindre fleur, et, pour égayer sa route le plus chétif feuillage ? "

L'ange recueillit ce pieux émoi, et, d'un sourire le porta jusqu'aux pieds, non du terrible et vain Teutatés de pierre, mais du Seigneur, là-haut, bien haut dans le ciel.

Le Seigneur bénit la naïve prière : " Va, dit-il à l'ange, va par le monde chercher ce

que tu jugeras de plus digne pour former les touffes fleuries souhaitées par cette enfant.”

L'ange prit alors son vol à travers le monde héroïque et idéal de toutes les vertus, des œuvres admirables, des cœurs dévoués, des âmes fortes et justes...

Et il passa.

Car chacun de ces actes loués des hommes n'était assez pur... Tantôt doublés d'orgueil, tantôt guidés par la cupidité ou déjà récompensés par l'estime d'autrui.

Las et triste, l'ange avait presque terminé le cycle terrestre, lorsqu'il perçut du fond des neiges scandinaves une phrase, un mot si inconnu, si extraordinaire, qu'il s'arrêta ne l'ayant jamais entendu prononcer dans le cercle païen :

“Frère, je te pardonne !”

Et deux ombres se rapprochaient, s'enlaçaient, un baiser franc et généreux répondait à un murmure de sanglots.

“Frère, je te pardonne !” Le baiser du pardon bruissait dans la nuit étoilée, et l'ange le cacha dans son cœur.

Alors repassant au-dessus des cimes de la forêt des Gaules, l'ange envoyait du bout de ses doigts de lumière, sur les branches desséchées et sur les troncs stériles, le baiser du pardon en multiples baisers.

Et jaillirent du bois dépouillé, des touffes vertes comme l'olivier et drues comme le cyprès.

La forêt en fut réjouie. Mais lorsque la lune, curieuse de cette poussée nouvelle, jeta sur les bouquets verts sa lueur blanche, l'ange dit : “Il manque des bijoux à cette parure.”

Là-bas les deux frères, ennemis réconciliés, s'embrassaient en pleurant.

L'ange prit ces larmes de repentir et ces larmes de joie, et les lança dans la forêt.

Et les larmes s'accrochèrent aux touffes feuillées, en grosses perles d'opale où se mira la lune.

L'ange dit alors : “Hosanna ! Vienne Noël !”

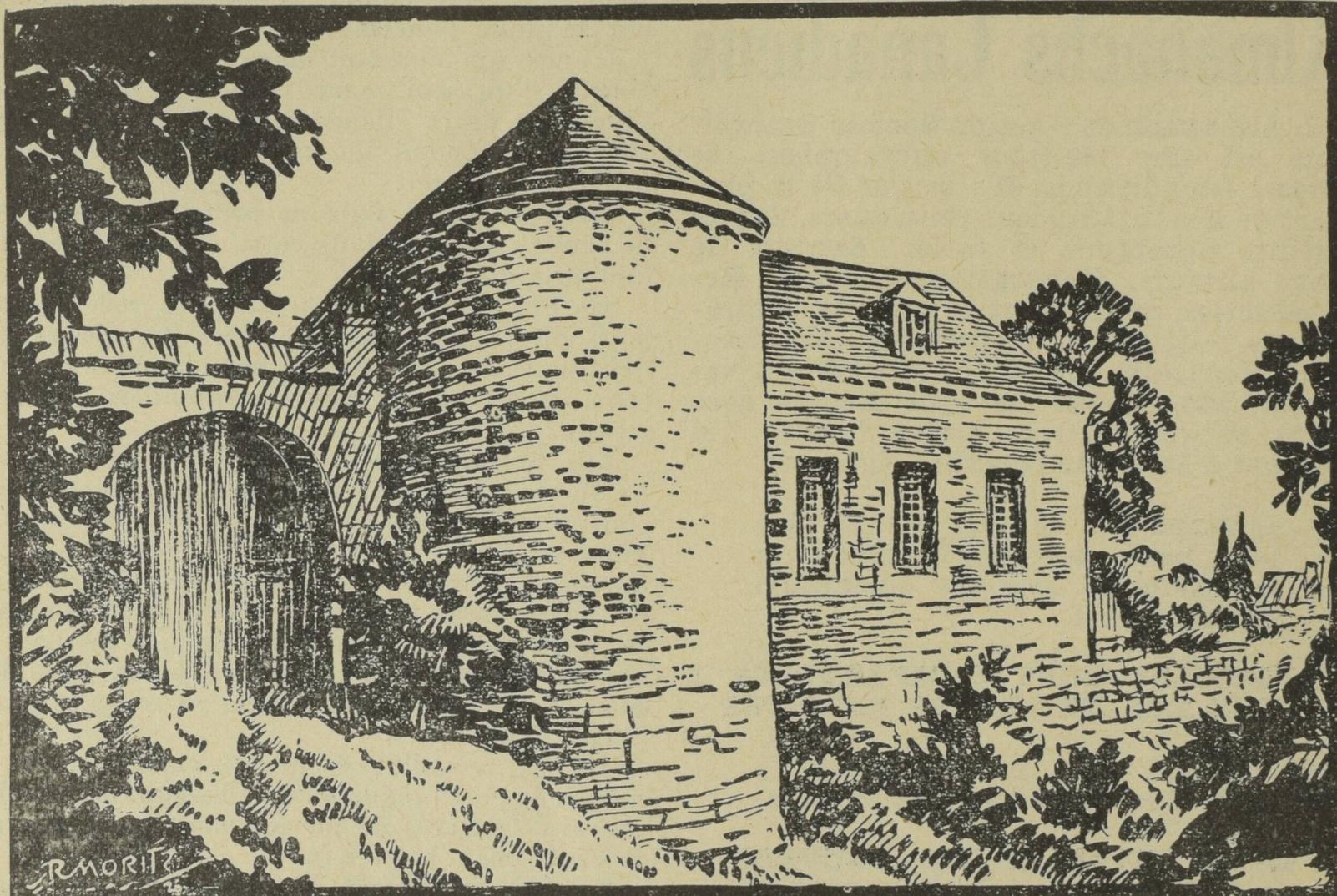
Au matin, l'enfant de la forêt s'éveilla, ayant rêvé d'une floraison merveilleuse. Elle vit les bouquets aux fleurs de perles, et la foi entra dans son cœur.

Depuis, le gui au pâle feuillage s'épanouit en touffes vertes sur les branches dépouillées, pour fêter ce petit Jésus enclos, fleur vivante et divine, sur le tronc pourri du vieux monde.

Et les foyers de la Gaule se parent de la branche de gui, à la joyeuse veillée de Noël. Ceux qui se rencontrent sous son feuillage doivent s'embrasser, fussent-ils d'irréconciliables ennemis.

*Car le Gui reste la Fleur du Pardon.*

Marcelle COMOLET.



LE VIEUX CHÂTEAU DE BEAULIEU-LES-FONTAINES, EN FRANCE,

## FEUILLETON DE L'APÔTRE

## ANITA &amp; Par M. DELLY

4

V

Le vestibule était encombré de malles et de colis de toute nature au milieu desquels s'agitaient Thomas et un domestique inconnu, un vigoureux garçon au type italien, qui était sans doute le serviteur particulier d'Ary. Au premier étage, un bruit de jeunes voix venait des chambres, et Mina, très affairée, allait de l'une à l'autre de ses maîtresses... Comme Anita mettait le pied sur la première marche de l'escalier du second, Charlotte sortit de la chambre de Mme Handen et, apercevant la jeune fille, s'avança vers elle.

— Habillez-vous vite, Mademoiselle, le dîner va être avancé, car tous ces jeunes gens ont faim.

— M'habiller ! Pourquoi donc, Charlotte ? Ne suis-je pas bien ainsi ?

Charlotte l'enveloppa d'un regard de tendre admiration.

— Vous êtes toujours bien n'importe comment, ma chère petite demoiselle, mais, voyez-vous, ces dames ont pris d'autres habitudes dans leurs voyages et maintenant on s'habille un peu pour le dîner. M. Ary surtout aime beaucoup cela.

Elle s'interrompt soudain. Une porte venait de s'ouvrir, livrant passage à une délicieuse apparition... C'était une très jeune fille vêtue de lainage clair, et dont la tête extrêmement fine, au teint d'une exquise fraîcheur, ressortait comme un bouton de rose d'une collerette de gaze blanche. Derrière elle apparaissait une forme masculine mince et élégante, un visage très beau, un peu hautain, qu'illuminaient deux yeux bleus superbes.

Instinctivement, Anita recula contre le mur. Elle se souvenait trop bien de ces yeux qui l'avaient si souvent foudroyée de leur méprisante ironie ; et elle retardait le plus possible l'instant où il lui faudrait les rencontrer de nouveau.

Mais la lampe de l'escalier versait sur elle une vive lueur et la jolie jeune fille blonde l'aperçut aussitôt.

— Ah ! c'est vous, Anita ! dit-elle d'une voix douce, un peu traînante. Comment allez-vous ?

Tout en parlant, elle faisait quelques pas en avant et tendit la main à sa cousine... Bettina Handen était aussi incapable de détester que d'aimer fortement, et Anita, à défaut d'affection, n'avait jamais trouvé en elle d'hostilité.

— Vous voici définitivement revenue, Bettina ? dit-elle en serrant la blanche petite main. Votre voyage...

Mais la parole expira sur ses lèvres. En levant machinalement la tête, elle venait de rencontrer le regard appréhendé. Il n'avait pourtant rien en ce moment de l'expression redoutée et ne témoignait qu'une surprise très vive, à laquelle, sur le premier moment, s'était même mêlée un peu de cette inévitable admiration qu'inspirait toujours la beauté d'Anita, mais qui passait inaperçue pour la jeune fille très peu occupée d'elle-même.

Bettina, étonnée du silence soudain de sa cousine, se détourna un peu.

— Ah ! c'est vrai, Ary, tu ne reconnais peut-être pas Anita ! Il y a si longtemps que tu ne l'as vue ?

Il s'inclina légèrement, et Anita lui répondit par un cérémonieux petit salut.

— Fort longtemps, en effet, dit-il avec froideur. Elle n'était encore qu'une petite fille, et c'est pourquoi j'ai hésité une minute à la reconnaître... Allons, dépêchons-nous, Bettina.

Il se dirigea vers l'escalier conduisant au rez-de-chaussée, et sa sœur le suivit après avoir jeté à sa cousine cette recommandation :

— Pressez-vous, car nous avons une faim effrayante !

Anita monta à sa chambrette, secoua légèrement sa robe afin d'en ôter quelque poussière qui s'y était attachée et vérifia l'ordre de sa chevelure... Mais, décidément, elle ne se mettrait pas en frais de toilette. L'opinion d'Ary lui importait peu et cette simple robe gris foncé était bien ce qui convenait à la parente tenue à l'écart et supportée seulement par devoir.

L'entrée de la jeune fille dans le salon passa à peu près inaperçue. Tous étaient réunis près de la cheminée contre laquelle s'appuyait Ary... Ainsi debout, sa belle tête fine un peu rejetée en arrière, il dominait le groupe dont il semblait le centre et l'objectif. Il parlait, et sa voix pénétrante avait un charme que l'on ne pouvait méconnaître.

Anita s'assit à l'écart, et ce fut seulement lorsqu'on se leva pour le repas qu'elle s'avança afin de saluer Mme Handen... Malgré son flegme habituel, celle-ci eut un léger geste d'étonnement en voyant se dresser devant elle cette jeune fille presque une enfant encore lors de son départ. Peut-être aussi était-elle frappée de cette beauté qu'elle n'avait jamais songé à remarquer chez la petite Anita d'autrefois.

— Ah ! c'est vous, Anita ! Vous avez bien passé cet hiver ? demanda-t-elle froidement.

— Eh ! parbleu, vous n'en doutez pas ! s'écria, avec un gros rire narquois, le conseiller qui s'appro-

chait pour offrir le bras à sa nièce. Elle s'est donné du bon temps avec ses vieilles papistes, et elles ont dû en dire de belles sur notre compte, ma chère !

Un regard empreint d'indignation se leva vers lui. Oubliant ceux qui l'entouraient, Anita s'écria, d'une voix frémissante :

— Je ne puis supporter que vous parliez ainsi de mes chères maîtresses ! Bien loin de dire du mal de Mme Handen, elles m'ont appris à la respecter, et...

Elle s'interrompit, intimidée par tous ces regards fixés sur elle, par celui surtout de deux yeux bleus à l'expression indéfinissable... Le conseiller en profita pour se remettre de sa première surprise devant cette énergique riposte.

— Voyez-vous, cette péronnelle !... Emma, envoyez-la donc se coucher, cela lui apprendra à ne plus parler sans qu'on l'interroge.

— Toujours en révolte ! dit sèchement Mme Handen. Vous mériteriez, en effet, qu'on vous traitât, malgré votre âge, comme une enfant.

— Comment, Emma, tu lui reproches le noble sentiment qui lui fait défendre celles qui l'ont pour ainsi dire élevée ! s'écria le pasteur, avec une vivacité quelque peu indignée.

— C'est cela, partez en guerre, vertueux Heffer ! dit le conseiller d'un ton moqueur. Nous sommes, à vos yeux, d'affreux tyrans, Anita est une martyre, et...

— Laissons donc cela, mon oncle, et allons dîner ; nos appétits de vingt ans ne peuvent plus attendre, interrompit Ary, avec une certaine impatience autoritaire qui coupa net la phrase de son grand-oncle.

Ulrich fit un pas pour se rapprocher d'Anita, mais Frédérique, qui se trouvait à ses côtés, prit son bras et l'entraîna à la suite du pasteur et de Bettina.

Ary demeurait seul entre Anita et Félicité... Une seconde, il parut hésiter. Puis, s'avancant vers sa sœur, il prit sa main qu'il mit sous son bras. Mais il se recula pour laisser passer Anita devant lui, jugeant probablement qu'un homme bien élevé ne peut se départir de certains égards envers une femme, celle-ci ne fût-elle qu'une parente pauvre et méprisée.

Elle alla s'asseoir au bout de la table, près d'Hermann et de Claudine, deux blonds et vigoureux enfants que Charlotte venait d'amener dans la salle à manger. Le petit garçon se mit à la regarder curieusement, et, tout à coup, sa voix s'éleva dans le silence de ce commencement de repas.

— Pourquoi pleurez-vous, Anita ? Ça fait dans vos yeux comme des... des... des quoi, Ary ? Tu sais ces petites choses qui brillent que tu m'as montrées l'autre jour ?

Une intense rougeur couvrit le visage d'Anita. Combien elle maudissait cette ridicule fierté qui lui faisait ressentir si vivement les humiliations quotidiennes ! Et maintenant, ils avaient tous les yeux fixés sur elle, ils se réjouissaient et se raillaient de ces larmes jaillies sous l'effet de la souffrance

morale. Le conseiller la regardait avec une ironie méchante, Mme Handen avec une dédaigneuse froideur, Ary... eh bien ! non, lui ne la regardait pas. Une seconde, à la remarque d'Hermann, ses yeux s'étaient levés sur elle pour se détourner aussitôt. Mais ne savait-elle pas par expérience quels sentiments d'orgueilleux dédain animaient cet esprit à son égard ?

— Dis, Ary ? comment appelle-t-on ça ? répéta Hermann, étonné de ce silence.

— Des diamants, dit brièvement le jeune homme.

— Peste ! rien que cela ! s'exclama narquoisement le conseiller. Anita est une personne de valeur, alors, et il s'agira de lui tirer le plus possible de ces précieuses larmes.

— Vous vous en chargeriez fort bien, je crois, Monsieur le conseiller, dit Ulrich d'un ton mordant qui dissimulait mal son irritation.

— Eh ! ma foi, oui !... Allons, ne me regardez pas avec ces yeux féroces, jeune homme ; je ne suis pas un monstre, mais je déteste les pleurnicheuses... Je suis sûr qu'Ary est de mon avis ?

Il se tournait vers le jeune homme, mais celui-ci, dont le front était profondément plissé, adressait au même instant une question au pasteur, et la conversation changea de sujet, au grand soulagement d'Anita.

Là encore, à cette table de famille, toute l'attention se portait sur Ary. Il parlait de ses voyages à travers les deux mondes avec une originalité, un charme incontestables. Tous, on le voyait, subissaient l'ascendant de cette remarquable intelligence... et Anita elle-même, malgré tout, écoutait avec un vif intérêt cette parole nette et vibrante, oubliant que celui-là aussi était un de ses pires adversaires. Cet intérêt se reflétait dans son beau regard limpide, en chassant la tristesse de tout à l'heure... Mais l'organe bruyant du conseiller applaudissant son neveu, lui prodiguant les flatteuries, venait à certains instants la faire tressaillir, et elle ne pouvait retenir un froncement de sourcils... Avec quelle hautaine indifférence, quel calme imperturbable, Ary se laissait encenser par les siens ! On voyait qu'il était maintenant accoutumé aux adulations, aliment indispensable à son orgueil, et qu'il savait les supporter sans griserie apparente.

Successivement Vienne, Paris, Rome, toutes les grandes capitales du monde avaient défilé devant l'imagination des auditeurs d'Ary, avec maintes anecdotes et descriptions finement tracées. Maintenant, le jeune homme parlait de l'Espagne où il avait voyagé l'année précédente.

— Oui, tu as eu un triomphal succès, surtout à Séville et à Valence, dit Frédérique.

— Ah ! ah ! Valence... interrompit le conseiller. T'es-tu informé si la dynastie des Diesco était encore représentée sur les planches ?

La fourchette d'Ulrich tomba avec bruit dans son assiette ; le pasteur dirigea vers le conseiller un regard de sévère reproche. Là-bas, au bout de la table, deux grands yeux fiers et tristes étincelaient dans un visage subitement pâli.

— Je n'ai pas eu cette curiosité, dit sèchement Ary, dont la main tourmentait nerveusement un couteau. Cela m'intéresse peu...

— En effet, il serait préférable d'oublier cette tache infligée à notre famille, mais, malheureusement...

Et un regard vers le bas de la table compléta la phrase du conseiller. Il y avait là une jeune créature dont le pauvre cœur était cruellement blessé par ces paroles insultantes, mais dont la contenance énergique et les beaux yeux indignés protestaient contre ces attaques.

Les sourcils d'Ary s'étaient brusquement rapprochés, il adressa une observation impatiente à Paolo, son domestique italien, qui aidait Thomas à servir, tandis que Frédérique, qui n'avait pu retenir un léger mouvement d'épaules à la phrase méchante du conseiller, mettait habilement la conversation sur un autre terrain.

Anita n'écoutait plus rien. Elle se sentait le cœur douloureusement serré et avait peine à réfréner la colère bouillonnante en elle. Combien il serait béni, le jour où elle pourrait fuir cette maison, et surtout l'odieux conseiller !

Un bruit de chaises remuées l'enleva à ses réflexions. On se levait de table. Une fois dans le salon, Anita se dirigea vers Mme Handen, afin de prendre congé d'elle. Jamais la jeune fille n'avait été invitée à prendre part aux soirées de famille.

Après avoir reçu le froid bonsoir de la veuve, Anita alla saluer le pasteur qui s'était arrêté près d'une table où Félicité étalait des vues d'Italie. Il prit entre ses doigts la main de la jeune fille et posa son regard sérieux et doux sur le visage encore attristé par une récente souffrance.

— Vous nous quittez déjà, ma chère petite ? En l'honneur de l'arrivée de vos cousins, ne pourriez-vous demeurer un peu ?

En prononçant ces mots, il se tournait à demi vers sa sœur, mais aucun encouragement ne vint de ce côté.

— J'ai à travailler, et ma soirée passera bien vite, je vous assure, répliqua Anita avec un mélancolique sourire.

— Oui, vous êtes une courageuse, dit la voix émue d'Ulrich. J'avoue que je ne saurais imiter votre énergie et votre patience, ajouta-t-il plus bas, en jetant un regard d'aversion vers le conseiller debout près de la cheminée.

Le pasteur regarda son fils avec un léger sourire.

— En effet, tu aurais tôt fait de partir en guerre et de jeter feu et flammes. Anita vous ne vous seriez pas doutée qu'un volcan se cachât ainsi sous l'apparente tranquillité d'Ulrich ?

— Non, certes, dit-elle gaiement, Je serais curieuse d'en voir l'éruption.

— Ce serait peut-être plus émouvant que ceci...

C'était Frédérique qui parlait en désignant une gravure représentant le Vésuve couronné de flammes.

— Comment ! c'est toi qui dis cela ! s'écria Félicité avec surprise. Toi, Frédérique, qui tombais en

admiration devant cet effrayant Vésuve... Oh ! si effrayant ! fit-elle avec un frisson qui secoua ses maigres épaules.

Frédérique eut un léger mouvement de dédain.

— Oui, c'est admirable, pendant un peu de temps... puis l'esprit se lasse... Qu'est-ce que cela près des bouleversements, des terrifiantes agitations d'un cœur humain ! murmura-t-elle comme en se parlant à elle-même.

— Oh ! Frédérique, quelle blasée et quel philosophe tu fais !

Et en disant ces mots, d'un ton un peu moqueur, Ary, qui s'était rapproché du petit groupe, regardait sa sœur avec un léger sourire.

— Blasée ?... Non, je ne crois pas. Philosophe ?... Peut-être, mais en tout cas une pauvre philosophe, bien embarrassée pour trouver le véritable bonheur. Est-il dans les beautés de l'art, de la nature ?... je l'ai cru un instant ; mais j'ai bientôt reconnu mon erreur. A mon avis, il doit exister dans cette chose si admirable et si complexe qui s'appelle un cœur humain... Oui, l'union absolue de deux cœurs, ne serait-ce pas là le bonheur, la vérité ? dit-elle en jetant vers ceux qui l'entouraient le regard interrogateur et un peu anxieux de ses grands yeux gris.

Sa voix, chose rare, avait des vibrations émues. Elle ne se doutait guère qu'elle répétait des paroles dites autrefois à Conrad Handen par le père d'Anita. La froide et taciturne jeune fille, et Bernhard, l'enthousiaste et le poète, se rencontraient dans la même angoissante recherche.

— Eh ! se serait-on douté de cela ! s'écria le pasteur en considérant sa nièce avec étonnement. Peut-être y a-t-il aussi un feu terrible couvant là-dessous ? poursuivit-il en posant un doigt sur le front de la jeune fille.

— Peut-être, dit-elle laconiquement en se détournant pour feuilleter un album.

Elle n'aimait pas que l'on s'occupât d'elle et ne laissait d'ordinaire rien voir des secrets mouvements de son âme. Par hasard, ce soir, elle s'était laissée aller à soulever un peu le voile cachant sa nature énigmatique, mais sans doute le regrettait-elle déjà.

— L'explosion de ce volcan serait peu dangereuse pour ses voisins, j'imagine ? dit gravement Ulrich. Ce serait un aimable volcan.

— Eh ! je n'en répondrai pas ! répliqua Ary sur le même ton. Qui peut se vanter de bien connaître cette tête-là ?

Et sa main se posait affectueusement sur la chevelure sombre de sa sœur.

— Oh ! pas moi, bien sûr ! s'écria la jolie Bettina en simulant un mouvement d'effroi. Frédérique est une énigme, et bien fin celui qui pourra la deviner.

— Oui, quand viendra-t-il, celui-là ? murmura Frédérique entre ses dents.

Ary et Anita, seuls, l'entendirent. Ils levèrent simultanément les yeux, et leurs regards surpris, ne pouvant rencontrer les yeux de Frédérique qu'elle tenait baissés sur son album, se croisèrent un instant

pour se détourner aussitôt, avec une sorte d'impatience de part et d'autre.

— Eh ! Heffer, que faites-vous là-bas avec ces petites filles ? s'écria le conseiller. Laissez-les s'amuser et venez donc par ici. Ary va nous donner un concert... Oui, nous allons nous payer ce soir Ary Handen, l'incomparable violoncelliste ! fit-il en se frottant les mains avec une vaniteuse satisfaction.

— Mais, mon oncle, mon instrument n'est même pas déballé ! dit en riant Ary qui se rapprochait de la cheminée.

— Ah ! c'est vrai !... Mais il y a ton violoncelle d'autrefois... n'est-ce pas, Emma ? Il doit être dans quelque coin...

— Oui, je sais où il se trouve, dit Frédérique en s'avançant. Je vais le faire chercher par Charlotte.

Elle sortit à la suite d'Anita. Dans le vestibule, elles échangèrent le froid bonsoir habituel... Frédérique fit quelques pas dans la direction de l'office, puis se détourna brusquement.

— Et vous, Anita, en quoi faites-vous consister le bonheur ? demanda-t-elle d'une voix brève.

Ses yeux gris s'imprégnaient d'une ardente curiosité en se fixant sur le calme et gracieux visage de sa cousine. Celle-ci la regarda quelque peu étonnée de cette question insolite, venant surtout de la froide et hautaine Frédérique.

— En quoi je fais consister le bonheur ?... Mais dans l'amour de Dieu, dans la paix de la conscience, dans l'accomplissement de la volonté divine...

Frédérique secoua la tête et ses lèvres s'entr'ouvrirent en un sourire ironique.

— Vraiment, c'est là votre sentiment ? Vous ne croyez pas que la félicité complète puisse se trouver dans l'amour humain, que ce soit l'amour conjugal ou l'amour maternel ?

— Non, oh ! non ! s'écria vivement Anita. Vous venez de prononcer le mot d'amour humain. Eh bien ! par cela même, vous l'avez condamné, car qui dit humain dit mortel. Alors, que vous restera-t-il ?... Et les trahisons, les mensonges, l'oubli ?...

— Vous êtes effrayante ! dit Frédérique avec un sourire sarcastique. Qui se serait douté qu'une petite fille comme vous était capable d'aussi sévères pensées ?

— Le malheur instruit vite et bien, et plus encore les enseignements de notre sainte religion... Et d'ailleurs, Frédérique, je ne suis pas beaucoup plus petite fille que vous.

— C'est vrai, vous avez dix-sept ans et moi dix-huit, mais je parais de beaucoup plus votre aînée... Dix-sept ans, l'âge de Bettina... Et dire que cette enfant est déjà fiancée !

— Fiancée, Bettina ! s'écria Anita avec surprise.

— Oui, depuis un mois. C'est extraordinaire, n'est-ce pas, car elle est toujours restée si enfantine de caractère !... Vous vous rappelez Wilhelm Marveld qui venait quelquefois dîner ici ?

— En effet, un grand garçon maigre, de figure assez laide, mais fort intelligent.

— Oui, c'est cela. Eh bien ! c'est lui que Bettina épouse... C'est un mariage superbe. Le père de

Wilhelm, un industriel de très ancienne famille, possède la plus grosse fortune de notre ville. Nous avons retrouvé Wilhelm à Naples, où il s'était arrêté au cours d'un long voyage dans le sud de l'Europe ; c'est là qu'il a adressé sa demande, que Bettina a acceptée aussitôt. Il est vraiment laid, mais les qualités d'esprit et de cœur ne lui manquent pas et ma sœur a de la beauté pour deux... Bettina est heureuse, très heureuse, et il faut espérer qu'elle n'éprouvera pas l'inanité et le mensonge des affections terrestres, ajouta ironiquement Frédérique.

— Je le souhaite de toute mon âme ! Si le bonheur parfait ne se rencontre pas sur cette terre, il peut néanmoins s'en trouver des rayons plus ou moins durables... Mais vous, Frédérique, vous qui croyez à cette félicité suprême, quoique humaine, ne cherchez-vous pas à l'acquiescer ?

— Moi !... Oh ! je suis tellement ambitieuse !... Mais malgré tout je saurai bien trouver le droit chemin qui conduit au bonheur, et j'y arriverai mieux que vous avec vos systèmes mystiques.

Elle s'éloigna et Anita remonta dans sa petite chambre... Mais elle ne se sentait pas en disposition de travail. Les incidents de cette soirée se présentaient à son esprit, amenant en elle un retour d'amertume et de tristesse.

Cependant, elle attira à elle des livres et des cahiers et commença à écrire... Mais, un moment après, tout cela était abandonné, et, penchée sur la rampe de l'escalier, il y avait une jeune fille qui écoutait, extasiée, les sons ravissants s'échappant du salon... La passion de la musique était demeurée vivace chez Anita, et cependant, de par la volonté de Mme Handen, c'était pour elle le paradis défendu.

Lorsque le violoncelle se tut définitivement, la jeune fille rentra dans sa chambre avec un soupir de regret.

— Comment un être possédant un si admirable don peut-il être dur, mauvais et injuste ? songait-elle en demeurant pensive devant son travail inachevé. En l'entendant, il semble qu'une âme toute céleste fasse vibrer les cordes... et ce n'est pourtant qu'un homme pénétré d'orgueil, insensible à tout sentiment noble et élevé.

## VI

Le séjour en Italie avait quelque peu modifié les habitudes de la famille Handen. Un souffle mondain s'était glissé dans l'austère demeure, et les nombreuses invitations adressées à Mme Handen et à ses filles aînées étaient à peu près généralement acceptées. A ces réunions, Ary brillait comme un astre roi, et il était évident que l'amour-propre maternel n'était pas étranger aux sacrifices faits par la veuve du professeur. Son unique souci, sa constante préoccupation avait toujours été la direction de sa maison, les soins du ménage dans lesquels elle excellait, et les plaisirs mondains avaient été de tout temps dédaignés par elle. Mais il s'agissait ici de savourer le triomphe que remportaient la haute intelligence et le talent d'Ary, la beauté de

Bettina et la hautaine distinction de Frédérique. Aussi Mme Handen ne négligeait-elle aucune occasion de répondre aux avances empressées qui leur étaient faites, et elle-même s'était décidée à donner quelques dîners de cérémonie et une soirée musicale.

Bettina acceptait avec plaisir cette existence brillante. Sa jolie tête futile et vide de grandes aspirations aimait passionnément le monde, et elle jouissait de ces distractions en véritable enfant. Frédérique, toujours énigmatique, avait des périodes d'attrait pendant lesquelles elle suivait volontiers sa mère et sa sœur, puis, brusquement, sans motif, elle cherchait toutes les occasions d'éviter ce monde brillant contre lequel elle lançait alors les plus mordantes railleries. Elle se plongeait dans l'étude avec une véritable passion, et chacun, à M..., s'accordait à voir en cette jeune savante une véritable Handen.

Elle avait de brusques revirements d'idées auxquels était accoutumée sa famille. Aussi n'excitait-elle qu'un demi-étonnement lorsqu'un jour, au repas de midi, elle annonça son intention de se rendre à une matinée littéraire, où devaient primitivement assister, seuls, Ary et Bettina, Mme Handen se trouvant fatiguée ce jour-là.

— Tiens, tu nous avais pourtant dit catégoriquement hier que tu n'irais pas, parce que la baronne Acker t'était fort désagréable? observa Bettina.

— Oui, mais j'ai réfléchi, répondit tranquillement Frédérique. Il y aura d'excellente musique, de fort beaux vers dits par ce Norvégien, ami du baron Acker...

— Cela est fort tentant, en effet, dit Ary. Joël Ludnach a un admirable talent de diseur, et il est lui-même un original et délicat poète. Mais je te croyais peu enthousiaste de poésie?

— De la poésie vide et plate, certes! Mais tel n'est pas le cas ici, tu dois le reconnaître, Ary?

— Evidemment, les œuvres de Joël Ludnach dénotent un esprit élevé, un cœur enthousiaste que ne contredit aucunement son physique, très sympathique, je l'avoue... Ainsi Frédérique, nous irons tous trois chez la baronne.

En revenant vers 3 heures de la maison grise, Anita, ayant quitté sa toilette de sortie, se dirigea vers l'orangerie. Le mois de mai finissait, et le jardin se couvrait d'un enchevêtrement de plantes parasites, ronces maussades, guirlandes de liserons, modestes fleurettes aux nuances délicates, herbes folles agitant leur panache léger. Les églantiers se garnissaient de leur fraîche parure rose et les acacias laissaient pendre leurs branches qui jetaient sur le sol herbeux une jonchée de pétales blancs... L'ombre des tilleuls était fort agréable en cette chaude après-midi, et Anita allait lentement, son chapeau rejeté en arrière pour laisser l'air venir à elle en toute liberté.

Un léger mouvement d'ennui lui échappa tout à coup en entendant derrière elle un pas pressé et un bruissement de soie... Un instant après, Frédérique était près d'elle.

— Je suis à la recherche d'Ary. Thomas m'a dit qu'il était au jardin, ce qui m'étonne extrêmement, car il n'y met jamais les pieds.

Elles avancèrent en silence, leurs têtes brunes également éclairées par les rayons de lumière filtrant à travers le feuillage. La robe de soie vert foncé, un peu traînante, dont était vêtue Frédérique dessinait sa taille superbe et accentuait la grâce véritablement royale de sa démarche. Près d'elle, Anita, avec sa modeste robe de laine brune, semblait une Cendrillon, une ravissante servante toute prête à se transformer en princesse.

Elles étaient maintenant près de l'orangerie, et Frédérique dit avec impatience :

— Ce Thomas est véritablement stupide! Je savais bien qu'Ary ne pouvait être venu ici.

Mais Anita alla vers la porte et l'ouvrit. Ary était debout au milieu de l'orangerie. Il se retourna vivement, avec un mouvement d'impatience, et le regard que rencontra sa cousine témoignait d'une extrême contrariété.

— Eh bien! que fais-tu ici? s'écria Frédérique qui entraît derrière Anita.

Elle regardait en même temps avec une évidente surprise l'arrangement ingénieux et charmant de ce bâtiment délaissé.

Ary désigna le portrait de la jeune dame en robe de brocart.

— Je regardais ceci, dit-il brièvement. Cette peinture est vraiment fort bonne et je ne comprends pas quelle idée l'a fait reléguer ici.

— Oui, celui qui a exécuté cela n'était pas le premier venu, dit Frédérique en examinant attentivement le portrait. Il est vrai qu'il possédait un modèle délicieux... Mais, elle ressemble...

Elle s'interrompit en jetant un rapide coup d'œil vers Anita.

Ary se détourna avec une sorte d'impatience.

— Il est temps de partir, n'est-ce pas? dit-il en prenant ses gants dans la poche de son vêtement. Je crois que nous n'arriverons pas trop tôt.

— Oh! rien ne nous presse, répliqua négligemment Frédérique.

Elle se promenait le long de l'orangerie, s'arrêtant pour examiner les objets délaissés dont Anita avait su tirer si bon parti. Elle cueillit une des magnifiques fleurs pourpres qui ornaient le rosier et la glissa à sa ceinture. Puis elle se tourna vers sa cousine. Celle-ci, ayant déposés ses livres sur la table, venait d'ôter son chapeau et apparaissait tout illuminée, toute radieuse sous un rayon de soleil.

— Je n'ai pas demandé à la maîtresse de ces lieux l'autorisation de prendre cette rose, dit Frédérique avec un léger sourire. Car véritablement, Anita, votre prise de possession depuis ces sept années équivaut à un acte de propriété.

Elle parlait tranquillement, sans ironie. Depuis son retour, depuis quelque temps surtout, elle était vis-à-vis de sa cousine un peu moins froide et moins dédaigneuse qu'autrefois.

— Ma prise de possession, comme vous dites, est tout à fait illusoire, répliqua Anita en souriant. Mais je n'ai jamais cru commettre de larcin en m'installant parfois ici, où je suis entourée de verdure et de fleurs.

— Oh ! non, certes, dit Frédérique avec indifférence. Vous avez bien raison. Mais, malheureusement pour vous, le conseiller souffle à ma mère et à Ary l'idée de transformer cette orangerie afin d'en faire un lieu de réunion pour l'été, nos salons étant vraiment bien sombres. Et j'y pense, tu venais probablement voir ce qu'on pourrait réellement faire, Ary ?

— Peut-être, répondit brièvement le jeune homme, qui s'était accoudé à la vieille crédence et dirigeait son regard impénétrable vers les deux jeunes filles, debout à quelques pas de lui.

Anita pâlit un peu. Ainsi on complotait de s'emparer de sa chère orangerie, on transformerait son jardin inculte et si délicieusement sauvage ! Tout cela par une nouvelle méchanceté du conseiller ! Et naturellement, lui, Ary, ne s'opposerait pas à cet enlèvement d'une des rares satisfactions qu'eût la pauvre Anita, la parente méprisée, envers laquelle il devait certainement conserver l'aversion d'autrefois, sous la politesse très froide, mais tout à fait correcte, dont il usait maintenant envers Anita, devenue jeune fille.

Frédérique, en se dirigeant vers la porte, s'arrêta près de sa cousine.

— Que diriez-vous de ce projet ? Vous ne sauriez plus où vous réfugier, jeune ermite ?

— En effet, les toits que je découvre de ma chambre ne pourront compenser ceci, dit froidement Anita en étendant la main sur le jardin. Mais enfin, je n'y puis rien. D'ailleurs, je l'espère, bientôt, bientôt...

Elle s'arrêta, le regard soudain joyeux, un soupir d'allègement gonflant sa poitrine.

— Eh bien ! que ferez-vous bientôt ? demanda Frédérique.

— J'espère orienter définitivement mon existence, répondit-elle brièvement.

— Cela veut dire que vous espérez trouver une occasion de quitter cette maison, dit Ary d'un ton d'indifférence.

— En effet, selon la loi, je ne suis pas libre encore, mais moralement quels liens m'attachent ici ? Qui me retiendrait ? Avouez que vous auriez tous un soupir de soulagement en vous voyant débarassée de moi, dit-elle en regardant ses cousins avec une fierté quelque peu ironique.

Les yeux étincelants qui ne la quittaient pas depuis un moment se détournèrent brusquement ; la main d'Ary, d'un geste nerveux, arracha quelques feuilles à un arbuste grimpant. Frédérique, sans doute pour éviter une réponse embarrassante, sortit de l'orangerie. Le jeune homme, sans regarder Anita, dit avec froideur :

— Il est évident que si vous trouviez quelque position honorable, nous n'empêcherions certainement rien... Pourquoi le ferions-nous ?

Il prit son chapeau qu'il avait déposé sur un meuble et rejoignit Frédérique.

Oui, pourquoi?... Pourquoi refuseraient-ils de lui donner la liberté, ces parents qui la détestaient ? Certes, ils seraient bien trop heureux de se voir délivrés de cette charge !

Et elle !... Oh ! de quel cœur léger elle quitterait cette demeure qui ne lui rappelait que deuil et tristesse !... Il y aurait bien la bonne Charlotte qu'elle y laisserait, mais elle pourrait la voir encore puisqu'elle-même ne quitterait pas M... Les demoiselles Friegen lui avaient proposé de la prendre pour aide l'année suivante, et, puisqu'elle avait l'autorisation tacite d'Ary, le chef de la famille, rien ne la retiendrait plus.

Anita revint ce jour-là plus tôt qu'à l'ordinaire vers la maison. En entrant dans le vestibule, elle rencontra Charlotte qui portait une tasse d'infusion à Mme Handen, un peu plus souffrante cette après-midi. La santé de la veuve du professeur, excessivement robuste autrefois, semblait se transformer depuis quelques années, c'est-à-dire depuis le jour où son quatrième fils, le petit Franz, avait été emporté en quelques heures par une maladie foudroyante... Elle n'avait laissé paraître au dehors aucun chagrin violent, mais de fréquents et assez graves malaises l'assaillaient depuis lors, et elle y était précisément en proie ce jour-là.

— Et Mina qui est justement malade aujourd'hui ! dit Charlotte avec consternation. C'est une vraie malchance, au moment où nous sommes accablées de travail pour le trousseau de Mlle Bettina. Il faut pourtant que je soigne Madame !

— Je lui porterais bien sa tisane, mais elle sera sans doute mécontente ?

— Oh ! certainement !... Mais je n'en ai pas pour longtemps, et j'irai ensuite me remettre au jupon que Mlle Bettina veut pour ce soir, je ne sais trop pourquoi.

— Laissez-moi y travailler, j'ai le temps aujourd'hui, ma bonne Charlotte, dit vivement Anita.

Et, sans écouter les remerciements de la femme de chambre, elle gagna la lingerie. S'installant près d'une fenêtre, elle attira le jupon de fin nansouk qu'il s'agissait d'orner de dentelle... Dans une large manne d'osier se trouvaient, soigneusement pliées, les parties achevées du trousseau de Bettina, dans d'autres étaient rangées les délicates batistes, les toiles souples, les broderies et les dentelles qui devaient se transformer en petits chefs-d'œuvre sous les mains habiles de Charlotte et de Mina. Tout cela était destiné à la jolie fiancée de Wilhelm Marveld, à cette petite Bettina si enfantine, ainsi que le disait avec un peu de dédain sa sœur aînée. Il était assez étrange que le grave et savant Wilhelm se fût épris d'elle, si différente de lui-même, et qui ne serait jamais que l'aînée de leurs futurs enfants... Sans doute cela lui suffisait-il, car Bettina lui étant connue depuis de longues années, il ne pouvait s'abuser complètement sur sa valeur. Il la traitait en petite idole, la comblait de présents et était en perpétuelle admiration devant elle. Tous deux sem-

blaient absolument heureux, chacun à sa manière.

Pour Anita, c'était la chose incompréhensible. Elle avait une plus haute idée du mariage, et jamais, songeait-elle, elle n'aurait pu supporter d'être ainsi traitée en enfant gâtée, en poupée que l'on complimente et que l'on orne de bijoux... Être regardée comme la compagne forte et fidèle, sur qui l'époux peut compter en toutes circonstances, celle qui le comprend et le soutient de son inlassable affection, tel était son idéal.

Mais, en vérité, lui serait-il jamais donné à elle, la jeune fille pauvre et inconnue, traitée en paria par ses parents, de fonder un foyer, de trouver l'époux chrétien, au cœur ferme et tendre, qu'elle accepterait seul?... Il était beaucoup plus probable que sa vie s'écoulerait solitaire, mais, malgré tout, remplie de devoirs et fleurie de quelques consolations.

L'heure du dîner approchait. Anita, ayant remis quelque ordre dans sa toilette, se dirigea vers la salle d'étude où se réunissait généralement la famille... Il ne s'y trouvait encore que Léopold et Maurice, les frères cadets d'Ary, ainsi que Félicité et les deux jeunes enfants.

— Mes sœurs et Ary ne sont pas encore rentrés, dit Félicité. La réunion se sera prolongée plus qu'à l'ordinaire.

— Et justement, j'avais une explication très importante à demander à Frédérique ou à Ary, s'écria Léopold, un beau garçon de quinze ans, vif et gai. Grâce à cela, je ne puis terminer mon travail.

— Ne pourrais-je essayer de les remplacer? proposa Anita.

— Vous? dit Léopold d'un ton d'incrédulité moqueuse. Tenez, voyez si vous comprenez quelque chose à cela!

Il lui tendit son cahier avec un petit rire un peu ironique qu'imitèrent Félicité et Maurice... Mais les mines changèrent lorsque Anita, avec une extrême clarté, eut élucidé en un instant le point difficile.

— Mais vous êtes très forte! s'écria Léopold avec stupeur. C'est chez vos demoiselles Friegen que vous avez appris cela?

— Certes, je n'ai jamais été ailleurs... Ainsi, Léopold, quand vous serez arrêté par quelque difficulté, adressez-vous à moi si votre frère ou Frédérique ne sont pas libres.

— Oh! j'aime mieux avoir recours à vous qu'à Frédérique! Elle est peut-être encore plus savante que vous, mais elle explique moins bien... Et puis, elle est très originale, et... enfin, je peux le dire, n'est-ce pas, Félicité?... Anita a l'air beaucoup plus aimable. Aussi, je regrette de m'être un peu moqué de vous tout à l'heure, et vous êtes bien gentille de m'avoir aidé tout de même, dit-il avec un joyeux sourire de reconnaissance, en tendant la main à sa cousine.

Anita se sentit le cœur tout dilaté à cette première marque de sympathie donnée par un membre de la famille Handen. Elle accepta avec empressement de résoudre un autre point obscur qui embarrassait son jeune cousin, et s'assit près de lui

pour commencer son explication. Mais elle s'interrompit en voyant la porte s'ouvrir et Frédérique apparaître.

— Tiens, tu fais la classe à Anita, Léopold? dit-elle avec un petit rire railleur.

— Ah! par exemple, je ne m'y risquerais pas! Anita est terriblement savante déjà, ne le sais-tu pas, Frédérique?

— Non, vraiment, dit-elle négligemment en jetant sur un siège le vêtement léger qui couvrait ses épaules. Les talents d'Anita me sont totalement inconnus.

— Oh! Anita, vous aussi allez me faire honte par votre science! dit Bettina qui apparaissait au bras de son frère.

Elle feignait un ton plaintif, mais son joyeux sourire donnait la mesure réelle de ses regrets.

— En effet, tu déroges seule aux traditions de la famille, dit Ary tout en l'aidant à ôter son vêtement. Que feras-tu, petite ignorante, près de Wilhelm, ce laborieux savant?

— Mais, Ary, Wilhelm me connaît, et puisqu'il m'a choisie, c'est que je lui plais ainsi, répondit-elle avec calme.

— Ceci est absolument judicieux! dit Frédérique en ôtant son chapeau, qu'elle posa sur la table où travaillait Léopold.

Elle s'assit à côté et attira à elle le cahier de son frère.

— Comment, tu t'es tiré de ce terrible pas tout seul? Mes compliments, Léopold!

— Tu te trompes d'adresse, ma chère sœur. Voici l'auteur du travail, dit Léopold en désignant Anita, qui s'était un peu reculée, contrariée de se voir mettre en scène.

— Anita? Toutes mes félicitations! Je ne sais pourquoi je me figurais que vous étiez plus sensible aux charmes de la couture et du tricot qu'aux nobles joies de l'étude.

— Une chose n'exclut pas nécessairement l'autre, dit la jeune fille avec une certaine mélancolie, car cette réflexion de sa cousine lui faisait toucher du doigt la profonde indifférence de ces parents qui n'avaient jamais songé à s'informer du résultat de ses études. Le travail, sous toutes ses formes, a toujours été un plaisir pour moi.

— Et ce projet dont vous nous avez dit un mot tantôt, ce serait sans doute l'utilisation de cette science? dit d'un ton indifférent Ary, qui s'était rapproché.

— En effet, y trouveriez-vous quelque chose de répréhensible? demanda-t-elle d'un accent involontairement un peu mordant.

— C'est selon, répondit-il en attirant à lui un porte-plume avec lequel il se mit à jouer négligemment. Vous portez notre nom et il ne nous conviendrait nullement de vous voir, par exemple, courir les leçons, comme si vous manquiez de pain, alors que vous vivez sous notre toit.

— Soyez sans crainte, je sais ce que je dois au nom que je porte... Cependant, si je me trouvais entièrement à votre charge, je ne regarderais pas à

courir les leçons, comme vous dites, car aucun travail honorable ne me coûterait pour secouer le joug d'une lourde charité ; mais heureusement, j'ai de quoi suffire pour le moment à mes modestes besoins, et le seul don que vous me faites est l'abri de votre maison. C'est déjà trop, beaucoup trop ! murmure-t-elle avec une sorte d'amertume.

Un bruit sec se fit entendre... Le porte-plume venait de se briser entre les doigts d'Ary. D'un geste brusque, il en envoya à terre les débris et se dirigea sans prononcer une parole vers la salle à manger.

En passant devant Anita, Frédérique posa sur elle son regard énigmatique.

— Vous êtes très fière, dit-elle d'un ton approbatif. Je suis comme vous, j'aimerais mieux gratter la terre avec mes mains que de devoir quelque chose à la charité.

— C'est un sentiment répréhensible lorsqu'il devient exagéré, répliqua Anita en secouant la tête. C'est de l'orgueil alors, Frédérique, et je crains de m'en rendre souvent coupable.

— Oh ! qu'importe ! dit Frédérique avec un mouvement de tête altier qu'accompagnait un sourire railleur.

Elle semblait ce soir-là presque gaie, une lueur de bonheur étincelait dans ses yeux gris, communiquant un charme étrange à son visage sérieux. Elle causait avec une animation dont elle était peu coutumière, bien que son frère aîné ne lui répondît que par monosyllabes. Un pli soucieux barrait le front d'Ary, ses doigts avaient certain mouvement nerveux décelant une préoccupation absorbante.

— Quel enthousiasme soulève toujours ce Joël Ludnach ! dit Bettina de son petit ton paisible et

indifférent. Il y avait là pourtant des gens très difficiles, des connaisseurs, mais tous étaient d'accord pour le féliciter.

— Ses poésies sont extrêmement originales, répliqua Frédérique dans les yeux de qui la petite lueur heureuse brilla plus vive. Il y a en elles la saveur du nouveau, et d'un nouveau charmant.

— Je voudrais bien l'entendre, dit Léopold avec envie. Comment m'arranger pour cela, dis, Ary ?

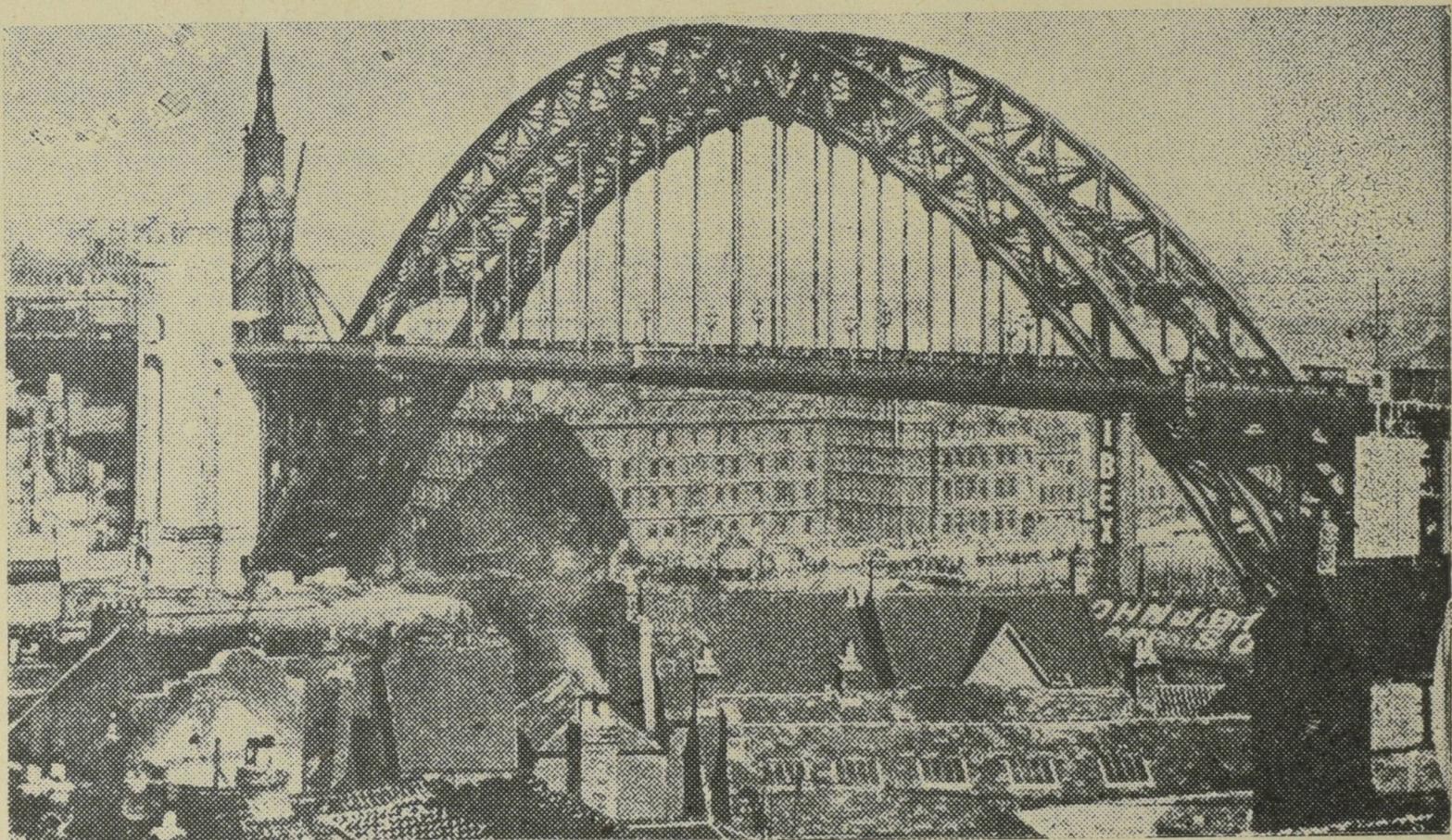
— Ma mère m'a engagé à inviter Joël Ludnach pour notre soirée du mois prochain, répondit laconiquement Ary.

— Eh bien ! à quoi cela m'avance-t-il, puisque je n'ai pas encore la permission d'assister aux soirées ?

— Pour une fois, et la soirée étant surtout littéraire, je ne vois pas pourquoi on ne pourrait t'y autoriser.

Léopold exécuta sur sa chaise un bond de joie qui fit sauter la table, et se mit à accabler ses sœurs de questions sur leur réunion de l'après-midi. Frédérique y répondit avec une complaisance inusitée et tous deux firent à peu près tous les frais de la conversation. Bettina somnolait, Félicité, toujours de frêle santé, aimait peu à parler, et Anita, tenue à l'écart du souffle mondain traversant la vieille demeure, se trouvait absolument étrangère aux connaissances et aux occupations de ses cousins. De tous ces plaisirs qui la frôlaient, aucun reflet ne l'avait atteinte dans sa vie de labeur austère... et, véritablement, lui eussent-ils été proposés, elle les aurait échangés bien volontiers, oh ! avec quelle joie ! contre un peu d'affection.

(A suivre)



LE NOUVEAU PONT RELIANT LES VILLES DE NEW-CASTLE ET GATESHEAD, EN ANGLETERRE  
Ce pont a été inauguré, il y a quelques mois, par S. M. Georges V.